COLLECTION DE TRADITIONS POPULAIRES

# FAUNE ET FLORE POPULAIRES DE LA FRANCHE-COMTÉ

PAR

CH. BEAUQUIER

TOME PREMIER : FAUNE

PARIS

28, RUE BONAPARTE, 28

1910

XV. — *Les Chants et les Traditions populaires des Annamites*, recueillis et traduits par G. DUMOUTIER, In-18 .......................................... 5 fr.

XVI. — *Les Contes populaires du Poitou*, par Léon PINEAU. In-18.................................. 5 fr.

XVII. — *Contes Ligures*, traditions de la Rivière, recueillis par James Bruyn ANDREWS. In-18... 5 fr.

XVIII. — *Le Folk-Lore du Poitou*, par Léon PINEAU. In-18 ......................................... 5 fr.

XIX. — *Contes populaires malgaches*, recueillis, traduits et annotés par Gabriel FERRAND. In-18....... 5 fr.

XX. — *Contes populaires des Bassoutos*, recueillis et traduits par E. JACOTTET. In-18................. 5 fr.

XXI. — *Légendes religieuses bulgares*, traduites par Lydia SCHISCHMANOFF. In-18.................. 5 fr.

XXII. — *Chansons et fêtes du Laos*, par P. LEFÈVRE-PONTALIS. In-18............................... 2 50

XXIII. — *Nouveaux contes berbères*, recueillis, traduits et annotés par René BASSET. In-18........... 5 fr.

XXIV. — *Contes birmans*, d'après le Thoudamma Sâri Dammazat, par Louis VOSSION. In-18 ........ 5 fr.

XXV. — *Contes cambodgiens* et contes laotiens, recueillis et traduits par Adhémard LECLÈRE, résident de France au Cambodge. In-18. ................ 5 fr.

XXVI. — *Contes syriaques. Histoire de Sindban*, par Frédéric MACLER. In-18...................... 3 50

XXVII. — *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam*, par Auguste PAVIE. In-18........... 5 fr.

XXVIII. — *Contes soudanais*, traduits par C. MONTEIL. In-18.......................................... 5 fr.

XXIX. — *Contes arméniens*, traduits de l'arménien moderne, par Frédéric MACLER. In-18 ....... 5 fr.

COLLECTION DE TRADITIONS POPULAIRES

TOME XXXII

# FAUNE ET FLORE
## POPULAIRES
## DE LA FRANCHE-COMTÉ

# FAUNE ET FLORE
## POPULAIRES
DE
# LA FRANCHE-COMTÉ

PAR

CH. BEAUQUIER

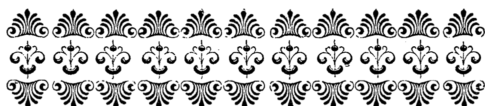
---

TOME PREMIER : FAUNE

---

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1910



# FAUNE POPULAIRE

---

## INTRODUCTION

---

Nous nous sommes proposé dans cet ouvrage de publier le recueil de toutes les notions traditionnelles, superstitions et préjugés que les populations de Franche-Comté ont eu ou ont encore sur les animaux et sur les plantes. Bien qu'il y ait aujourd'hui une école dans chaque village où les enfants acquièrent quelques connaissances générales d'histoire naturelle, un grand nombre des préjugés traditionnels qui sont rappelés

dans ces volumes ont encore crédit, surtout chez les vieilles gens.

L'histoire naturelle est une science pour ainsi dire toute moderne : sans remonter jusqu'à l'antiquité, les *Bestiaires* et les *Volucraires* du moyen âge, fourmillent de légendes fantastiques bien plus grossières encore que celles qu'on rencontrera dans ce recueil.

*
* *

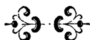
Au lecteur qui s'étonnera peut-être de trouver dans notre Faune Comtoise une nomenclature aussi restreinte de plantes et d'animaux, nous ferons observer que l'habitant des campagnes n'est pas très curieux et qu'il ne s'occupe guère que des êtres ou des objets dont il peut tirer quelque utilité ou dont il craint la malfaisance. A ceux-là seulement il a donné des noms : les autres, il les ignore.

Quand nous étions enfant, nous avions la passion de la chasse aux papillons : il nous arrivait parfois de montrer aux paysans que nous rencontrions au milieu des champs les

brillants insectes que nous avions piqué sur le liège de notre boîte. Ils s'écriaient étonnés qu'ils n'en avaient jamais vu d'aussi beaux.

Cette connaissance restreinte qu'ont les villageois des êtres vivants et animés est encore bien plus limitée s'il s'agit des plantes.

Nous avons cru devoir donner le plus grand nombre possible des noms patois qui désignent les animaux et les plantes, d'abord dans le but de faciliter les recherches des lecteurs et ensuite parce qu'il nous a paru qu'au point de vue de la linguistique locale, ces variétés de noms ne seraient pas sans intérêt.





# I

## Animaux fantastiques.

L'animal fantastique a seulement l'apparence d'un être corporel ; on lui attribue, comme aux esprits, la faculté de traverser tous les corps et de se mouvoir avec la rapidité de la pensée.

Sa forme est extraordinaire, bizarre, incohérente ; tantôt c'est une simple palme terminée par une tête de cheval, ou un corps monstrueux de reptile ou de poisson avec des pattes ou des ailes ; tantôt, c'est une tête de vieillard à la barbe en feuilles d'acanthe ou un cheval à trois pieds ; parfois aussi, c'est quelque chose « qu'on ne sait pas » parce que ceux qui l'ont vue « n'ont jamais voulu le dire ».

En Franche-Comté, la plupart des animaux fantastiques sont des quadrupèdes ; plus rarement des oiseaux, des reptiles ou des êtres moitié poissons et moitié reptiles.

### Basilic.

Le Basilic est en réalité un innocent reptile de la Guyane. Mais au temps jadis c'était un animal des plus dangereux : il causait la mort par sa piqûre; d'un seul regard, il foudroyait un homme.

On parlait beaucoup de cette horrible bête et les charlatans mettant à profit la curiosité générale, montraient dans les rues, et vendaient comme « basilics », des raies auxquelles ils rompaient la colonne vertébrale et qu'ils préparaient de manière à leur donner un aspect étrange.

Le basilic affectait différentes formes, suivant les pays. En Franche-Comté, où l'on croyait qu'il naissait d'un œuf de coq couvé par un crapaud, on se le représentait comme ayant la tête, le cou et les pattes d'un coq, un corps de serpent avec des ailes et des yeux sur toute la surface du corps.

On le croyait proche parent de la *vouivre*, mais beaucoup plus terrible.

Il habitait les vieux murs, les greniers des vieilles masures et gardait des trésors avec des yeux jaloux.

Dans le vallon de la Seille (Jura) on en trouvait un dans un moulin et il empêchait les meuniers de prospérer.

Dans le Val de Cusance, près de Baume-les-Dames (Doubs), toutes les religieuses du monastère de Randoire moururent à la vue d'un basilic. Une seule eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas le regarder. Elle lui présenta un miroir dans lequel il s'aperçut et se foudroya lui-même instantanément (légende du VIIe siècle).

### Bouc noir.

Le bouc noir de Franche-Comté était pareil à ses congénères non fantastiques, avec cette différence assez caractéristique qu'il portait une chandelle entre les deux cornes.

Dans beaucoup de villages de la Comté, on racontait différentes aventures où le bouc noir avait le principal rôle. Souvent, il présidait la *sette* ou assemblée des sorciers. Un avocat de Vesoul assista un jour, malgré lui, à une réunion semblable. Il vit le bouc noir et faillit avoir une fin tragique.

A Biefmorin (Jura), la ronde des sorciers, menée par un bouc noir, avait lieu dans la clairière du Champ-Plinard ; à Relans, le bouc tournait autour de l'étang de la Gaberie.

**Cacalambri.** V. Quiperlibresson.

### Cheval blanc.

Dans l'imagination populaire, le « Cheval blanc » ressemblait au cheval ordinaire, mais il

pouvait traverser les airs, franchir l'espace et raser la terre avec la rapidité d'un oiseau.

Auprès des deux Foncines (Jura), un cheval blanc paissait tranquillement aux environs de la source de la Senne où il venait s'abreuver. Aussi cette source a-t-elle la propriété de guérir de la fièvre et de beaucoup d'autres maladies. Il galopait ensuite sur la cime de la montagne qui la domine.

On le voyait également dans le canton d'Arinthod (Jura). A Chisséria on l'appelait le Pégase de Ségomon.

Quelquefois, on l'apercevait, attaché par la bride, au sommet d'une roche escarpée, attendant son maître pour continuer sa course.

A Coges, on le voyait chevauchant dans les airs monté par un chasseur.

A la Chaux-du-Dombief et au Frasnois on distinguait parfaitement un cavalier armé, botté, casqué, que le cheval blanc emportait au-dessus des belles sapinières de Bonlieu, de Maclou et de Narlay. Parfois ce cavalier s'abattait dans la plaine, et subitement, repartait comme un éclair.

A Relans, on voyait souvent la trace lumineuse d'un char brillant attelé de quatre chevaux blancs, qui, à certains jours, fendait l'espace, emportant dans une course folle, un magnifique chasseur accompagné de sa meute et de nombreux écuyers sonnant du cor.

## Cheval gauvain.

Le Cheval gauvain n'a pas été aussi bien vu que le cheval blanc, car on manque de données précises sur son aspect. On sait seulement que sa forme se rapprochait de celle du cheval ordinaire.

A Nancray (Doubs) et dans d'autres localités de la moyenne montagne il n'a que trois pieds, ce qui ne l'empêche pas d'aller très vite. Mais dans le canton de Villersfarlay (Jura) on est presque sûr qu'il a quatre pieds, car c'est ainsi que l'a vu une femme de Chamblay. Elle put même monter sur son dos et en fut grandement ravie. Elle fit une superbe promenade, mais le méchant coursier s'élança dans la Loue, profonde en cet endroit, et disparut. La pauvre femme put néanmoins se sauver; hélas! quelques jours après, elle mourait des suites de sa frayeur.

On le connaissait dans toute la vallée de la Loue où il noyait ceux qui se confiaient à lui, quand il ne les assommait pas en les laissant tomber de très haut sur les rochers.

Le cheval gauvain du canton de Marnay (Haute-Saône) était plus sauvage. Pour savoir si l'on devait mourir dans l'année, on allait au carrefour de Pont-Charrot et l'on n'avait plus qu'à se préparer à la mort, si, à minuit, on entendait résonner le sabot d'un cheval, puis

si l'on voyait passer à fond de train l'animal lui-même et disparaître dans la nuit.

Amaury, sire de Joux, près Pontarlier, à la suite de lointaines expéditions en Terre-Sainte, était revenu dans son château. Il était un des plus habiles cavaliers de l'époque, à tel point qu'il avait réussi à dompter le cheval « gauvain ». Il faisait souvent de longues promenades sur cette monture. Un jour, en sortant du château (aujourd'hui le fort de Joux), la herse, en s'abattant, coupa en deux le corps du cheval. Amaury ne s'en aperçut pas et le coursier continua sur deux pieds son galop dans la campagne. Arrivé à la gorge de la Combe, où jaillit une fontaine, l'animal très altéré s'arrêta pour boire. Au bout d'une demi-heure, Amaury, inquiet de voir que l'animal buvait continuellement, sauta à terre. Mais tout à coup il s'enfuit effrayé en voyant que sa bête n'avait que deux pieds et que l'eau coulait par sa large blessure. Peu après ses gens arrivèrent, mais ils ne trouvèrent plus le cheval; une fée l'avait rendu invisible. Néanmoins, l'eau continue à couler à cette source : C'est aujourd'hui la Fontaine-Ronde (fontaine intermittente).

Dans les cantons de Montbarrey et de Villers Farlay (Jura), le cheval « gauvain » avait plutôt l'aspect d'un bouc, dont le rôle était d'effrayer les enfants indociles. A Montbarrey, on le voyait

chaque soir suivre le ruisseau du Vernois, parcourir les rues avec un bruit terrifiant et disparaître ensuite dans la forêt de Chaux.

### Chervin.

Le Chervin ou Tservin à Bois-d'Amont (Jura), était un petit quadrupède, à peu près gros comme un lièvre. Il avait cependant la force d'enlever un homme et de l'asseoir à la cime d'un sapin ou sur la cheminée d'un chalet. Il fallait lui préparer sur la fenêtre, une écuelle de crême pour la nuit, autrement il prenait la plus belle vache du troupeau et la juchait sur le toit de la maison.

### Dari.

Le Dari est un gibier imaginaire qui prend mille formes.

Quand on veut jouer un bon tour à un niais, à un « iodot », on choisit un jour, où il gèle à pierre fendre, où la bise glaciale pétrifie tout ce qu'elle touche et on lui propose une chasse au « Dari ». Le dupeur prend un sac, en donne un à son camarade et le conduit à l'endroit où la bise souffle le plus furieusement. Là, il lui prescrit de tenir consciencieusement le sac ouvert du côté du vent, l'assurant que le dari ne va pas tarder à venir s'y engouffrer : il n'y a qu'à tenir bon, à ne pas bouger et à attendre patiem-

ment. Le dupeur annonce qu'il va un peu plus loin, se mettre également à l'affût du dari, mais il rentre tout bonnement chez lui au coin du feu.

Quand le malheureux chasseur de Dari n'en peut plus et se décide à rentrer bredouille, mais avec le nez et les oreilles gelées, il est accueilli par les rires de toute la maisonnée.

**Drack.**

En Franche-Comté, le drack est une espèce de quadrupède blanc, ressemblant à un cheval sans tête, mais très léger et très rapide dans sa course. (Il est possible que drack soit le radical de dragon.)

A Vernantois (Jura), le drack était inoffensif et paissait tranquillement près du moulin de Moiron. A l'Etoile, il emportait dans les airs, les voyageurs attardés. A la ferme de Champvent-du-Milieu, près de Mouthe (Doubs), il ramenait le fermier depuis les foires des villages voisins.

A Coges, il transportait des voyageurs et ceux de Chisséria le voyaient souvent passer. A Tavaux, il errait sur la route et s'emparait des malheureux piétons qu'il allait noyer dans le Doubs.

Mais c'est à Commenailles (Jura) qu'on le connaissait le mieux. Il venait, sans bruit, par

derrière les voyageurs et posait sur leurs épaules, ses deux pattes de devant. Puis, il les chargeait sur son dos et les emportait ventre à terre, dans le bois, d'où ils avaient grand'peine à sortir. C'était un monstre qu'on regardait comme très dangereux, puisque dans les communes voisines, notamment à Relans, les vieillards donnaient aux gens des conseils, pour éviter la présence du drack qui, gardait disait-on, l'entrée du bois de Commenailles.

### Dragon.

Le dragon, d'après les naturalistes modernes, est un petit reptile inoffensif, de la grosseur du lézard, et appartenant comme lui à l'ordre des Sauriens. Il est recouvert d'écailles imbriquées.

Celui que l'imagination populaire a créé est un assemblage monstrueux des formes les plus hétérogènes. On le représente, le plus souvent, sous l'aspect d'un serpent couvert d'écailles impénétrables, avec des ailes puissantes, des griffes et des dents aiguës, un dard menaçant, une forte et longue queue, dans laquelle, ainsi que le signalent tous les Bestiaires, réside sa force qui est irrésistible. Il vomit, par la bouche, du feu et du venin.

Au XIIIe siècle, le poète normand Guillaume Le Clerc décrit ainsi le dragon dans son Bestiaire divin :

« C'est le plus grand des animaux rampants. Il naît en Ethiopie. Il a la gueule petite, le corps long et reluisant comme or fin... Sa force est dans sa queue; sa gueule ne porte point le venin de mort ».

Dans tous les temps, le dragon a joué un rôle important dans les légendes. L'air, la terre, la mer, ont chacun leur serpent-dragon; il vole, il marche, il nage; tantôt on le représente avec des ailes, tantôt avec des pattes, tantôt avec une crête sur la tête. D'aucuns affirment qu'il répand un poison qui corrompt l'air. On prétend que dans les éclipses, c'est lui qui mange la lune.

Montaigne croit que le dragon « fourbit et esclaire ses yeux avecques du fenouil ».

A Tavaux (Jura), il y en avait un qui ne faisait pas de mal aux gens. Il gardait les trésors cachés sous le monument appelé « La croix qui vire ».

A Remonot près de Morteau (Doubs), un trésor a été caché, dit-on, lors de l'invasion des Suédois (1636-1639), dans la Grotte dite pour cela du Trésor ou Baume du Diable et c'est un dragon qui le garde.

Près de Montbéliard, un dragon ravageait le pays d'Ajoie, mais un hercule de Dung affronta le monstre et parvint à le terrasser.

A la Cluse et aux Verrières (Pontarlier), il y a deux siècles, on raconte qu'on voyait sou-

vent un dragon énorme à sept têtes et à sept gueules monstrueuses, qui ravageait la région du Val de Travers, de Pontarlier à Neuchâtel (Suisse). C'est un hercule, nommé Raimond, qui parvint à en débarrasser le pays.

A la fin du XVII[e] siècle, des dragons volants vinrent s'abattre près de Monthureux (Haute-Saône). Ils étaient très redoutables, dérobaient ce qui était à leur convenance, enlevaient les animaux et attaquaient même les hommes qui, vainement, se défendaient à coups de fusil.

On raconte dans le Jura qu'autrefois un dragon faisait de grands ravages sur les deux rives de l'Ain. Les habitants de Soucia firent un pacte avec lui. Ils s'engagaient à lui donner, chaque année, les deux plus belles filles du village (1). Les garçons exaspérés résolurent de tuer le monstre. Plusieurs fois, ils le blessèrent, mais l'animal buvait son sang. Enfin, ils eurent recours à saint Georges qui envoya une forte gelée de sorte que le dragon ne put plus boire le sang qui coulait de ses blessures et qui se congelait à terre. En reconnaissance d'un si grand bienfait, les gens de Soucia ont fait de saint Georges le patron de leur paroisse.

Aujourd'hui on ne parle plus de « dragons »

(1) C'est la légende analogue à celle du Minautore de Crète.

en Franche-Comté que pour désigner des femmes vives, fortes, turbulentes et acariâtres.

**Grabolibus.** Voir Mouton noir.

## Grappin.

Cet animal n'est pas bien déterminé. On dit que ses pattes sont comme des crochets, ce qui lui permet de grimper et de s'accrocher. Il est affreux et il se cache au fond des puits et des citernes et c'est lui qui tire au fond, les enfants imprudents.

On appelle quelquefois Manau ce monstre des citernes ; le grappin se réserve plutôt les baumes, les cours d'eau et les sources.

## Lièvre boiteux.

Le lièvre est le quadrupède qui a été le moins transformé, quand on en a fait un animal fantastique ; l'imagination populaire l'a conservé comme il est ; tout au plus, a-t-on modifié sa couleur.

Dans le canton de Poligny (Jura), on voyait dans plusieurs villages, un lièvre blessé qu'on appelait le « lièvre boîteux » et qui était peu sauvage : il était bien connu, surtout à Villers-les-Bois. Ceux qui avaient le plus à s'en plaindre, étaient sans contredit les paroissiens de Seligney. Toutes les fois qu'ils allaient à la messe

le dimanche, ils étaient sûrs de le trouver sur leur chemin. Ils le poursuivaient, croyaient à chaque instant l'atteindre et arrivaient à l'office... quand les autres en sortaient.

A Augerans, canton de Montbarrey (Jura) un lièvre allait souvent se promener sur la place ou sur le chemin du château. Les bergers le poursuivaient sans pouvoir l'atteindre. Les chasseurs ne pouvaient qu'en évaluer le poids ; le plomb glissait sur sa peau invulnérable. Quand il arrivait à la lisière du bois, il se retournait un instant, puis disparaissait dans le taillis.

Dans la même commune, on voyait fréquemment un autre lièvre qu'on nommait : le lièvre du vieux Servant. Il marchait lentement et malgré cela, on ne pouvait l'attraper.

Dans la Haute-Saône, notamment à Noroy-le-Bourg, il y avait aussi un lièvre invulnérable; il avait le poil complètement blanc.

La légende du lièvre qu'on ne peut tuer est très ancienne et bien répandue. En voici une d'un autre genre : Un homme de Rochejean (Doubs) allait un jour aux morilles : il vit un de ces champignons qui lui parut énorme et qui remuait. Il le coupa avec son couteau et ne fut pas peu surpris de voir filer, comme une flèche, un lièvre qui avait poussé dedans.

## Loup-Garou.

Pendant des siècles, le Loup-Garou a été le sujet des conversations dans les veillées. On y racontait ses prouesses, ses méfaits ; il était la terreur des âmes crédules ; on l'appelait aussi loup varou, loup varau, loup vérou, ou simplement le garou.

Le nom de *garou* est donné à tout animal dans lequel s'est incarné momentanément un homme. L'animal peut être un mouton, un chien, une vache, surtout un loup.

Le loup-garou était toujours un homme vendu au diable, une espèce de sorcier qui pouvait se changer en loup. Il se frottait le corps avec un certain onguent, puis, sa transformation achevée, il se livrait à toutes les violences ; il allait même jusqu'à tuer et manger des enfants.

Quelquefois, le sorcier se contentait de se couvrir d'une peau de loup et se rendait au sabbat à cheval sur un fuseau ou sur un manche à balai, après s'être frotté les aisselles et les jarrets avec une graisse spéciale. A Chisséria, la cérémonie était présidée par le diable en personne. On dit que près de l'église de Châtenois, sur l'emplacement d'un ancien couvent, se tenait le sabbat, et qu'on en entendait la musique au-dessus des Combottes. A Mouthe, c'était au Creux-des-Roches ; à Larnaud, les

loups-garous féroces et effrayants, tournaient en sarabandes folles autour de l'étang des Tartres.

On connaît également les emplacements exacts de ces rondes infernales à Foncine-le-Haut, à Foncine-le-Bas, à Lavans, à Lavangeot, à Menotey, à Passenans, à Rochefort, à Relans, à Saint-Hymetière, à Vers-sous-Sellières... etc...

On parlait déjà de loups-garous dans l'antiquité. Chez les Grecs, on les appelait lycanthropes (*lycos*, loup ; *anthropos*, homme), chez les Romains également, c'étaient des hommes qui se croyaient métamorphosés en loups. Ils en imitaient la voix, les cris, la voracité, les manières et commettaient toutes sortes de crimes. Ce n'était là, au fond, qu'une espèce d'aliénation mentale appelée « zoanthropie », dans laquelle l'aliéné se figure être transformé en animal.

Les Druides, d'après l'opinion des Celtes, avaient le pouvoir de se changer en animaux, et particulièrement en loups.

On a, dans notre Comté, des traces officielles de l'existence des loups-garous! En 1521, furent exécutés trois sorciers qui s'étaient changés en garous et qui avaient commis de nombreux méfaits, c'étaient Michel Udon de Plasne, près de Poligny (Jura), Philibert Moutot et Gros-Pierre.

Au mois de décembre de cette même année Burgot et Verdun furent brûlés à Besançon,

comme loups-garous ayant tué et mangé plusieurs enfants.

Le 18 janvier 1574, Gilles Garnier fut, par arrêt du Parlement de Dôle, brûlé vif en cette ville comme « loup garou ayant mains semblant pates ». Il avait sous cette forme dévoré plusieurs enfants et commis d'autres crimes.

Vers cette époque, un jeune homme, Benoît Bidel fut blessé mortellement par un loup-garou qui, découvert peu après, fut massacré par les paysans.

Depuis près d'un siècle, il n'y a plus de loups-garous en Franche-Comté, ni de juges pour les condamner à mort. Malgré cela, la croyance en ces êtres fantastiques est encore si vivace et si terrifiante qu'il serait imprudent, même un soir de mardi-gras, de s'affubler d'une peau d'animal et, dans cet accoutrement, de se promener dans les rues de certains villages.

**Manau.** Voir Grappin.

## Mélusine.

On désigne généralement, sous le nom de Mélusine, une châtelaine punie pour son inconduite ou sa dureté de cœur.

A Sirod, on en connaissait une. A Dôle, on pouvait voir, tous les matins une dame demi-

nue assister à la messe de l'église des Carmes; deux loups qui l'accompagnaient jusqu'à la porte du sanctuaire avaient été ses compagnons de débauche autrefois sous la forme humaine.

A Montrond, un homme courageux vit plusieurs fois, une Mélusine dans les tours du château de ce village. Elle avait la forme d'une « vouivre ». Un jour, il voulut s'emparer du trésor qu'elle gardait, mais le serpent de feu le poursuivit jusqu'au bas de la colline et il allait le saisir quand Notre-Dame le délivra. En reconnaissance, il érigea une chapelle à la Vierge Marie.

La fée Mélusine est aussi populaire en Comté que dans le Poitou, où elle passe pour avoir bâti un très grand nombre de châteaux. On la considère comme la souche et la protectrice de la Maison de Poitiers ou de Lusignan. Or, cette famille avait des propriétés dans le Jura. Le château de Vadans lui appartenait et on raconte que la princesse Turiant de cette maison, pour n'avoir pas offert l'hospitalité à des pèlerins et à des malheureux, fut maudite et condamnée à revenir, tous les sept ans, au manoir de la famille, sous la forme d'une couleuvre. Quand l'époque était arrivée, on la voyait chaque soir descendre au château de Vadans, en serpent de flamme. Elle allait se désaltérer dans la rivière de la Cuisance. Vue de près,

elle avait une tête échevelée, la moitié de son corps était d'une femme, et l'autre moitié d'un serpent. Elle se mirait et se coiffait dans l'eau. Elle est toujours représentée dans le blason, un miroir à la main.

### Mouton noir.

L'animal fantastique, ainsi appelé, ressemblait à ses congénères; seulement il était énorme et d'un noir très foncé.

Il y en avait un dans les environs de Pontarlier qui attaquait les voyageurs et qui, même, un soir tua un homme et en estropia plusieurs autres.

Entre le Grand et le Petit Saône (environs de Besançon), tout le monde sait que la nuit le diable se promène sous la forme d'un mouton noir.

Dans les ruines du château d'Oliferne, commune de Vescles (Jura), se trouvaient cachés d'immenses trésors, gardés par un mouton noir, appelé Grabolibus. Un soir de Noël, trois jeunes gens du village voulurent s'emparer de ces richesses promises à celui qui serait assez courageux pour les prendre. Le mouton sortit soudain d'une citerne et emporta les visiteurs l'un derrière la Grange Vera, en haut de la montagne des Trois-Dames; l'autre sur le Châtelard où l'on faisait les feux annuels de la Saint-Jean,

et le troisième sur le Molard de Nétru, près de Chaucia.

A Pagnoz, canton de Villers-Farlay, on raconte un fait analogue concernant les trésors cachés dans la citerne de Vaugrenans.

Pendant la Révolution, un habitant d'Augerans (Jura), rencontra plusieurs jours de suite, un gros mouton noir. Un jour, il voulut l'emporter, le saisit et le jeta sur son épaule. La bête lui cria dans l'oreille : « Guillaume Cantenot, tu me portes ». Et le pauvre Guillaume terrifié, croyant ouïr le diable, lâcha tout et s'enfuit chez lui.

La même tradition a cours dans le val d'Ornans (Doubs). On raconte que des hommes qui allaient à Besançon vendre des voitures de foin et qui étaient partis avant le jour, rencontrèrent des moutons noirs qui sautaient après leurs chevaux. Ils eurent beaucoup de peine à les chasser à coups de fusil.

## Picotalon.

Cet oiseau imaginaire n'a pas de forme bien précise. Il n'est pas gros et presque tout en bec, lequel est fort pointu. Il pique les mollets et les fesses des enfants lambins et paresseux : il *pique aux talons* les traînards; de là son nom.

On promet souvent aux gamins de leur en montrer un nid.

### Poule noire.

La poule noire ressemble tellement aux autres poules noires non fantastiques qu'il est difficile de la distinguer. C'est une magicienne douée d'un pouvoir extraordinaire. Dans la basse-cour, on la sert la première, avant toutes les autres; quand elle couve, on glisse sous elle une pièce d'argent; si elle est contente, elle en fait pousser beaucoup d'autres; mais elle est très difficile à contenter.

Dans le haut Jura, à Mouthe, on prétend que certaines poules noires peuvent faire peur aux aigles.

A Relans (Jura), on voyait toujours une poule noire au bord de l'étang de la Basse.

### Quiperlibresson.

Pour celui-là, on ne peut trouver aucun oiseau qui s'en rapproche. Personne ne l'a jamais vu, ni entendu. On l'appelle aussi : Cacalambri et on envoie les enfants importuns en chercher les nids, surtout au premier avril.

### Vampire.

Le vampire est un mammifère du genre chauve-souris, de la grosseur d'une pie. Il n'est pas beau et a des canines fortes comme celles des carnivores. On prétend qu'il agite ses ailes

à la façon d'un éventail et que, pendant le sommeil des hommes ou des animaux, il leur suce le sang et amène ainsi la mort.

## Vouivre.

Le nom de Vouivre vient du latin *vipera*, vipère, qui a donné en vieux français : guivre, serpent et *givre*, serpent héraldique qu'on représente souvent dévorant un être vivant. Ainsi, les Visconti, ducs de Milan, portaient d'argent à la givre d'azur, couronnée d'or, dévorant un enfant issant de gueules.

Ce nom de « vouivre » est assez répandu en Comté. Beaucoup de murgers, de monticules sont appelés : châteaux de la Vouivre; dans la commune de Barésia (Jura) on voit le murger de la Vouivre ou de l'Anguille; sur le territoire de Champagnole, un ruisseau s'appelle la Vouivre. A Mouthe (Doubs), un torrent à cascade intermittente se nomme la Voucho. On a aussi conservé le nom de *voivres*, *vouaivres*, à des prairies humides, à des hameaux, à des forêts situées dans des localités où l'on voyait autrefois des vouivres. Ces dénominations se rencontrent principalement dans le Jura.

En Franche-Comté, la Vouivre avait généralement deux formes. Elle était mi-femme, mi-serpent, c'était la Mélusine. Elle avait aussi simplement la forme d'un serpent de feu. Elle

découvrait ou gardait les trésors cachés dans les châteaux.

La Vouivre, longue de 70 à 80 cent., atteignait jusqu'à 2 m. et plus. Elle n'avait qu'un œil posé sur le devant de la tête, mais cet œil brillait comme une étoile; on le nommait escarboucle, du mot latin *carbunculus* (petit charbon brillant comme braise). Il brillait tellement que la Vouivre paraissait toute en feu quand elle franchissait l'espace.

Cette escarboucle était d'un prix inestimable et celui qui aurait pu s'en emparer aurait été immensément riche.

Une seule occasion se présentait pour en être possesseur. Quand la Vouivre allait se désaltérer à une fontaine, ou se baigner dans une source, elle déposait son escarboucle au bord de l'eau, dans la mousse épaisse ou sous les buissons touffus. C'est alors, mais seulement alors, qu'on pouvait s'emparer de cette merveilleuse étoile. Une fois privée de son escarboucle, la Vouivre devenue aveugle, était inoffensive et mourrait bientôt en poussant des cris déchirants. Il fallait agir promptement; la Vouivre méfiante ne s'éloignait jamais beaucoup et l'on risquait, en cas d'échec, d'être dévoré par l'animal furieux.

En Comté, on a longtemps pris les étoiles filantes pour des « vouivres » qui traversaient

les airs pour aller boire aux fontaines; on savait qu'elles hantaient les grottes, les cavernes, les vieux donjons, les ruines des châteaux, des abbayes; elles s'emparaient des bijoux, des diamants, des pierres précieuses et se les collaient sur le corps pour être plus brillantes :

Les témoignages des apparitions de la Vouivre sont très nombreux en Franche-Comté. Nous donnerons leur classement par département.

Jura. — *Arrondissement de Dôle.* En 1835, un gouffre de plus de 70 m. s'ouvrit dans une colline de Pagney. Un habitant, sûr d'y découvrir des trésors, s'y fit descendre, mais ayant aperçu la vouivre qui les gardait, il cria : « Au secours! » et s'évanouit. D'autres personnes de ce village affirmèrent avoir vu cette même vouivre traverser les airs pour aller boire. Elle avait la forme d'une barre de feu et pour boire, posait son diamant à côté d'elle.

Vers 1850, on voyait encore à Augerans, une vouivre traverser la Loue, près du pont de Belmont, pour aller du Mont-Roland à la vieille tour de Vadans. Plusieurs habitants ont même tiré des coups de fusil sur elle, mais sans l'atteindre.

A Bans, beaucoup de personnes l'ont aperçue quand elle allait à Vadans : on voyait son corps de serpent, ses ailes, son escarboucle et en plus,

un globe lumineux qui paraissait la précéder d'une coudée. Un savant de ce village nous disait :

« Je ne vous raconterai pas avec les bonnes femmes, qu'on a vu la vouivre se baigner dans la rivière de la Cuisance : mais pour l'avoir aperçue dans les airs, c'est un fait positif. Une nuit, mes yeux furent frappés d'une grande lumière ; je les levai vers le ciel et je distinguai clairement le serpent de flamme. Vous l'eussiez pris volontiers pour une étoile filante, une comète, un météore » (A. Marquiset, *Statistique de l'arrondissement de Dôle*. T. 2, p. 159).

*Arrondissement de Lons-le-Saulnier.* — Il y avait une vouivre dans les ruines du château d'Arlay. On en voyait une au bord du ruisseau de Barésia ; une dans la fontaine qui est au pied du château de Chambéria ; une à Chisséria ; elle avait fixé sa résidence dans la tour de Bramelay ; elle voltigeait souvent dans le bois de la Fée qui couvre la base de la montagne et de là, elle s'envolait sur la tour de Montcroissant.

Celle du château de Cressia allait boire à la source de Belle-Brune : celle du château de l'Étoile, à la fontaine du Bonhomme ; celle du château de Fétigny, à la source du ruisseau de Dessous-Roche ; celle de Larnaud à l'étang des Tartres.

Celle de Marigna-sur-Valouse buvait chaque

soir dans le ruisseau du Valouson. Dans la forêt de Leute, près de Marigny, on voyait souvent une vouivre traverser la vallée en volant d'une montagne à l'autre, passant au-dessus du lac de Chalain. Une autre volait des ruines du Château de Mirebel à celles du château de Montmorot.

On conte même que Gargantua joua un vilain tour à une vouivre. Un jour qu'il passait aux environs de Clairvaux, pressé par la soif, il voulut boire au ruisseau du Drouvenaut, affluent de l'Ain. Pour se désaltérer plus à son aise, il sépara le rocher de Cogna du reste de la montagne ; c'est ce rocher qu'on appelle aujourd'hui : la roche de Gargantua. Il y trouva une source abondante et d'eau si bonne qu'il la tarit. La vouivre qui affectionnait cette source dut aller désormais à la fontaine « sous les Blanchets ».

Une vouivre buvait souvent au ruisseau du moulin de Condes. Un habitant du village résolut de prendre son escarboucle. Il apporta un cuvier à l'endroit qu'elle affectionnait et se glissa dessous. Il demeura là sans faire de bruit et quand la vouivre déposa son diamant sur le pré, il réussit à s'en emparer. La bête, lorsqu'elle s'aperçut du larcin, se précipita furieuse contre le cuvier. Mais notre rusé compère en avait hérissé l'extérieur de clous pointus. La vouivre s'embrocha, et périt de ses blessures. Mais l'homme ne jouit pas longtemps de

son trésor, il mourut peu de temps après, sans avoir pu trouver quelqu'un au pays, assez riche pour lui payer l'escarboucle. On ne sait ce qu'est devenu cet inestimable joyau.

Citons encore les vouivres du château de Présilly, de Publy, des châteaux de Binans, de Beauregard, celles d'Augea, Le Frasnois, Passenans, Orgelet. N'oublions pas celle de Rothonay, qui du château de Pélapucin allait boire dans la fontaine de Feur; celle de l'ancien bourg de la Tour-du-Meix qui volait chaque soir sur la vieille tour du château d'Orgelet; celle de Vernantois qui se baignait dans la source du ruisseau de Dessièges, à l'ombre d'une grotte. Les vieillards de St-Hymetière ont parlé longtemps de la vouivre qui s'était fixée dans la Roche Thévenot d'où elle prenait chaque soir son vol pour aller se désaltérer dans la Valouse.

*Arrondissement de Poligny.* — Près de Champagnole, il y avait une vouivre à la source du ruisseau qui s'échappe de la côte de Montrivel, elle a laissé son nom à cette fontaine. La vouivre de Chapois buvait au ruisseau de la Serpentine; celle du château de Valempoulières à la source de la Doye, celle du château d'Ares-ches, à la fontaine qui coule au pied du donjon.

Au Val-de-Mièges, la vouivre gardait un trésor dans le communal du Pré du Seigneur de Fraroz. Elle ne sortait qu'une fois l'an, le jour de

la Chandeleur. Les tout vieux de Viaux-de-Medzet l'ont encore dans leur souvenir Les jeunes gens ne trouvent plus dans ces prés humides que des grenouilles.

La plus célèbre dans l'arrondissement est celle de la rivière La Furieuse qui coule entre deux montagnes, couronnées l'une par le château du Poupet, près de Salins, l'autre par le château de Vaugrenans, près de Pagnoz. La vouivre allait d'un château à l'autre et parfois volait jusqu'au château de Vadans. (V. Mélusine).

Au château de Vaugrenans vivait une belle châtelaine que sa beauté perdit. A la suite de ses dérèglements, elle fut changée en vouivre et terrorisait le pays par ses méfaits. Elle avait un fils, nommé Georges, beau chevalier que sa rare piété conduisait sur le chemin de la sainteté. Georges résolut de purger de la vouivre le pays qu'elle désolait Il marcha contre elle et la combattit à cheval, comme l'archange St-Michel avait autrefois combattu le démon. Il la tua et son cheval écrasa sous ses sabots le serpent avec son escarboucle.

Mais Georges était triste malgré sa victoire. Il demanda à l'archange qui avait surveillé le combat :

« Que doit-on faire de celui qui a tué sa mère ?

« — Il doit être brûlé, répondit Michel, et ses cendres jetées au vent. »

Et Georges fut brûlé et ses cendres jetées au vent. Elles ne s'éparpillèrent point sur le sol mais y tombèrent en une seule masse. Une jeune fille survenant remua ce tas de cendre du bout du pied et trouva une pomme de Paradis qu'elle s'empressa de manger. Aussitôt elle devint grosse, puis elle accoucha d'un garçon. Dès que l'enfant fut baptisé, il dit à haute voix : « Je m'appelle Georges et je viens au monde pour la seconde fois. » Il fut plus tard canonisé.

Dans cet arrondissement, nombreux sont les châteaux où l'on a vu la vouivre ; il y a seulement une cinquantaine d'années, quand on voulait des descriptions exactes, des témoignages accompagnés de serments, on n'avait qu'à aller dans l'ancienne terre de Colonne, à Bersaillin, au Châtelay ou à Chemenot... Dans cette vieille seigneurie de 12 lieues de circonférence, avec 14 villages et 22 hameaux et moulins, presque tous les habitants juraient leurs grands dieux qu'ils avaient vu le serpent et son escarboucle.

*Arrondissement de Saint-Claude.* — Beaucoup de personnes ont vu des vouivres dans les cantons des Bouchoux, de Saint-Claude, de Saint-Laurent-en-Granvaux, de Moirans, de Morez.

A Longchaumois, coule le ruisseau de la Givre ou vouivre. Cette dernière buvait souvent à la fontaine de la Corbière.

La vouivre de la Chaux-du-Dombief volait chaque soir des ruines du château de l'Aigle dans le petit lac qui en baigne le pied et de là dans les ruines du Monastère d'Ilay.

Haute-Saone. — Dans ce département on a négligé de recueillir comme dans le Doubs et le Jura, les traditions sur la vouivre. Cependant les ruines des châteaux, des abbayes, des prieurés, n'y manquent pas, ainsi d'ailleurs que les ruisseaux et les fontaines. Plus d'un auteur a constaté avant nous l'absence de légendes concernant cet animal fantastique. Et, chose curieuse, les autres traditions y sont aussi riches et aussi nombreuses que dans le reste de la Comté.

Cependant on raconte que dans le voisinage de Broye-les-Pesmes, à Saint-Pierre, une vouivre se cachait dans le souterrain de Châtelot pendant le jour. Une vieille tradition prédisait qu'un berger de sept ans aurait seul le bonheur de prendre l'escarboucle. Aussi, quand les enfants se trouvaient rassemblés près de là, ils se demandaient entre eux : « Quel âge as-tu ? » Mais parmi ceux qui avaient l'âge voulu, il ne s'en trouvait jamais un assez courageux pour tenter l'aventure (1).

Doubs. — *Arrondissement de Baume-les-Dames.* — La vouivre d'Avoudrey était plus

(1) Dr Perron, proverbes de Franche-Comté.

belle que les autres ; elle avait en plus une couronne de « perles et de diamants ». Elle allait boire à la fontaine voûtée du village, le soir de Noël, pendant les matines. Au moment où Jésus vient au monde, c'est-à-dire, à minuit exactement, elle déposait un instant sa couronne et son escarboucle. Celui qui aurait voulu les saisir auraient eu, outre sa fortune faite, son salut assuré.

On la reconnaissait aisément : elle était couleur de feu et semblait un serpent long de 3 à 4 mètres.

A Bournois et dans les environs, on en voyait souvent une, le soir. C'était peut-être la même qu'à Rougemont. Là, on savait que celle qui venait terrifier les habitants était la mère de saint-Georges, la vouivre de Vaugrenans. (V. arrondissement de Poligny).

A Cicon, canton de Vercel, une vouivre habitait les ruines du vieux château, jadis célèbre par les intrigues du comte Étienne de Bourgogne et de Blandine de Cicon. On en parlait déjà au XVI^e^ siècle : le soir, le serpent fabuleux sortait pour aller se désaltérer dans les fontaines des villages situés au-dessous du castel : Vanclans, Rantechaux, Epenoy, Vernierfontaine et surtout à celle d'Ouron, près du village d'Etray.

Près de Cubry (canton de Rougemont), il existait jadis une vouivre qui hantait surtout

les bois du mont Bleuchin. La terreur, dans le pays, était tellement grande qu'on n'osait pas traverser la forêt pendant la nuit. Un sire de Moustier, nouveau saint-Georges, résolut de tuer ce monstre; il le transperça du fer de sa lance et le fit écraser sous les pieds de son cheval. Il fit élever à cet emplacement un petit castel nommé Bournel, qui plus tard fut démoli et remplacé par un château qui porte encore ce nom.

*Arrondissement de Montbéliard.* — A Blamont, la vouivre descendait de la montagne Bleue (Blaimberg), à la source de la Füge pour y laver ses brillantes ailes.

A Dung, près de Montbéliard, un dragon et une vouivre répandaient l'épouvante dans tous le pays d'Ajoie. Quand le dragon fut tué, la vouivre apparut plus fréquemment encore le soir pour montrer qu'elle avait survécu. Aujourd'hui encore, on appelle « vouivres » les habitants de Dung. Par une contradiction difficile à expliquer, « ils avaient été affranchis pour avoir rendu à toute la contrée un service très important; ils l'avaient délivrée d'une vouivre (1431) ».

C'est peut-être le même serpent ailé qui joue un grand rôle dans les aventures plus ou moins

(1) Éphémérides de Duvernoy, p. 183.

burlesques qu'on attribue aux gens d'Héricourt.

La vouivre de Mandeure, comme une Dame blanche ou une Dame verte, poursuivait autour de l'antique cité romaine, les laboureurs qui rentraient tard dans leurs maisons et les effrayait par ses cris aigus.

Près de Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs, il y a une pierre qui vire seulement tous les cent ans. Elle recouvre un riche trèsor gardé par une vouivre. Quand la pierre tourne, la bête s'éloigne et devient inoffensive pendant toute la durée du mouvement du bloc. Il serait facile de s'emparer du trésor, il n'y a qu'à être là au bon moment.

*Arrondissement de Pontarlier.* — Depuis le Mont-Noir, canton des Planches (Jura), jusqu'au vallon de Morteau, le souvenir de la vouivre est resté très vivace. Celle de Mouthe avait son domicile dans les excavations de la base du rocher de Crèvecœur, au Creux-des-Roches. Ce qui le prouve, c'est que les fissures qu'on voit encore aujourd'hui ne peuvent donner passage qu'à un corps allongé comme celui d'un serpent. On conte qu'un homme de Mouthe qui n'avait peur de rien put, sur les conseils d'un sorcier, prendre l'escarboucle de la vouivre quand elle buvait au Cul-du-Bief, mais comme il ne voulut rien partager, le sorcier changea la pierre en crottin de cheval.

*Arrondissement de Besançon.* — Dans la vallée de la Loue, sur le territoire de Lods est un lieu-dit appelé Jaube ou Jaubourg.

Un vieux quatrain dit :

« A Jaube, en Comté,
Un trésor est caché ;
Celui qui le trouvera,
La couleuvre le mangera ! »

Dans cette belle vallée et sur les dernières crêtes du mont Jura, depuis le canton d'Amancey, jusque vers Belfort, on parlait de la vouivre dans presque tous les villages. On la voyait souvent, on connaissait ses allées et venues. Elle affectionnait surtout Mouthier-Haute-Pierre. Très souvent on la voyait voler des monts d'Athose au menhir du Moine, du puits de l'Hermite à la Chaudière d'Enfer. Elle habitait le fond des Combes de Nouailles et son vol avait la rapidité de l'éclair. Elle semblait préférer à toutes les eaux, les ondes écumeuses de la Loue.

Un *guillou* (habitant de Mouthier), nous a conté un jour ce qui suit :

« Lo vouivro c'est no grand sarpent voulant que ne voit tia que d'eun' œillou ; encoua cet œillou ne tint-u quasiment pè à so této ; c'est no bôlo asse reluant que n'étello, que s'épèle nescarbouquio et que vo devant quement no

lantano. Le baille no se grand lumire que lo sarpent sembien étre tout en fû, et quand le voule d'enno montaigne an' otro on crait va n'éluzou.

Mon revire-pépé l'o vu no neu en descendant û melin, qu'échappaire du Pouis à l'Ermitou, s'élancieu de l'atro sen de lo revère, posè tranquillloment se nescarbouquio su no grosso pierro du boua et saccoulê longtemps sê alê su l'avo quement fant les ouzè que se bagnant.

Son escarbouquio vâ pieu d'un million. Çu que pourrait li penre serait prou richou, mais pou li penre y faudrait étre à couté de ié quand le boit pasque l'est dobligeo d'auter son escarbouquio pou boire; mais atroment ren que de revadiai les gens, le les redû en cindres. »

*Traduction*. — « La vouivre est un grand serpent volant qui ne voit clair que d'un œil; encore cet œil ne tient-il presque pas à sa tête; c'est une boule aussi brillante qu'une étoile, qui s'appelle une escarboucle et qu'elle a devant elle comme une lanterne. Elle donne une si grande lumière que le serpent semble être tout en feu et quand il vole d'une montagne à l'autre, on croit voir un éclair.

Mon arrière-grand-père le vit une nuit en se rendant au moulin, sortir du puits de l'Ermite, s'élancer de l'autre côté de la rivière, poser son escarboucle sur une grosse pierre du bord

et secouer longtemps ses ailes sur l'eau comme font les oiseaux qui se baignent.

Son escarboucle vaut plus d'un million. Celui qui pourrait la lui prendre serait assez riche, mais pour la prendre, il faudrait être à côté de lui quand il boit, parce qu'il est obligé d'ôter son escarboucle pour boire, mais autrement, rien que de regarder les gens, il les réduit en cendres. »

C'est ainsi qu'une nuit, un nommé Nicolas rentrait tard chez lui. Il avait pêché tout le jour, dans la Loue, à la Combe de Nouailles. Il aperçut la vouivre qui sortait de la Vieille-Roche, grotte vaste et très profonde, plus connue sous le nom de « grotte des Faux-monnayeurs. » La bête allait à la rivière. Aussitôt Nicolas se débarrassa de sa hotte et se cacha dans un buisson près de l'eau. Que s'est-il passé? jamais on ne le saura. On croit qu'il dut manquer son coup en prenant l'escarboucle, car on le trouva mort en cet endroit et quand on voulut le toucher, son corps tomba en cendres.

Le Puits à l'Ermite dont il est question dans la légende est à cent mètres plus haut que la cascade de Syratu, au bord de la route nationale.

On voit que le mythe de la vouivre occupe en Franche-Comté une place d'honneur dans les traditions populaires; on prétend même qu'il est spécial à notre province. On le trouve cepen-

dant, et c'est assez facile à comprendre, dans les régions de la Suisse qui avoisinent les arrondissements de Pontarlier et de Montbéliard.

II

## Le Bétail rouge.

On désigne généralement en Franche-Comté les bêtes à cornes sous le nom de Bêtes rouges.

Dans certaines localités, particulièrement dans le pays de Montbéliard et dans le Jura, on dit la *proie rouge*, pour les bœufs et les vaches, et la *proie blanche* pour les autres animaux : moutons, chèvres ou cochons. Ce mot proie, ou prouaille, prouèille, signifiait primitivement troupeau.

Priorat, auteur franc-comtois du XIII^e^ siècle, emploie le mot proie avec le sens de bande. Dans un texte bisontin de 1694, nous lisons : « Le paistre de la proye des vaches de la bannière Saint-Quentin », c'est-à-dire le pâturage affecté aux vaches du quartier Saint-Quentin.

En 1730, un marché conclu à Broye-les-Pesmes, avec le berger communal porte que ledit berger « préservera *la proye* des vaches de la ville de tout danger et de la dent du loup ».

Parfois, comme à Aillevans (Haute-Saône), la

proie est le troupeau de moutons. A Bournois, le mot *proeu* a le sens de troupe, bande.

Notre mot actuel : proie, butin, est donc synonyme de troupeau. Son origine date de ces époques primitives où l'unique fortune des tribus humaines consistait en troupeaux, comme d'ailleurs, c'est encore le cas actuellement chez les peuples sauvages ou à demi civilisés. Là, aujourd'hui, comme jadis chez nous, les actes de guerre consistent en razzias, en *déprédations* ou enlèvements de proies, de troupeaux.

On désigne aussi en Comté un troupeau de vaches sous le nom de *vriâ* (Clairvaux), de veuriot, veriot (Les Fourgs) ou sous la forme à désinence française de virée (s. f.). C'est un vieux mot que nous rencontrons dans un texte de 1604 et qui s'appliquait sans doute aux troupeaux de toute espèce d'animaux : « A cause de la puanteur répandue dans l'air par de grandes « virées » de moutons, le magistrat d'Arbois ordonne qu'elles soient conduites hors de la ville ».

Dans certaines localités, on dit couramment, au lieu d'un troupeau : *in moncé*, un monceau, de bêtes (Chaudefontaine, Doubs).

Enfin les animaux domestiques de la famille des Bovidés sont connus sous le nom général d'aumailles (de animalia). C'est de ce mot que dérivent les mots armailles, bestiaux, et armail-

lers, armaillis, ermaillis, bergers, bouviers. Le fameux ranz des vaches de la Gruyère, commence ainsi :

« Les armaillis det Colombettâ
Det bon matin set san lèvâ
Liaubâ por ariâ. »

Pendant longtemps, la Comté s'est enorgueillie d'une race d'*aumailles* aux formes délicates, à la robe jaune clair : la race fémeline. Aujourd'hui, la vogue est à la race Montbéliardaise ou plus simplement Montbéliarde.

Celle-ci résulte du croisement de la race comtoise primitive, rude et grossière avec la fémeline plus fine. Cataloguée officiellement aux concours depuis 1889, elle domine dans la région de l'Est. Il est admis que tout animal comtois, blanc et rouge, sans noir aux cornes, onglons, mufle et muqueuses, est de race montbéliarde.

Les variétés de couleurs pour la robe sont relativement peu nombreuses. Les couleurs simples sont le blanc, le rouge, le noir, le jaune froment, le gris, le fauve et le brun, avec des nuances. Les couleurs composées ne sont habituellement qu'au nombre de deux, rouge et blanc, noir et blanc, jaune et blanc, disposées en larges plaques. Ces robes s'appellent *pie*. La race montbéliarde est pie-rouge.

## Le Bœuf.

*Bue.* — De jeunes bœufs se nomment : *Bouassons* ou *vouvassons* (Chalèze, près Besançon), *Jouvenceaux* (Bournois), *Djevones* (Pont-de-Roide), *Juvancis* (Haute-Saône et Jura), *Jouvenès*, *jevenès*, *Djevencé* (environs de Montbéliard). Un petit bœuf malingre est dit *Tchoferli* (Bournois). Le taureau est appelé aumau, de aumail; *armau*, d'où armailler, ormau, Touré, touéré (Montbéliard) touéri (Bournois, Aillevans), touérelot (Montbéliard), tourilion pour taurillon.

Le paysan parle beaucoup aux bœufs et aux vaches, lorsqu'ils labourent et qu'il faut les exciter, ou quand ils pâturent et qu'il s'agit de les faire sortir des champs où ils n'ont pas le droit de paître ou encore quand on les rassemble pour les ramener à l'étable. De là, nécessité de les désigner chacun par leur nom.

Ces noms sont naturellement, pour la plupart du temps, empruntés à la physionomie extérieure de la bête, à la couleur de sa robe. Parfois ce sont de pures dénominations de fantaisie ou des termes d'amitié. Nous ne mentionnons que les noms les plus usités :

Baussons (Cernans, Jura) se dit des bœufs qui ont le dessus du ventre blanc.

Bayard. Très fréquent. Désigne, dans certaines localités, les bœufs qui ont une tache, blanche

sur le museau ou au front, dont la robe est noire ou rouge brun — ou qui ont tout le devant de la tête blanc. A Saint-Claude (Jura), ce nom s'applique exclusivement à un taureau (1).

Bazin (L'Isle-sur-le-Doubs), ce nom se donne à la bête dont le museau est tacheté.

Bernot pour brunot, dont le poil est brun. Le brenot, a la corne bleuâtre; il est tacheté de noir à l'œil ou au museau (Vieux mot français). Brenot (Montbéliard) robe jaune et noire, comme *bizot*. Tous ces mots sont dérivés de brun.

Biset, bison, bisot, de couleur bise, grise.

Blondin, robe jaune clair.

Boutiet (Jura). Bouquet, robe tachetée de rouge et de blanc.

Boya (Cernans) dont le féminin est pour la vache : boyado. C'est probablement le même mot que *Bayard*.

Brezon-Brizon, rouge, très roux. Étymologie : *brezi*, de Brésil, nom qu'on donne en Comté à la viande salée et boucanée, dont la couleur rouge rappelle celle du bois de Campêche.

Carillon (Jura).

Chapé, front noir et crépu. Vient de chapeau (Charmont-Abbenans).

Colon, bœuf blanc (Jura-Bresse).

(1) A Mouthe (Doubs), « un temps bayard » est un temps à éclaircies coupées d'averses.

Comtois, généralement bœuf fort et robuste.

Couton, *Coton* (Jura), blanc, un peu frisé, comme un mouton.

Dragon.

Fémelin (Bournois) de petite espèce, qui a les caractères de la race *fémeline* : robe jaune clair, cornes délicates. Les Suisses emploient ce mot de *fémeline* pour signifier un tempérament de femme.

Falot, felot, folot (Doubs, Haute-Saône), blond, jaune clair (1).

Finot, Fanfan (Jura).

Fieuri, fleuri, moucheté, très tacheté de blanc avec le museau blanc, ou encore blanc sur la queue et rouge par tout le corps.

Flamand, Fribourg.

Frigeot, friget, firget, frisé (Bournois).

Froument, froment, froumin, fromin, froumoint (Jura), jaune tirant sur le blanc, mais avec le poil uni, très lisse, alezan clair.

Grivé, grioulé (Les Fourgs), qui est grivelé, tacheté.

Grivois (Jura), gris souris.

Jaillet, jaillot, jailletot, zailletot, dzaillet, Val de la Seille (Jura), qui a la queue complètement

(1) Le nom patronymique *Fallot*, assez répandu en Franche-Comté, correspond à Leblond.

blanche ou une partie seulement; robe café au lait.

Jacot, jacquon (Jura), djacot (Cernans) une tache blanche sur le croupion.

Jolibois, jolicœur, joli, jouli, joyeux.

Marchand (Clerval), Montagnon, opposé de fémelin.

Marron meuron, bœuf noir, brun foncé.

Marzoulet (Cernans), robe rouge clair.

Mouchot, mochot, mouotzet (Les Fourgs), moucheté au bout du nez de petites taches noires.

Moutet (Jura), mouté (Bournois), motè (Quingey), moitié, moitelet (Cernans) taché à la tête entre les cornes, avec la robe d'une seule couleur.

Mouton, blanc et frisé, grand poil.

Na, noirot, noir.

Perroquet (Saint-Claude, Jura) poulot, (Jura).

Pômé, poumé (pommelé, tacheté). Ce nom, un des plus répandus, se donne habituellement aux bœufs rouge et blanc qui ont une tache blanche au milieu du front.

Raigot, raijot, robe café au lait.

Raimelle, raillé, rayé, rômé, romi. Ces noms se donnent aux bœufs mouchetés et rayés, à ramages, zébrés.

Ramaget (Haute-Saône), ramé, raimé, ramelé, ramelot, romelé. Ces noms s'appliquent aux

bœufs et aux vaches tachetés noir et blanc.

Rosie, rosier, roùzi (Bournois, Rougemont), tacheté de rouge et de blanc ou complètement roux.

Rondot, court, gros, ramassé, ventru.

Revoilli, revolli, réveilli, roux à l'air éveillé (Jura, Arc-et-Senans, Cernans).

Soignot (Rougemont-Montbéliard), sougnot, signot, marqué au front d'une tache blanche.

Il est d'autres noms par lesquels on désigne certains états particuliers de la bête, mais dont on ne se sert pas pour les appeler.

Ainsi, un *ragot* ou *raigot* est suivant les localités, tantôt un petit bœuf (Montbéliard), tantôt un vieux bœuf, ou encore un bœuf maigre, bon pour l'attelage. S'il est gros, fortement charpenté, on le nomme : *Laterne*, *lantenne, rocot* (Bournois). Si c'est un petit bœuf acheté dans l'est, il est dit : *cailé* (Bournois).

Ceux qui ont les cornes droites sont des *tchaiviots ;* s'ils ont une tache en forme de cœur à la tête, ils sont *quelots.*

Enfin le taureau, au tempérament ardent, qui court sans cesse après les vaches, qui les *fene* (flaire) est un *varotsâd'.*

### La Vache.

Pour les vaches, on recherche généralement les noms les plus gracieux, les plus caressants,

et on les relève encore en ne les prononçant pas en patois, mais en français :

Baronne, baboulée, bariolée (Les Fourgs) Beauté.

Béguine (Les Fourgs) vache rouge ou noire, marquée de rouge au front.

Belle, Toute-belle, Si-belle, Plus-belle, Belle-Rose.

Bergère, Balise (?), (Mouthe),

Blanche, Blanchette, Blondine.

Charmante, Couronne, Chérie, Cheurie, Cerise.

Demoiselle, Dragonne, Duchesse.

Darbon (Mouthe), noire comme la taupe dont le nom patois est *derbon*.

Etoile, Elégante (Jura).

Fâlotte, Fleurie, Fleurette.

Grivelle, Grivolle, Gentille, Golzote (Clerval).

Joulie (Haute-Saône), vache jaune très clair, Jolie, Joliette (1), Joli-Cœur, Joyeuse, Joséphine, Josette, Jousette.

Linotte, Loulette, Loulotte.

Marjolaine, Mardjoulet (Les Fourgs) Mignonne (Jura), Marquise, Moustache, Moutelle, (marquée

(1) A l'origine, ce nom de *jolie* signifiait *tachetée*. *Joleie*, en Wallon, a ce sens dans ce proverbe : on n'onme mais one vache joleie ou rosette qu'elle n'aie in tèche.

de blanc au front), Noisette, Nonette, Noire.

Papillon, Parisienne, Picouline, Plaisante, Pomme d'or, Pomponne, Poupée.

Rôsette, Rosinette, Rôsotte, Ruban.

Zivre-Zitelle.

Souvent aussi, on donne aux vaches les mêmes noms qu'aux bœufs, mais en les féminisant.

Bailladja, féminin de bayard ou boyard; Bernote, Brenotte, Brenette, de Bernot, Brizounâ, de Brizon ; Bizotte. On appelle ainsi par raillerie les filles qui ont les cheveux filasse.

Boutiette, Bouquette, de Bouquet.

Dzaita, de Djaîllet; Finette, de Finot; Froumine, de Froumin.

Falotte, Folotte, Folette, de Folot. On donne aussi ce nom, sans intention malicieuse aux jeunes filles pâles, à la peau blanche.

Florie, tachetée de blanc, Jaunotte, Jeannette, de Djânot.

Mouchotte, Mochotte, de Mouchot.

Naire (noire), Noisette.

Poumée, Poumotte, de Poumé.

Raijotte (fémin. de Raijot), Raigot, Ramette, Raimelle, Ramelle, de Ramé. Ramaget, s'applique indistinctement aux deux sexes; rouge, tachetée de noir et de blanc, comme les vaches suisses. Romélot, vache tachetée, grivelée (Les Fourgs). Rougeotte, Roussotte.

Soignotte de Soignot.

Il est à remarquer que les appellations précédentes n'ont pas une signification absolue et ne désignent pas toujours la robe de la bête.

Une vache tachetée est *tevelée*, ainsi d'ailleurs qu'une femme qui a des taches de rousseur. On dit aussi qu'elle est *badoulée*, *grivelée*.

Une vache pie, tachée de noir et de blanc est une *varale* Plancher-les-Mines (Haute-Saône); elle est *grivelle* si elle est blanche et rouge par tout le corps. Quand elle est très mauvaise laitière, elle est appelée « brûle-tsaudière » parce qu'elle laisse brûler la chaudière dans laquelle on chauffe le lait pour faire le fromage (Cernans (Jura).

Une vieille vache est une *bringue* (Haute-Saône). On appelle de même une vieille femme, un peu folle, qui parle à tort et à travers.

Une bête chatouilleuse, qu'on ne peut toucher, est dit *Dzafrot*. Si elle a perdu ses deux cornes, elle est *ebnau*, *acouenne*, écornée; si elle en a encore une, elle n'est qu'*écouniot*. Quand elle est stérile, elle est dite *teure* (Pont de Roide). Si elle est restée un an sans avoir un veau, elle est *elnière, énoyère* (Mouthe). Si la saillie du taureau est restée sans effet, la vache a *chaîné*, *chènô*.

Quand la vache tarit et que depuis longtemps elle ne donne plus de lait, elle est *élaicelée*.

Une vache en chaleur *mène* ou *meune* sous-entendu : le taureau. Meuner signifie beugler doucement, ce mot peut dériver de mugir, meugler, beugler, comme font les vaches en rut.

Si elle a des allures de taureau, si elle court après les autres vaches, c'est une *taurelière.* Quand elle est en rut, on la dit *touérelière* (Montbéliard) de touéreler, saillir.

Une *grousse*, à Grand'Combe, désigne une vilaine vache, ou une femme maigre et mal faite. Une mauvaise petite vache est une *gresille* (Montbéliard.)

La vache devenue vieille, qu'on engraisse pour la tuer est une *cabe,* une *caibe*, un *cabot*, un *cabet*, un *cabi*, (Jura, Doubs), un *caibet* (Grand'Combe), *caibé* en patois de la montagne, veut dire tuer.

Dans le langage enfantin, la vache s'appelle *tiâtiâ* (Montbéliard, Les Fourgs), mais les grandes personnes disent *vèche* (Haute-Saône), *vatche, vaitche* (Bournois), *vaichereusse* (Montbéliard), *votze*, *votzet*, *vatse* (Haut-Jura).

Une *véle* est la vache qui vient de faire un veau.

Quand elle n'est pas loin de véler, elle *amouille*, puis elle *tripougne* (Bournois), c'est-à-dire montre de l'agitation, ne tient pas en place, ne se couche pas à son heure habituelle.

*Ammouiller* c'est émettre les eaux de l'*amnios*, sac du fœtus.

Quand la vache est sur le point de rejeter le *placenta* ou l'arrière-faix, la *mondue*, *mondure* (Arbois), la *moulotte*, on lui fait avaler une *chaude*, c'est une soupe avec sel et beurre, et une demi-seille d'orge cuite dans l'eau bouillante. On y ajoute quelques poignées de graines de lin. On donne aussi du levain de pâte dissous dans du vin (Mouthe).

Il faut surveiller la vache-mère, ou les vaches voisines de très près pour les empêcher de manger la *nanteillure*, *nettoyure*, le délivre (placenta). Si l'une d'elles le fait, on croit qu'elle est empoisonnée et qu'elle ira toujours dépérissant. Dans ce cas, on lui fait avaler aussitôt une tartine de saindoux et de sel et une autre *chaude*.

On donne, dans nos villages, différents noms au premier lait qui sort du pis de la vache immédiatement après que celle-ci a fait le veau. Dans le val du Sauget (Doubs), on le nomme *rosset*, sans doute à cause de sa couleur, car le sang dont-il est entremélé le colore. On l'appelle aussi le *bet* (Mouthe), *beton*, *bétot*, du vieux verbe français *béter*, cailler, car ce lait se coagule sous l'action de la chaleur; *bot*, *boton*, *bocoillot*, *boterot*, *boteri*, *brottel* (Haute-Saône), *débatenia*. C'est le *colostrum*.

Souvent on donne la première traite à la mère-vache, c'est un purgatif. Quelques-uns la donnent au veau. La seconde traite est réservée pour le ménage, on en offre aux amis; on en fait une tourte salée qu'on met cuire au four de campagne : la pâte monte très haut. On cuit aussi ce *bet* comme des crèpes : c'est ce qu'on nomme le *parintchon* à Mouthe.

Le pis de la vache s'appelle *ivre*, *ivrou*, *irou* (Haute-Saône) du latin *uber*. A Montbéliard c'est le *livre* (exemple de duplication de l'article, comme dans *lierre*).

Quand on veut traire une bête, il faut *adoucir* le pis; on l'*ammouille*, avec du fromage frais dans la haute montagne; quelques gens malpropres emploient la bouse de vache, ce qui est défendu par les sociétés de fromagerie.

On recueille le lait dans le *grélet*, *grélot*, *grillau*, *greyau;* l'écume ou mousse est du *jai.*

Quand on a trait toutes les vaches de l'écurie, on retourne à la première, puis successivement aux autres pour avoir le lait qui était resté dans les glandes lactaires et qui est revenu dans le pis. Ce lait est plus riche en matière grasse. C'est le *regoutton* (Jura), *repuron*, *rebetson*, *mamille*, selon les localités, *rebêchon* (Mouthe).

*Regoutter*, *rebetser*, *rebêcher*, les vaches, c'est opérer cette seconde traite.

Les sociétés de fromagerie interdisent de conserver le *rebêchon*; mais comme chaque ménage a le droit de retenir pour son usage la quantité de lait qu'il juge nécessaire, les femmes gardent généralement ce *rebêchon*, pour leur café. C'est également une gourmandise de le manger avec des gaudes. On n'en prend, dans ce cas, qu'une petite quantité dans sa cuillère.

Dans le langage enfantin, le lait est du *lolo*, du *maimet* (1), du *laicelot*. Les grandes personnes disent du *lacho*, *laché*, *laicho*, *laicheu*. Quand la présure l'a caillé, c'est de la *laicée*, *laitié*, du *laitiot*, du *caillot;* le caséum est de la *motroille* (Montbéliard). Ce mot se dit également d'une boue épaisse : à Mouthe c'est de la *marasse*.

Le petit lait ou *babeurre* qui reste dans la baratte quand on en a enlevé le beurre est de la *battue*, *baittue* ou *baiture*.

## Le veau.

On le nomme communément : *viau*, *vià* (Jura), *vé* (Haute-Saône), *vélot* (environs de Montbéliard), *vichon* (Chaussin Jura), *viau-tosserot* (Chaudefontaine), *vaisi* (Sauget), d'où *vaisillerie*, étable à veaux, *vaisille*, bergère des veaux.

(1) On dit ironiquement d'un ivrogne « qu'il aime trop le maimet »

Un *vélot tosserot* est un veau qui tette encore; un *broutard* ne tette plus, on dit aussi *génisson*, *moutzon* (Mouthe).

Un veau d'un certain âge qu'on peut atteler est un *vélot*.

Le veau de l'arrière-saison, né en automne est un *herbaton* (Pontarlier), de *herba*, herbe, ou de l'allemand *herbst*, automne. On dit aussi un *reveillena*, *d'éveillin*, automne. On ne les garde pas pour les élever, on les engraisse pour la boucherie, car ils sont plus faibles que les autres.

On donne aux gens d'Etupes (Doubs), le sobriquet *d'herbetons*.

*You-you* est un terme de caresse qu'on applique aux petits veaux, dans le patois des Fourgs.

Une petite génisse est une *moudze* (Les Fourgs); on dit aussi *moudzon* (Marigny), *Djenesse*, *djeneusse* (Montbéliard), *djeuneusse*, *dzenndzeu* (Les Fourgs), *Genesette* (Val de Morteau), *gegne*, *gigne*, *gérance*, *môsi*, *vaisia*, *voisia* (Sauget), *tourie*, *taurie*, *tourière*, *tourille* (Haute-Saône).

A Bournois, la génisse qui a manqué le veau est une *touerie*, aux Fourgs, c'est une *failletote*, peut-être de faillir.

En revanche, celle qui porte prématurément est une *boutasse*, *boutesse*, sobriquet donné aussi aux jeunes filles qui ont « fauté ».

### La vie du bétail.

Dans le Haut-Jura, de la Saint-Claude (6 juin) à la Saint-Denis (9 octobre) les vaches, en grands troupeaux paissent l'herbe fine et parfumée des pâturages, des *chalets*, *pâtures*, *granges*, *fermes* ou *montagnes*. Elles sont sous la surveillance des *armaillers*, du fromager (le *trancheur*) et du berger ou *bouébe*.

Il y a des troupeaux de 40 à 150 vaches et davantage.

A peu près au centre du pâturage s'élève le *chalet* ou *grange*, maison basse dans laquelle on attache le bétail deux fois par jour, à trois heures le matin et à trois heures le soir, pour la traite. Les vaches viennent d'elles-mêmes se ranger autour du chalet ou bien on les y appelle. Les armaillers les traient, assis sur de petits sièges à un pied, fixés aux hanches par des courroies : *boute-cul*, *boute-à-cul* (Mouthe). Ils donnent à chaque vache, avant de les traire et pour les faire tenir tranquilles une poignée de sel qu'ils prennent dans un sac ou *tache*, *têtse*, *tèche*. Le lait est versé à mesure dans un tamis, *couloir*, *coulleux*, *queleux*, placé sur la chaudière. Les vaches, en liberté, couchent à la belle étoile et pour qu'on puisse les retrouver si elles s'égarent dans les sapins, elles ont toutes, attachée au cou, une cloche

(*campène*, *teupon*, *toupin*, *terkot*, *campagnard*, *brandouille*, *sonnaille*, *sonnau*).

Les quatre mois : juin, juillet, août, septembre, forment la saison de l'*alpage*.

Avec le lait, on fait du fromage de gruyère, puis dans le liquide qui reste lorsqu'on a enlevé ce fromage, on verse une présure plus acide : *l'azy*, *l'aisy* et l'on obtient un second fromage de moins bonne qualité : le *serra*, *séra*, *sérai*, *séret*. Ce qui reste est la *recuite* que consomme le bétail. Le second fromage est fait par le *trancheur* ou *dzegne* qui est généralement un apprenti fromager.

La pâture est entourée d'un mur de pierre sèches, coupé par les chemins. Ceux-ci sont barrés par une clòture mobile à claire-voie : *le clédar*, ou *claida*.

« La grande fête des cultivateurs dans la haute montage est la *montée des vaches*. Elle a lieu généralement à la fin de mai et avant la Saint-Claude (6 juin).

Au jour fixé, on descend du grenier, où elles étaient rangées, les diverses cloches en bronze, en acier, même en argent. On les attache au cou des vaches qui sont folles de joie à cette musique bien connue d'elles. Les portes de l'étable sont ouvertes et les bêtes se précipitent dehors. Les armaillers mettent un peu d'ordre,

dans le troupeau mais ce n'est pas sans peine ; heureusement que tous les spectateurs apportent leur aide. Enfin, on organise le cortège.

En avant marche le taureau : à tout seigneur, tout honneur ! Sur son cou, se dresse en paratonnerre, l'unique pied du plus beau *boutacul*, puis vient le bétail. En arrière, les armaillers, et pour clore le défilé, la voiture aux bagages, sur laquelle on remarque surtout la chaudière noire de suie, des sacs de sel dénaturé, la paille pour les lits et une caisse contenant le dîner.

Le berger, qui précède le taureau, sert de guide. Il a un fouet tout neuf. De temps en temps, il pousse un cri sonore, et bientôt il sera enroué. Sonneries, mugissements, cris, c'est une harmonie magnifique dans la grande forêt.

Arrivés à la ferme, on laisse les animaux en liberté et l'on va, à la frontière, attendre les vaches qui viennent de Suisse. Les douaniers prennent rapidement des notes, et le nouveau troupeau vient rejoindre l'autre.

A midi, un grand festin réunit les propriétaires français et suisses et leurs nombreux amis. On mange de bon appétit, on cause, on chante, on boit à la prospérité de la ferme, au succès de l'alpage, à la France, à la Suisse.... et un peu à tout !

On se lève de table à trois heures pour faire entrer les vaches à l'étable. On les trait, ce qui est vite fait, puisque les bras ne manquent pas, puis on les remet dehors. Elles ne reviendront que le lendemain matin vers trois heures, uniquement pour la traite.

Les armaillers restent à la ferme. Généralement pour faire rentrer les vaches, ils chantent, devant la porte du chalet, une tyrolienne et cet air suffit pour rassembler tout le troupeau. D'aucuns sonnent dans une trompe faite d'une corne de vache. Si une bête est égarée, sa clochette la dénonce. Il est de ces petites cloches qui pèsent plus de 10 kgr. et qui valent avec la courroie près d'une cinquantaine de francs. Une vache privée de sa clochette dépérit ; elle ne veut plus manger. Si elle l'aperçoit au cou d'une de ses compagnes, c'est entre les deux un duel à coups de cornes et le sang coule si personne n'intervient.

Quelques jours après la « montée des vaches », le prêtre va bénir les chalets quand les propriétaires le demandent. On lui offre presque partout un bol de crême.

Il arrive souvent que, le soir de la montée, de jeunes bêtes franchissent le clédar et regagnent leur domicile distant parfois d'une vingtaine de kilomètres et elles suivent exactement le même chemin que le matin.

Les vaches de la même maison sont toujours ensemble. Chaque bête qui a déjà été à la ferme a sa place attitrée à l'étable. Elle la reprend toujours et la défend à coups de corne.

Au bout de quelques jours de cette vie au grand air, les vaches deviennent un peu sauvages : elles ne se laissent plus approcher que par les gens de la ferme. Quand vous passez, elles dressent la tête, vous regardent avec leurs grands yeux étonnés et toujours un peu vagues, puis elles s'éloignent avec une agilité que ne fait pas soupçonner la masse pesante de leur corps.

Si toutefois vous tenez à flatter un de ces animaux, le moyen est simple. Présentez-lui une poignée de sel. Vous le verrez tendre de loin son muffle humide, puis s'approcher lentement et enfin vous sentirez sur votre main sa large langue, rude comme une râpe. Seulement, l'exemple est contagieux et bientôt, importuné par de nombreuses et volumineuses amies, vous serez obligé de leur fausser compagnie » (1).

Toutes les vaches ns sont pas à la ferme. Il en est qui restent au village. Celles-là forment, du printemps à la fin des moissons, le troupeau communal, qui va pâturer les terrains vagues sous la garde d'un berger.

(1) Henri Cordier. *Au pays des Sapins.*

Au début d'octobre, le troupeau communal est dispersé. Chaque propriétaire envoie ses vaches manger l'herbe sur son domaine : c'est le pâturage aux regains. Les bêtes sont sous la surveillance d'un gamin ou d'une fillette ; on compte en moyenne un berger pour sept vaches. — L'ouverture du pâturage aux regains est fixée par un arrêté municipal « le ban des regains ». A partir du 25 octobre, d'habitude, les vaches vont sur tous les terrains indistinctement : c'est le pâturage *au large*, ou la *vaine pâture*.

Il y a une cinquantaine d'années, alors que les loups étaient nombreux dans la montagne, les vaches des chalets s'en défendaient en se mettant en rond et en leur faisant face avec les cornes.

L'étable dans laquelle sont logées les vaches est *lou bardzu* ou *bardzi*. Elle est planchéiée, les bêtes y couchent sans litière, la paille coûterait trop cher à transporter à ces hauteurs. L'*armailler* chargé de nettoyer l'étable, d'enlever les *troquiots* (bouses) s'appelle *troqua*. Le fumier est répandu sur les pâturages.

La nourriture qu'on donne au bétail est désignée dans certaines parties de la Comté sous le nom de *dépense, dapense*, du latin *dapes*. C'est le même radical qui dans le Val de Mièges (Jura) a fait donner le nom au dres-

soir du garde-manger qu'on appelle le *dépensat* (1).

Le *laiché, léché, lèchon, laicheu, lotchot* (Montbéliard) *laitzi*, ou *laichue* est le repas particulier donné au bétail pour l'engraisser ou pour le fortifier quand il est affaibli par la maladie. La *loichie* consiste généralement en betteraves ou en pommes de terre cuites avec du son; quelquefois aussi en graines et débris de foin naturel dont on fait une infusion et qu'on donne aux bêtes avec du tourteau ou *nillon*, des betteraves, des pommes de terre coupées et une poignée de sel. C'est un véritable dessert. Dans ce sens, on dit en Comté une *lichette* pour une gourmandise.

Le *boire* est un mélange d'eau tiède avec de la farine et du sel. Le *boire aux veaux* est le lait qu'on emploie pour l'alimentation des jeunes bêtes. Dans la haute montagne, le *laiché* ne se donne qu'aux vaches laitières et non aux jeunes animaux et une fois seulement par jour : le matin ou à midi.

En Franche-Comté, en général, le bétail est attelé au joug. Ce n'est que dans quelques parties du Jura qu'on attelle les vaches à des brancards, par le cou, comme des chevaux. Le col-

(1) Dans les lycées et collèges, le dépensier est le domestique préposé à la distribution des vivres.

lier des bœufs ainsi attelés s'appelle *grevotte*, de « cravate » (Bournois, Doubs).

On nomme *chevecies* (radical *caput*, tête), les coussinets ou *queussegnots*, *queussignots*, sur lesquels repose le joug des bœufs (Jura). A Plancher-les-Mines (Haute-Saône), on dit les *bétés;* le nom de *chevecies* est réservé pour le traversin sur lequel l'homme repose sa tête quand il dort. Ces coussinets sont généralement de crin, *pellan*, ou de laine. Dans la Bresse, ils sont simplement en paille.

Dans le trou qui est au milieu du joug, s'introduit une pièce de bois, le *pruet* (Jura) à laquelle s'attache une chaîne, la *prôlure* munie d'une grosse boucle. Les courroies du joug sont les *coindios*.

L'ensemble des instruments de labourage forme le *guignage*; *guigna* est le nom général qui désigne le bétail et les instruments (c'est le mot *guadnaige,* du latin *ganagium,* gaignage, qui a fait *Gagneur*, cultivateur.

Une paire de bœufs est une puissante force à la disposition du laboureur. Ainsi deux bœufs de quatre à cinq ans, pesant 1,380 kil. peuvent fournir un effort moyen de 2 chevaux-vapeur et demi. L'adresse et l'expérience du conducteur sont pour beaucoup dans l'effet obtenu.

Mettre des bœufs à la charrue c'est les *applier* (Jura) *appléier appleuilli* (Doubs) *aipléier* (Haute-

Saône). De là vient qu'on nomme *applets* la paire de bœufs appareillés pour labourer ensemble (étymologie latine : *applicare,* appliquer; *applier*, de même *plicare* a donné plier). Dans certaines localités du Jura, *aippachener* s'emploie dans le même sens qu'applier. La Haute-Saône donne au mot *aippléie*, la signification de : travail fait par une charrue. Généralement ce terme désigne un labourage de trois ou quatre hectares.

Il faut donner toute une éducation aux bœufs appareillés pour leur faire tracer un sillon régulier. Le bœuf placé à la main droite du laboureur est toujours le même; il ne change jamais de place avec son voisin. C'est celui qui se fatigue le plus, parce qu'il est obligé de marcher dans le sillon, aussi l'appelle-t-on *bœuf de la raie*. A Bournois (Doubs) c'est le bœuf de *fômain*, (de forte main). On choisit le plus robuste. L'autre, son compagnon de gauche, est le *bœuf de la roue*.

Deux bœufs habitués à labourer ensemble prennent d'eux-mêmes sous le joug, la place qui leur a été assignée dès le principe : chaque bête a son rôle et s'y conforme.

Beaucoup de laboureurs, à la charrue tiennent de véritables discours à leurs bêtes, leur promettant toute sorte de choses comme à des enfants. Ils leur parlent continuellement et les excitent

par des cris variés où leurs noms reviennent sans cesse. C'est ce qui s'appelle *aicudre*, *aitiudre*, *aiquédre*, *aiquendre*, *aiquour*, (Chaudefontaine) *accouillir* (Moirans, Jura), *Acu* est l'impératif du verbe *aicudre* et signifie : va, marche !

Souvent aussi, le fouet, le bâton se mettent de la partie. Ce sont les enfants, principalement ceux qui conduisent l'attelage, qu'on charge de proférer, presque sans interruption, les cris d'encouragement. S'ils ont un moment de distraction, le père les réveille par un léger coup de fouet ou de *meillot*, bâton qui sert à nettoyer le soc chargé de terre.

Pour faire aller le bœuf à droite, on lui crie : *erço*, *érau*, *urot*, à la raie, au sillon. *Otte* (Montbéliard), *Att'* ou *huau* s'emploie dans le même sens. Quelquefois les deux mots sont réunis : *at éra* (Aillevans, Haute-Saône). *Dia* veut dire aussi à droite.

Pour faire aller la bête à gauche, on lui crie : rjô (Chaudefontaine) dzo ou *guiau*. Dans les environs de Montbéliard, *diä* signifie : à gauche.

Pour faire avancer les bœufs, le cri sacramentel est : *aïe, ahi* (Jura) pour les faire reculer : *errieure*, *errière*, ou *icke* (Montbéliard) *iste* (Haute-Saône). Pour gronder, pour rudoyer l'attelage : *oheu*, *heu*, *hô* (Bournois). Pour faire arrêter : *voilà*, *vôlà*, *ho là*, *voulé*, *vouari*, *vouet*, *vouho*,

suivant les localités, *vouélé*, *hou hô*, *voué* (Montbéliard) souvent au labour, on entend crier : *hue! les deux endormis! Aïe!*

Pour mener les bêtes à l'abreuvoir, on leur crie : *vala, vala.* (Les Fourgs). Pour appeler le troupeau tout entier, *alaio, io, iot*, *ahé, ho*, *ho*, *ho* d'un ton rauque, du fond de la gorge. Quand il s'agit de donner le sel aux vaches, le berger se place, avec sa provision, à l'entrée du pâturage et crie : *ai lai seu*, *ai lai seu* (*au sel*). Les animaux accourent, passent devant lui à tour de rôle et reçoivent chacun une poignée de sel. Après quoi, ils s'en vont brouter.

Quand on veut appeler une bête, c'est par le cri de : *Kià* ou *tiâ*, *tiâ*, on se sert aussi de ce mot pour l'apaiser quand elle est effarouchée : *tiâ*, *tià*, *rôsette*, *vin met belle* (viens, ma belle), ou *vai ça*, *vai*, ou *tin çai*, *tin*; *vin çai*, *vin*; *sau*, *sau* (Mouthe) tiens, ici; viens ici; sel, sel. Pour la chasser, on crie *ouze*, *votet*, va t'en. Si elle ne veut pas boire, *ou lou*, *ou lou* et l'on siffle.

Pour faire lever une bête couchée on crie : *Sû, sû*, *sû dzouli!* lève-toi, Jolie!

Veut-on chasser un jeune veau, on emploie le mot : *triô!* Veut-on gronder une bête qui s'écarte, on lui crie : *velouze!* (Rochefort, Jura). Pour effaroucher tout un troupeau, pour faire fuir à grands sauts, vaches et veaux, pour les faire *beziller*, *bziller*, *roguer* on n'a qu'à faire :

*bzi, bzi,*. Ces sons imitent le bourdonnement du taon et effraient les animaux qui ont déjà été piqués.

Pour que les vaches en pâturant « n'aillent pas au dommage » c'est-à-dire ne fassent pas de dégats dans les héritages voisins on les entrave en leur attachant au cou une corde qui passe à travers un morceau de bois percé lequel ballotte entre leurs jambes. Cette entrave s'appelle *morcon* (Haute-Saône). Souvent on entrave une bête en lui attachant la jambe à une de ses cornes, c'est ce qu'on appelle le *court-pied*.

## Maladies.

Un *Airot*, désigne une bête qui est toujours maigre, dont l'appétit est irrégulier; (*airou* dans la montagne est le nom d'un endroit aride, non cultivé).

*Ajoumi*, se dit d'un bœuf qui a trop mangé. (Jura).

*Bourriot*, bourré, a le même sens ; il s'applique plutôt à une indigestion grave.

*Le Boutiot,* (la bouile), inflammation des intestins (Jura).

*Le Belou* ou *mau de la piance* est une inflammation du canal de l'urèthre (Jura).

*La Breuillade* est le nom d'une espèce de vertige, de fureur, qui s'empare de toutes les bêtes à la fois, et les fait se ruer les unes contre

les autres ou fuir comme si elles étaient frappées de terreur panique. Ce mot vient peut-être de *breuiller*, mugir, à cause des beuglements qu'elles font entendre.

*Coudelé*, se dit d'un veau qui a une grosseur au nombril, à l'*embreuille*, à l'*ombreuille* à l'*embrille*, ce qui arrive quand le cordon ombilical a été coupé trop long.

*Les Croutzets* (crochets). Petites rugosités pointues qui poussent sur les côtés de la langue. La bête bave et ne veut plus ni boire, ni manger.

*Dsoradot*, se dit d'un bœuf qui a des grosseurs (Cernans Jura) de *dsarot*, grosseur.

*Equevottette*, se dit d'une vache qui a la queue coupée en tout ou en partie.

*L'Ettrésano* est une grande colère qui fait gonfler la bête. On dit alors qu'elle *charge l'amer*, qu'elle a *les trumes* (Mouthe) (1).

*Foirard*. veau qui à *la foire*, la diarrhée.

*Fouletot*, maladie des bestiaux qui feutre leur poil (Montbéliard),

*Lètse*, inflammation d'un trayon (bout du pis d'une vache) provenant d'un coup d'air (Jura). On dit aussi *laîche*.

*Mau det nillet*, sorte de rhumatisme articulaire (Jura).

(1) Le mot *charger*, en Franche-Comté, s'emploie dans ce sens *charger une maladie*.

*Méselot*, féminin *méselle*, bœuf ou vache phtisique. En vieux français : *mésel* signifiait lépreux.

*Moindzetot*, *amaindrue*, se dit d'une vache qui a perdu un trayon.

*Murie*, épizootie grave. Les paysans de nos pays prétendent qu'autrefois on barrait ou murait les portes des étables où s'était déclarée la maladie (Jura).

*Semosseulo*, *smasseure*, (Mouthe) sorte de mal qui vient à un seul pied, autour de la corne.

*Simodot* ou *poussiflot* se dit d'un bœuf qui respire difficilement et avec bruit.

On l'appelle *Taiset*, quand le cuir se colle aux côtes.

*Tounet*, *tournet*, *viret*, *loudiaudo*, *varneciot*, *tourniole*. Ces mots désignent une bête qui a *lou va blanc* (ver blanc), c'est-à-dire une maladie qui les porte à tourner constamment. Ce mal est dû à un ver parasite qui se loge dans la cervelle.

*Tsarbeutiou*, coryza gangreneux (Jura).

*Villet*, maladie qui empêche une vache de vêler (Jura).

Dans la montagne on guérit les indigestions des bêtes à cornes en leur faisant avaler de l'absinthe pure.

### Cris. — Singularités. — Difformités.

*Beziller*. Quand les bêtes courent follement, la

queue dressée en l'air, on dit qu'elles *bezillent.*

*Bruyer*, *breuiller*, *braimer*, *brâmer*, se dit de celles qui reniflent fortement en se mettant le nez contre terre. Quand elles font ainsi, il est prudent de s'en éloigner au plus vite, on dit qu'elles « flairent le sang » (Chaussin, Jura). *Bruyer*, radical *bru*, est de même famille que bruire. Le verbe breuiller signifie souvent *beugler*, *meugler*, *mugir*. Un taureau qui a l'habitude de *bruyer*, de *rômer* (Mouthe) est qualifié de *bruyadot* et passe pour être méchant. Si c'est une vache, on dit qu'elle ne prendra plus le taureau, qu'elle demeurera stérile.

*Counailli* (corner), quand les bêtes se battent à coups de cornes pour jouer.

*Drudzi* (cabrioler). Si les vaches *druzent* le soir en rentrant à l'étable, le temps va changer (Cernans, Jura).

*Dreuillir* (courir vite), comme *beziller.*

*Faire la reu,* se dit des bêtes à cornes qui vous regardent de travers. On dit aussi : *faire la corne* (Mouthe), *faire le teure*, regarder comme le taureau. De là le qualificatif de *teuroux* donné à un homme au regard torve. Aux Fourgs, regarder les gens de cette façon se dit *envorrai.*

*Ginguer* (jouer); *grande gingue*, vache qui cabriole.

*Mérintzi*, faire la sieste. S'emploie en parlant des vaches couchées qui ruminent au repos. Le

*mérandon*, dans la montagne, est le goûter des travailleurs les *quatr'heures*.

*Mioutemer*, *mioutenner*, *muater*, *mouonnai*, *miota*, *meuner*, se dit de la vache qui meugle doucement en appelant ou en caresant son jeune veau, ou du bétail qui meugle en sourdine pour témoigner qu'il a faim, ce mot s'emploie aussi pour indiquer les petits cris étouffés du taureau quand il aperçoit la femelle. Fréquemment les bêtes *meunent* quand elles entendent la voix de ceux qui les soignent. Au figuré, on emploie ce mot dans le sens de *pleurnicher* (Montbéliard).

*Raime* (s. m.) beuglement d'un ruminant. Peut-être est-ce le même radical qui a fait ramage.

*Railer*, *râler*, *rôler*, cri de la bête effrayée.

*Randoler*, v. n. beugler (Montbéliard). A Nozeroy, *runai;* à Mouthe, *reuner*, beugler continuellement.

*Rougie*, *redgie*, *raindzie*, *roindjie*, ruminer. *Lou redge* est l'action de ruminer. On dit de quelqu'un qui n'a pas d'appétit : « Lou redge ne va plus ! » On donne aussi ce nom de *redge* au au premier estomac des ruminants (Radical : *rumex*).

*Sparassi* (Cernans, Jura) gratter la terre du pied. A Mouthe on dit : *éparasser*. Il est prudent de s'éloigner de la bête qui *éparasse*; elle

prélude à une charge à fond de train sur un importun.

*Teurer.* Quand deux bêtes se battent tête contre tête, elles *teurent* ou *tourent.* On trouve déjà cette expression dans Priorat, écrivain franc-comtois du XIII[e] siècle. Elle s'applique aux bœufs, aux vaches, aux chèvres, aux béliers.

*Varatzi*, se dit du taureau qui poursuit la vache. On l'excite en criant : *vara.*

## Expressions diverses.

*Bamboine*, *bambulaine*, (s. f. Montbéliard) le fanon.

*Boudze* (Bournois), *Buézu, buge, buse* (Les Rousses), *budze* (Mouthe), *bardzi* (Rochejean, Doubs) *beude, beuge,* l'écurie, l'étable. Même racine que « bouge ».

*Bouse*, *bouzet*, *beuse*, *tchougne*, excréments, on dit aussi *trotiot*, *troquiot.*

*Bresi.* Dans la montagne, on fait souvent sécher de la viande, surtout quand on est obligé d'abattre une bête. Cette viande salée et fumée est appelée *bresi* peut-être, comme nous l'avons déjà dit, à cause de sa ressemblance avec le bois de campêche du Brésil. La viande est suspendue dans les vastes cheminées qui occupent toute la cuisine. Elle y devient très dure. On la conserve parfois dans de l'avoine ou dans les cendres.

*Coire*, terme de boucherie, partie du bœuf située près de l'anus, désignée dans les boucheries parisiennes sous le nom de *pointe à l'os*.

*Détrotiot*, bête destinée à la boucherie parce qu'elle rôde constamment, qu'elle pâture mal.

*Emendre*, c'est frictionner légèrement, avec les mains humides, les trayons du pis de la vache pour y déterminer l'afflux du lait et la traire plus aisément (Jura).

*Gresôle*, terme de boucherie, *crecelle*, cartilage de veau. On dit aussi *gremaude*, tendons dans la daube.

*Gringuenaudes*, *guingernaudes*, *gangrenelles*, crottes de bouse qui s'attachent aux cuisses et aux fesses des vaches qu'on n'a pas le soin d'étriller (*gringoles* en Bretagnes). A Chaussin (Jura) on les appelle *catal*, et par extension ce nom se donne à la vache même.

*Mille-faillot*, mille feuilles, troisième estomac du ruminant.

*Séton*, terme de boucherie, tendon de veau (Montbéliard).

### Superstitions et usages.

Quand une vache est tarie, parce qu'on lui a jeté un sort, il faut :

Un soir de nouvelle lune, aller faire un grand feu hors du village, dans un pré qui vous appartienne. On tourne autour de ce feu trois fois de

gauche à droite et trois fois de droite à gauche, en portant sur son dos une peau de brebis noire dont on a retroussé la queue en l'air, on dit aussi avoir un peu du poil de la vache dans son gousset. Tout en tournant autour du feu, on dit chaque fois sans reprendre haleine : « Putain du diable, tu trais ma vache, mais tu ne la trairas plus ! » Après quoi, on jette un paquet de poussière dans le feu et l'on tape à grands coups de bâton sur les charbons pour faire jaillir des étincelles dans tous les sens. Enfin, avant de s'en revenir, on urine dans le feu en fermant les yeux. Une fois rentré chez soi, il faut faire attention à la première personne qui vient demander du lait ; c'est elle qui trait la vache.

Dans une écurie, quand toutes les bêtes sont couchées du même côté, c'est signe de pluie ; elles indiquent aussi par la position de leur dos le vent qui fera le lendemain.

Pour assainir l'écurie et la préserver des maladies contagieuses, le meilleur moyen est de clouer par la patte un crapaud à une des solives.

On suspend au plafond, dans le même but, le *rameau* (buis bénit).

En rentrant de la messe de la Chandeleur, le maître de la maison allume le cierge, bénit la famille, puis les bêtes, et trace avec la fumée du cierge une croix sur la plus grosse poutre de l'étable. Si une bête est malade, ou quand une

vache vient de mettre bas, on allume le cierge conservé de la Chandeleur et on fait tomber trois ou quatre gouttes de la cire dans le breuvage de l'animal.

Veut-on mener le taureau aux vaches, on lui fait manger des crottes de lièvre mélangées avec de l'avoine. On croit que ce remède l'échauffe et le rend apte immédiatement à ce qu'on attend de lui. Quant à la vache, dans les mêmes circonstances, on lui fait boire du lait d'une vache qui *mène*. S'il s'agit, au contraire, de calmer ses ardeurs, on lui donne à boire de l'eau de choucroute, ou bien on lui brûle un petit bouton qu'on prétend qu'elle a sous la queue.

On croit que le bœuf « gonfle » qu'il est météorisé, s'il a avalé un limaçon, ou quelques feuilles de pourpier ou une plume de poule. Dans ce cas, pour le guérir, il faut lui frotter le museau avec de la bouse.

Quand on achète une bête, vache ou veau, et qu'elle arrive à l'écurie, si elle y entre le pied gauche le premier, elle dépérira.

A Cernans (Jura) pour éviter les mauvais sorts, on pousse à reculons dans l'écurie les vaches que l'on vient d'acheter.

Lorsqu'on conduit une bête à la foire, si elle est sortie de l'étable le pied gauche le premier, on ne la vendra pas. Si elle beugle en partant c'est bon signe : elle sera vendue.

Les vaches étant aux champs, si la pluie vient à tomber en assez grande quantité pour les obliger à fermer les yeux, c'est signe qu'il pleuvra pendant trois jours consécutifs.

Désire-t-on qu'une vache fasse son veau de jour, ce qui est plus commode que pendant la nuit, on n'a qu'à cesser de la traire un dimanche.

Pour lui faire lécher son veau, on le saupoudre de sel.

Quand on revient de la foire avec une bête nouvelle, avant de la faire entrer à l'écurie on lui jette de l'eau bénite sur le dos. On est assuré alors qu'elle prospérera, qu'elle ne sera pas malade et donnera beaucoup de lait et de bonne qualité. Quand la bête est « signée » de cette façon (en jetant de l'eau, on a fait le signe de la croix) elle n'est plus étrangère, elle est de la maison (Haute-Saône, Doubs).

Si la bête qu'on emmène pour la vendre emporte avec elle son lien, elle emporte le bonheur de la maison. C'est un symbole : si, en effet, le laboureur vend sa vache sans la remplacer par une autre, il n'est pas bien dans ses affaires.

On dit d'une vache qu'elle est *hérondalée*, *arondalée, hérondiot*, *olondrée* (d'*olondre*, hirondelle), quand elle tarit ou que son lait est mêlé de filets de sang, parce qu'on suppose qu'une hirondelle, en volant, lui a passé sous le ventre

(Jura, vallée de la Seille et ailleurs). Certains croient que si on tue une hirondelle ou si on la blesse, ou si l'on dérange son nid, les autres, pour la venger, piquent à coups de bec le pis de la vache et la font ainsi tarir.

C'est une croyance à peu près générale dans nos campagnes que les serpents tètent les vaches. Dans ce cas, pour débarrasser la bête de ces hôtes importuns, il faut la traire « en croix » et répandre le lait « en croix à la croisée des chemins ». Dans certaines localités (Broye-les-Pesmes, Haute-Saône), il suffit de verser ce lait sur un piquet.

La malignité des sorciers de village s'exerce particulièrement sur le bétail, et surtout sur les vaches. Toutes les fois qu'elles n'ont plus de lait, on attribue le fait à un sort qui leur a été jeté. Il y a des bergers, des *armaillers*, qui ont le pouvoir de traire les bêtes à distance : de cette façon, ils sont bien sûrs de l'impunité. Pour conjurer le maléfice, il n'y a qu'un moyen, et le remède est basé sur ce fait que les sorciers ont toujours l'habitude de déposer leurs sortilèges au fond des abreuvoirs ou des auges. Alors il faut faire un petit trou dans les deux cornes de la vache et y faire couler une goutte de la cire du cierge pascal ou de celui de la Chandelour. Quand la vache baissera la tête pour boire, ses cornes ainsi sanctifiées se reflè-

teront dans l'eau et l'enchantement disparaîtra. (Haute-Montagne, Les Fourgs).

Voici un autre procédé non moins efficace:

Quand un bête, bœuf ou vache, a été *grevée*, c'est-à-dire quand on lui a jeté un sort, on lui met au col un lien neuf après l'avoir battue; ensuite, on brûle son vieux lien qu'on a enduit de graisse. De cette façon, on fait souffrir le sorcier qui est forcé d'enlever à l'animal la maladie qu'il lui avait donnée.

Quand les vaches passent la rivière ou entrent dans un étang et que leur pis trempe dans l'eau, on prétend que cela leur « tire le lait », qu'elles en ont moins ou qu'elles tarissent.

Un voisin vient-il vous demander du lait, il faut mettre un peu de sel au fond du vase qu'on remplit; autrement, la vache deviendrait immédiatement stérile.

Si on fouette les bœufs et les vaches avec une baguette de coudrier, on peut leur faire pisser du sang (Les Fourgs, Doubs).

Quand les vaches sautent, courent, cabriolent (bezillent) et quand les bergers crient c'est signe de changement de temps.

Il pleuvra si les bœufs lèchent leurs sabots.

Quand un cultivateur part pour vendre sa bête à la foire, si la première personne qu'il rencontre est une femme, il fera aussi bien de rentrer chez lui: il ne vendra pas sa vache.

Si une bête a les *mâches* (c'est le nom qu'on donne à certaines maladies de la gorge, notamment aux gourmes) il faut la mener à la fontaine et la frotter trois fois sur le cou avec une pierre en disant :

*Factorem cœli et terræ, visibilium et invisibilium.*

Quand les bêtes ont une de ces quatre ophtalmies qu'on désigne sous le nom de *blanchot*, de *bourgeon*, de *dragon* et de *picot*, on fait trois signes de croix et l'on récite la prière suivante :

Les trois Maries (ter).
S'en vont dans le Lomont (ou à Grammont).
Pour chercher guérison.
De la lumière du picot,
Du blanchot, du bourgeon et du dragon.

Les trois Maries (ter)
Ont rencontré le bon Jésus
Et le bon Jésus leur-z-a dit :
— Où allez vous, les trois Maries?
Les trois Maries ont répondu :
— Nous allons dans le Lomont
Pour y chercher guérison
De la lumière du picot, etc...

Et le bon Jésus leur-z-a dit :
— Allez-vous en dans vos maisons
Et vous y trouverez guérison
De la lumière du picot, etc...

Il faut réciter trois fois cette formule ou des paters pendand trois jours consécutifs, avant le lever du soleil. Les opérations magiques doivent toujours se faire entre deux soleils (1).

Il n'y a pas bien longtemps encore, quand on établissait pour la première fois une foire dans une localité, on promenait par les rues un « bœuf fleuri », la tête ornée de fleurs et de rubans (Orgelet, Jura).

Jadis aussi, dans les foires, les vieilles vaches et les vieux bœufs portaient aux cornes un lien de foin ou de paille pour signaler aux acheteurs que ce n'étaient pas de jeunes bêtes. L'usage de cet honnête avertissement, tout à l'éloge de nos pères, remontait à une haute antiquité. Horace semble y faire allusion dans ce vers :

*Fanum habet in cornu longi fagi !*

Il n'y a pas longtemps encore dans la Haute-Saône et probablement aussi dans le Doubs, on imposait le jeûne religieux, même au bétail. Les jours de jeûne, on ne donnait à manger aux bêtes qu'à trois heures après-midi.

Dans les foires, il y a environ soixante ans, on vendait les bœufs et les vaches en comptant par écus de six francs ou par pistoles (pièces d'or de dix francs), ces derniers marchés avaient lieu surtout dans la montagne.

(1) Docteur Perron, *Superstitions médicales*.

Dans le Morvan et le Nivernais, aujourd'hui, la monnaie courante est encore dans les marchés la pistole. Quand il s'agit de sommes peu importantes, on compte souvent par écu ordinaire (cinq francs) ou par petit écu (trois francs).

A la fin du xvii^e siècle, le seigneur de Roche-sur-l'Ognon avait, lorsqu'il voyageait, le droit de requérir huit bœufs de course pour traîner sa voiture (1).

Dans le val d'Ajol (Vosges), les filles-mères devaient au curé, selon leur condition, une vache blanche ou sa valeur en argent ou une pièce de toile (2).

Le veau, chez certains peuples, figure dans les cérémonies nuptiales ou post-nuptiales; on le précipite du haut de la maison comme une victime expiatoire; peut-être, de là l'expression comtoise « faire un veau » usitée dans les circonstances suivantes :

A Plaimbois, quand un berger ou une fille de ferme quittent leurs maîtres subitement, sans les avoir prévenus, on dit qu' « ils ont fait un veau » et on leur demande : « a-t-il du poil, votre veau » (3)?

(1) L'abbé Richard, recteur de Neuchâtel.

(2) Bulletin de l'Académie de Besançon, 1884, p. 193

(3) Dans d'autres villages, on dit « ce valet ou domestique a tué son pistolet », dans les mêmes circonstances,

« Faire un veau » se dit encore d'un larcin domestique commis par la femme ou par un enfant de la maison pour se constituer une petite bourse avec laquelle on achètera des colifichets ou des friandises (1).

Un veau qui « breuille » en venant au monde « appelle le couteau », c'est-à-dire qu'il sera vendu au boucher.

## Remèdes.

Quand une bête est malade, il faut chercher une chemise de fille vierge, et que cette chemise soit sale; on la fait tremper dans l'eau et on fait boire cette eau à la vache. (Même remède pour une fille qui ne peut pas se former).

Dans certaines maladies, quelques commères conseillent d'absorber l'urine d'une vache noire (Vercel).

La bouse de vache guérit une plaie au doigt.

a quitté subitement ses maîtres. A Montbéliard, quelqu'un qui a fait une sottise : *a fait une belle velaie* — comme on dirait il a fait une belle besogne; il a accouché de quelque chose de propre. (*Velaie* est le substantif de *vêler*, faire le veau) « faire un veau » est une expression qui s'applique aussi à un amoureux éconduit : on employait autrefois dans le même sens « faire un poulain ».

(1) On dit également dans le même sens *faire un loup*.

Si une bête dépérit, si elle a le *décroit*, on fait cuire un œuf dans l'urine de l'animal et on porte cet œuf dans une *fourmilière* au bord d'un bois et avant le lever du soleil. Ce remède ne peut agir que si la lune est en décroissance.

Voici un remède efficace pour la *laiche* (Inflammation des trayons) : il faut traire la vache sur une pierre en disant : taté, oté, saba. La formule suivante est encore plus sûre :

Anté, super, anté. Anté, super antété.

A la Saint Antoine (17 janvier) la coutume est de faire bénir du pain et du sel qu'on donne aux animaux pour les empêcher d'être malades pendant l'année.

Au village de Saint-Antoine (Doubs) on fabrique des mèches enduites de cire. Le prêtre bénit ces espèces de rats-de-cave qu'on allume pour faciliter la naissance des veaux. (1)

A Poitte (Jura) on bénit le sel à la Saint-Guérin (28 août).

A la Saint-Jean d'Eté (24 juin) c'est en beaucoup de localités, la fête des bergers et du bétail. Les bergers mettent des couronnes de fleurs aux plus belles bêtes et les propriétaires paient, par des étrennes, cette satisfaction de leur amour-propre. Les couronnes sont pendues au-dessus

(1) V. Ch. Beauquier), *Les Mois en Franche-Comté*, p. 18 et 159.

de la porte de l'écurie. Le bétail est ainsi à l'abri de toute maladie (1).

Autrefois, les gens des environs de Quingey (Doubs) allaient en pèlerinage, le 24 octobre, à la chapelle de saint Renobert qui avait le pouvoir de préserver les troupeaux de toutes sortes de maux.

On trouve encore des paysans qui sont persuadés qu'à minuit pendant l'office de Noël, le bétail se met à genoux et prie Dieu. Il ne faut pas chercher à voir les bêtes dans cette posture, car on s'expose à mourir ou à devenir muet. On cite de nombreux exemples de punitions terribles infligées aux curieux (2).

Avant la messe de minuit, il faut soigneusement nettoyer l'étable pour que les bêtes ne deviennent pas *baillardes* (boîteuses). Pour la même raison, on ne doit pas faire ce nettoyage de la Noël à l'Epiphanie (6 janvier). Il n'est pas même permis aux ménagères de coudre pendant ce temps. Après l'office, on apporte aux bêtes, en guise de réveillon, des tranches de pain saupoudrées de sel : c'est pour les préserver des maladies pendant l'année. En entrant dans l'étable, on examine la position des animaux. Si le plus grand nombre tourne la tête vers la porte,

(1) V. *Les Mois en Franche-Comté*, p. 90.

(2) V. *Les Mois en Franche-Comté*, p. 138.

le printemps viendra de bonne heure. Le lendemain, à la pique du jour, il s'agit d'arriver bon premier à l'abreuvoir pour que le bétail ait la fleur, la crème de l'eau; c'est un moyen infaillible pour amener la prospérité dans la maison. Cette concurrence à la fontaine amène quelquefois des batailles entre voisins.

Voici une prière contre la météorisation (elle se dit après avoir allumé un cierge de la Chandeleur ou de Lourdes) :

« La foi sauve l'homme, au nom du père, du
« fils et du saint esprit, ainsi soit-il.

« Charbon rouge, charbon noir, charbon quel
« que tu sois, je te conjure de sortir du corps de
« cette personne (ou bête) aussi vite que Notre-
« Seigneur Jésus-Christ a descendu de dessus
« l'arbre de la Croix, au jardin des Olives, entre
« les bras de Nicodème et de Marie, et de t'en
« aller pourrir en terre ».

Ces paroles se répètent trois fois de la même manière, en récitant à chaque fois cinq *pater* et cinq *ave* en mémoire de la mort et passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Après quoi, on prend du saindoux, on graisse bien la partie malade; ensuite on en fait sortir quelques gouttes de sang en donnant un coup de lancette; enfin, on cerne avec de la boue ou du plâtre, la partie qui est déjà enflée.

## Proverbes et locutions proverbiales.

Quand une vache fait deux veaux,
La maison est au plus haut.

—

Il n'y a pas rien que les gros bœufs qui labourent la terre ; si les petits ne les aidaient pas, ils ne pourraient jamais arriver.

—

Les vieux bœufs font les sillons droits.

—

Elle est comme les mauvaises vaches, elle a plus de gorge que de lait. (S'applique aux femmes qui parlent trop et ne travaillent pas assez).

—

Quand il tonne en mars, les vaches sont tirées. (C'est un mauvais présage, il n'y aura pas de foin et par suite pas de lait).

—

Faut que vaiche et bue
Sint libres dans leut cue (dans leur cuir).
C'est-à-dire que leur peau ne soit pas trop tendue par la graisse).

—

Quand la queue de la vache dépasse le jarret,
Elle donne abondance de lait.

—

Longs bœufs et courts chevaux
C'est le gain de l'oustau (de la maison).
(Les bons bœufs sont longs et les bons chevaux courts).

—

Selon la bête, la campaine.
(On met toujours la plus belle cloche au cou de la plus belle vache du troupeau).

—

Bête perdue n'ait pe bèse de campaine (Montbéliard).
(Bête perdue n'a pas besoin de clochette).

—

Faute d'on bu, on ne lasse pas d'airé.
(Faute d'un bœuf, on ne s'abstient pas de labourer).

—

Qu' vend son f' mie vend son pan.
(Qui vend son fumier vend son pain).

—

Une vache n'y retrouverait pas son veau.
(Se dit à la vue d'un grand désordre).

—

Ça crôle comme une queue de vache.
(Se dit de quelque chose qui branle, qui n'est pas bien solide).

—

— Où vas-tu ? — Je vais jusqu'à Maiche
Acheter une guippe (jupe) à notre vaiche.
(C'est ce qu'on répond à une question indiscrète).

—

Jaimâ bon bue n'et rongie
Ai la charrue
(Jamais bon bœuf n'a ruminé étant à la charrue)

—

A la Sainte Ogothe (Agathe)
Moitié de ton foin et de tai peillote.
(C'est le 5 février : il faut avoir encore la moitié de ses récoltes).

—

A la Saint Méchie (Michel)
Lai mercie (repas de quatre heures)
Monte au cie (ciel)
(c'est-à-dire qu'il disparaît, qu'on n'en parle plus, les journées étant devenues trop courtes pour qu'il y ait lieu de donner ce repas aux bêtes.)

—

En mâ
Let vetche i prâ
Si c'not pou i maingie
Çot pou si gratâ (Haute-Saône, Aillevans)
En mars, les vaches au pré. Si ce n'est pour manger, c'est pour s'y gratter. (Cela signifie, peut être, que, de toute façon, les vaches se trouvent bien de sortir de l'étable et de vivre en plein air quand vient la bonne saison.)

—

« Il lit la gazette » (se dit d'un bœuf qui rumine, sans doute parce que les gens qui ne

savent pas bien lire épèlent en faisant à chaque syllabe un mouvement de la mâchoire).

—

« Boire ai mour de vache » (Boire à museau de vache. C'est boire à même le ruisseau ou la fontaine. (Montbéliard.)

—

« Autant de pattes, autant de milles de foin » (signifie qu'il faut autant de milles de foin au cultivateur qu'il y a de pattes de bêtes à son écurie, quatre milles pour un bœuf. (Cependant, on peut nourrir une vache avec trois milles seulement.)

—

« Ce ne sont pas les gros bœufs qui font les gros journaux ». En patois de Montbéliard : Ce n'a pe les gros bues que fant les gros djouènas (Au sens figuré, cela veut dire que ce ne sont pas les forts gaillards qui travaillent le plus.

—

« Les vaches donnent par la gueule » (c'est-à-dire que, si l'on veut avoir beaucoup de lait, il faut bien nourrir la vache).

—

On ne nomme jamais une vache *rosette* ou *jolie* si elle n'a une tache.

—

Pour avoir du bon lachot (lait),
Il faut deux à trois vaches noires dans le troupeau.

En Suisse, dans la vallée de Joux, au contraire, on se défait le plus possible des vaches noires.

—

Coillot bien lavé, (instrument pour couler le lait)
Fumier bien frisé (bordé de paille tressée),
Dénotent fille à marier.

—

O lo Saint jaudou, regade ton greillau (seille)
Te ne le voiri pas ple haut.

(Le jour de la Saint-Claude, 6 juin, est considéré comme l'époque du plus haut rendement des vaches en lait).

**Devinette :**

Tiaite qu'aibaitant lai rosai (quatre qui abattent la rosée), (les PATTES);

Tiaite qui poutchant lou dinai (quatre qui portent le dîner), (les PIS);

Iun qu'émotsaille (un qui chasse les mouches), (la QUEUE);

Iun que soille (qui fauche), (la MACHOIRE);

Due que raigaidjant lou cie (deux qui regardent le ciel), (les CORNES).

Qu'est-ce que c'est ?

Réponse : une vache dans un pré.

**Conte.**

Saint Médard avait une belle vache qui faisait envie à tous, tant elle était bien faite

et bien soignée. Une nuit, des voleurs s'introduisirent à pas de loup dans l'écurie et emmenèrent la bête. Mais elle avait au cou une clochette qui se mit à tinter si vite et si fort que les voleurs eurent peur d'être découverts et arrachèrent violemment la sonnaille du col de la bête. Comme elle continuait à tinter entre leurs mains, ils la jetèrent par terre de toutes leurs forces pour la briser. La clochette se brisa en effet mais tous les morceaux se mirent à carillonner comme s'ils avaient été autant de clochettes. En présence de ce miracle, les voleurs effrayés s'empressèrent de ramener la vache à saint Médard et se jetèrent à ses pieds pour implorer le pardon de leur méfait. Le brave saint leur fit une grave semonce et les renvoya absous.

*
* *

On conte qu'une fille de Moirans (Jura), allant à l'improviste à l'écurie, un jour de fête de pompiers, aperçut vaguement un de ces braves gens accroupi derrière une vache prête au veau. Elle courut crier à sa mère : « Maman! maman! notre poumotte a fait un pompier ! »

La malice populaire a donné des qualificatifs aux habitants de chaque village. Parmi ceux qui

ont des traits communs avec le bétail rouge, nous relevons les suivants (1) :

Les Boyas de Levier; les Ramés des Usiers ; les Romis de La Longeville; les Remés d'Osse; Les bœufs d'Ornans ; les bœufs du Valdahon ; « Le meilleur ne vaut pas l'autre », ajoute-t-on pour ces derniers;- les Ragots du Dessoubre; les encornés ou écornés d'Amondans; les encounurés de Malbrans; les counias d'Arcey.

Les vaches de Cendrey ; « elles n'ont point de pis ».

Les viâs de Frasnois (Jura); les erbatons d'Etupes (Doubs); les tchasse-de-velot de Badevel ; les tire-touré de Torpes.

Les fromagers de la Loye (Jura); les férets de Belverne (Haute-Saône) ; les toque-la-beuse de Fourcatier ; les traîne-mondue de Berthelange; les pète-létiot des Hôpitaux-Neufs; les trouille-létiot des Bôs ; la Chapelle-des-Bois (Doubs).

(1) Voir notre *Blason populaire de Franche Comté.*

## AUTRES MAMMIFÈRES QUADRUPÈDES

### Ane.

*Le mâle.* — Aine (Montbéliard), ainon (Mouthier), boru, bourru (Jura).

*La femelle.* — Saumâ sf., Chaumâ (Jura).

*Bourru* veut dire : gris de bure et vient du latin *burrus,* roux, et de *burra,* bure, étoffe grossière. De là, bourrique qui désigne aussi bien l'âne que l'ânesse. En vieux français : *bur* désigne la couleur de la fumée.

L'âne est une monture très douce ; il est peu difficile pour la nourriture; il préfère à la bonne herbe, le chardon qu'on appelle pour cette raison : le foin des ânes.

C'est l'âne qui dans nos montagnes, transporte le lait depuis la ferme au châlet de fromagerie.

Autrefois, il y avait beaucoup d'ânes à Salins pour le transport des charges de sel. De là leur surnom de « chevaux de Salins » (1).

Inversement, les conducteurs ont pris le nom de leurs montures quand celles-ci étaient nombreuses. C'est ainsi qu'on disait : « les ânes de Bonnevaux », sobriquet des habitants de Bonne-

(1) V. notre *Blason*, p. 519.

vaux (Ornans, Doubs), dans la vallée de la Loue où se trouvaient de nombreux moulins.

Dans l'arrondissement de Montbéliard et à la frontière suisse, les protestants anabaptistes sont appelés ânes par apocope. En patois, des *aines*, pour *ainaibatistes*. C'est également par dérision, que l'âne est surnommé *ministre*. On sait que ce nom est donné d'habitude au pasteur protestant.

On prétend que l'âne est marqué d'une croix noire sur le dos, depuis qu'il a porté Jésus-Christ enfant.

A la Mi-Carême, dans quelques localités, on faisait jadis faire une promenade à ânes aux maris qui battaient leur femme ou qui étaient trompés par elles (1).

Le mot âne figure dans une foule de proverbes, d'expressions familières :

« Si j'avais dix mille francs de rente, dit-on, je je me moquerais bien des ânes qui crèvent à Pretin » (Mouthier) (2).

Câ in un cudot, el ai mâ embourelai son aine (Montbéliard). C'est un cudot (imbécile), il a mal attelé son âne; il a commis une maladresse.

Il y a plus d'une âne à Salins qui s'appelle Martin.

A laver la tête d'un âne, on perd sa lessive.

(1) Ch. Beauquier, *Les Mois en Franche-Comté*, p. 37.
(2) *Ibid.*, *Blason populaire*, p. 201.

Il est fier, on dirait, mâtin, que c'est l'âne à Bourdin du Souillot.

Faire l'âne pour avoir du son.

Combien d'écoliers ont jadis connu de près le bonnet d'âne ou se sont entendus traiter d'oreilles d'ânes.

On conte que le village de Noroy-le-Bourg (Haute-Saône) ayant été assiégé par Antonio Corvini (1596), le vainqueur ne trouva dans la place que quelques aunes de boudin faites avec le sang des ânes abattus pour nourrir la population affamée.

Quand l'âne se roule dans la poussière, il gagne son picotin (1).

S'il secoue les oreilles, s'il brait fort, c'est signe de pluie.

Saint-Martin (11 novembre) fait toujours du foin pour son âne : allusion à l'été de la Saint-Martin, périodes de beaux jours dans la montagne surtout, à l'entrée de l'hiver.

Dans le pays Montbéliard, un âne ayant mangé les pains qui devaient, au temple protestant, servir à la Cène, fut pendu et l'on fit à ce sujet la chanson de *L'âne sacrilège* (2).

(1) Voir nos *Mois en Franche-Comté.*

(2) *Ibid., Chansons populaires recueillies en Franche-Comté.*

**Belette.** *Mustela vulgaris* (Linnée).

Belotte, bolotte, balotte, blotte (Aillevans), beletot (Mouthier-Les-Fourgs), beleta (Marigny), métalet (Grand'-Combe), motale (Charquemont), mouètale (Jura), mouètelle, moutore (Haute-Saône), vaudotte, voudotte (Baume-les-Dames), vouidotte, vourpotte, voirpatte (Montbéliard).

La Belette est un joli petit animal, de là son nom : belle, petite belle.

Elle est généralement fauve, jaune clair sous le ventre, le bout de la queue jaune foncé. En hiver les poils blancs de la fourrure s'allongent plus que les jaunes, et la belette devient blanche quand la neige apparaît.

Elle est la terreur des basses-cours; elle tue les *pussins* (jeunes poulets), elle mange les œufs dans les nids, fait la guerre aux lapins, aux rats, aux souris. Elle dort dans la journée et chasse la nuit.

On prétend qu'elle s'attaque même aux plus gros lièvres qu'elle tue pour leur sucer le sang.

Chacun sait qu'on ne peut s'emparer d'une belette endormie.

Quand on voit courir une belette, c'est signe de pluie ; si la bête est blanche, c'est signe que la neige ne tardera pas à tomber; si en mars elle est brune, le printemps n'est pas loin.

Voir une belette est un mauvais présage.

Bolotte a fait *bolotter*, manger les œufs. C'est peut-être l'origine du mot d'atelier *boulotter*.

**Blaireau.** *Ursus meles* (Linnée).

Taison, Tâchon (Montbéliard), tasson, tesson, tôchon (Haute-Saône), tosson (Quingey).

Etymol. latin : taxo ; italien : tasso.

La femelle s'appelle Blairette.

Le blaireau vit dans un terrier, tessonnière, tasseniere, cage à blaireau (Mouthe). — C'est un hibernant. On prétend que quelques jours avant la neige, il se cache au fond de sa demeure, s'enfouit dans de l'herbe et de la mousse qu'il a apportées, se met le bout du museau dans une petite poche qu'il a sous la queue et ne bouge plus jusqu'au printemps. Quand il se réveille, il est maigre, il n'a plus que la peau sur les os.

Le blaireau nettoie son terrier une fois par an (Sarrageois). Il vit en camarade avec le renard.

On mange sa chair, mais il faut la faire mariner, dit-on, fortement pendant huit jours, et jeter la marinade. Son poil fait, comme on sait, de bons pinceaux à barbe et également des pinceaux à l'usage des peintres.

On croit qu'il y a deux sortes de blaireaux : les tessons-chiens et les tessons-cochons.

La graisse est souveraine contre les rhumatismes. On en frictionne les malades ; on l'applique aussi sur les plaies.

On dit suivant les époques : *rond comme un tasson*, *maigre comme un blaireau*.

Un gros poupard a « des fesses comme un taisson ».

S'endormir lourdement c'est *s'entachener*.

On dit aussi : crier comme un tâchon.

Un individu épais, paresseux, mauvais drôle, est qualifié de tosson, de gros-tâchon.

« Vieux blaireau » est une injure.

Parmi les sobriquets de villages on trouve les « tassons de Courbette » (Jura), les tassons de Montboillon (Haute-Saône).

**Campagnol.** Mus arvalis (Lin.).

Mézet, muset, petit rat des champs, taupe grise (Mouthe).

Le campagnol est de la taille d'une souris ; son pelage est cendré, roussâtre, blanc sale en dessous, il vit dans les jardins, dans les champs ; se construit des galeries où il amasse des provisions. C'est un grand ravageur de fruits.

On le prend généralement en mettant à l'orifice d'un de ses trous, un piège amorcé d'une carotte entière : racine, tiges et feuilles.

**Chamois.**

On n'en trouve plus que très rarement dans les montagnes du Jura. Il bêle comme une chèvre, mais plus sourdement. Quand le chamois

pressent un danger, il siffle. Sa viande est succulente. On fait avec ses cornes des poignées de cannes ou des manches de couteau.

## Chat.

(*Le mâle*). Margot, marouan (Broye-les-Pesmes), margou, chot (Montbéliard), moirgau (Hte-Saône), chait, mergot, tchait (Montbéliard), matou, maten (Marigny, Jura), guenette (Foucherans, Doubs).

(*La femelle*). Chaittait (Vercel), minette, tchaite (Montbéliard). Mine (Doubs), tzatta (Marigny), minia (Sauget), Miquette, miâne (Les Fourgs), mique (Bournois), miainâ (Plancher-les-Mines).

(*Le petit chat*). Chaiton (Luxeuil), minon, tchaitot (Montbéliard), mique, tchaitotte, miquet, miaula, miainô (Haute-Saône).

Etym.: Espagnol : *micho* : Italien : *miccio*.

On connaît, en Comté, le chat ordinaire à poils ras et le chat angora, l'*angola*, le *gola* à grands poils.

On le baptise le plus souvent des noms suivants : François, gangan, coquet, brissot, paton, raton, miton, mitet, gris-gris. Les chattes s'appellent : margoton, miquette, coquette, grisette, misti, mistigri, mirza. La vieille mine est la vieille chatte, la minette est la jeune.

Le chat miaule, miaune, miânc, miaoune, matoule.

Le chat qui demande à manger *rouasse*. Au figuré, rouaner veut dire pleurnicher. C'est le même verbe qui désigne l'appel de la chatte en chaleur. On dit que dans cet état elle *mène* les margots. Ceux-ci à leur tour l'appellent aussi : ils margoulent ou matoulent. On dit des garçons qui courent la nuit qu'ils « matoulent ».

On sait que les chats sont très caressants ; ils chaitennent, tchaitennent, cajoulent ; *chaitener* c'est aussi marcher doucement comme un chat.

Quand ils sont contents, ils ronronnent, rouannent, crédossent, (disent leur credo) ; quand ils sont fâchés, ils rouflent (Montbeliard), grondent, soufflent, chaffent.

Pour appeler les chats, on dit : bisse, bisse, bisse, minou, minou, ou misse, misse (Haute-Saône, de l'allemand *mieze*) ; miron, miron. (Mira est le nom de la chatte en Dauphiné).

Pour les chasser, on dit : chet, chet, tchait de lai : chat, sors de là !

Habituellement dans la campagne on ne leur prépare pas de nourriture, ils mangent les restes quand il y en a. S'il n'y a rien on leur dit : *Vo ratè* ? Va prendre des souris !

On met aux chattes un collier de bouchons de liège pour faire passer leur lait.

Souvent on coupe l'extrémité de la queue du chat sous prétexte qu'il y a un ver qui l'empêcherait de grandir, ou de grossir, ou de prendre les souris. Ce fameux ver n'est que le prolongement de la moëlle épinière.

Autrefois toutes les portes intérieures d'une maison était munies de chatières : chaitenière, chatenière, tsaitenière, pour laisser passer les chats d'une chambre à l'autre.

La mort du chat, animal essentiellement domestique, est considérée comme un malheur. S'il crève à la maison, c'est signe de décadence. S'il est tué dans la maison même il faut s'attendre à un grand événement. Un chat qui va périr abandonne l'habitation.

Quand on vous donne un chat, il ne faut pas remercier sinon le chat meurt sous peu.

En beaucoup d'endroits, on n'aime pas les chats noirs ; on prétend qu'ils portent malheur (Clerval). Ailleurs, c'est le contraire. On les recherche dit-on dans les cures. Cependant le diable passe pour entrer volontiers dans la peau d'un chat noir. Une vieille femme qu'on disait avoir conclu un pacte avec le démon était à l'article de la mort. Sur son lit avait sauté un gros chat noir qui ne la quittait pas des yeux. La vieille de temps en temps murmurait doucement : *Ot! va çu chat* (Otez voir ce chat). — On le chassait, mais il était à peine dehors, la porte

fermée, qu'on le voyait de nouveau sur le lit. — C'était le diable qui attendait l'âme de la vieille.

Un chat qu'on soigne trop bien ne prend pas de souris : c'est un chat ganté, dit-on.

Pour que le chat soit bon chasseur, il faut qu'il ait été volé.

Quand un chat lèche sa patte et s'en frotte avec persistance le museau, c'est signe de pluie : « il tire la pluie » ou la neige, selon la saison ; s'il passe la patte derrière l'oreille, le mauvais temps durera autant de jours qu'il aura fait de fois ce geste.

Si les chats miaulent de bonne heure, après l'hiver, c'est signe que le printemps arrive.

Quand on veut faire taire des enfants par trop bruyants, on leur crie :

Silence !
Not' chat danse
Au milieu de la chambre !

Quand on avale un poil de chat on est sûr d'avoir le ver solitaire.

Une jeune fille qui n'aime pas les chats, n'aime pas son mari. Si elle aime les chats, elle épousera un bel homme. (Aillevans, Haute-Saône).

Les fillettes aiment les chats. A 15 ans, elles y sont indifférentes. A 25 ans, la jeune fille qui n'est pas mariée, les déteste. Aussi quand un jeune homme va « aux filles », il perd son temps s'il

entre dans une maison, où il voit un vieux chat sur la porte ; il n'y a point là de filles à marier.

Si quelque fille a une bague et n'a pas l'habitude d'en porter, on lui dit : « où as-tu mis ton doigt ? Tu l'as fourré au c... du chat ! » (Dans la Meuse, c'est dans celui de la chèvre.)

La peau de chat est souveraine contre les rhumatismes. Ceux qui en souffrent n'ont qu'à coucher avec un chat pour être soulagés.

Les enfants chantent parfois la formulette suivante :

« Notre chatte a fait des chats tout plein un panier ; ils sont tordus, ils sont bossus ; ils ont le nez au trou du c... »

Ou encore :

Fable, fable,
Not' chat a fait caca sur la table ;
J'ai vu son caca fumer,
J'ai dit: Marie (ou un autre nom) venez dîner !

Autre :

Fiaume, fiaume,
Not' tchait vet ai l'auve. (l'eau).
En remplit bin son c... d'eau
C'est pour faire la soupe à... (Nom de celui qu'on veut agacer).

Un curé qui n'a pas fait de mariage dans l'année est dit avoir « noyé son chat ». On dit aussi on a laissé manger le chat au curé (Marigny).

A peutte (vilaine) chatte, beaux minons.

—

Beaux chats et gros fumier.
Dénotent bon fermier.

—

En février,
Si au soleil ton chat tend sa peau,
En mars, il l'exposera au fourneau (Mouthe).

Les expressions « prendre le chat », faire le chat », « donner le tue-chat » (on dit aussi le tue-chien) désignent les réjouissances et le repas qui ont lieu à la fin des trois grands travaux de la campagne : les foins, les moissons, les vendanges.

Jadis on ornait de rubans la dernière voiture de fourrage, de blé, de raisins, que l'on entrait à la maison, on faisait un feu de joie et une collation, puis sur l'aire de la grange on dansait : « après la panse, la danse ! »

Ces habitudes sont un peu tombées en désuétude ; on n'a généralement conservé que la tradition du repas qu'on donne à tous les ouvriers qui ont aidé le ménage des fermiers. Il est difficile de dire si autrefois l'on mangeait réellement du chien ou du chat. L'expression tue-chat, ou tue-chien, serait plutôt due, croyons-nous, à ce que jadis, dans les circonstances solennelles, on avait l'habitude de tuer des animaux domes-

tiques. Homère raconte qu'aux funérailles de Patrocle, on tua, outre douze prisonniers troyens, de nombreuses brebis grasses, des bœufs, des chevaux et deux de ses chiens.

Les Wisigoths, à la mort d'Alaric, enterrèrent le cheval avec son maître. Avec les nobles chasseurs, on enterrait leurs chiens sans doute pour que les parties de chasse pussent se continuer dans l'autre monde.

Le mot chat entre dans un grand nombre d'expressions familières :

« Jamais chat miauleur ne fut bon chasseur.
Non plus que grand homme bon caqueteur. »

—

On dit, comme sobriquets, « les chats d'Athose » ; les margots de Chasmans ; les têtes de guenettes de Foucherans ; les margôts d'Appenans; les chats gris de Métabief, les chats bleus de Montperreux.

## CONTE

### Le chat et le renard.

Un renard venait assez souvent à Chamesol, rendre visite au chat de chez Rimbeau. Les deux gaillards s'entendaient admirablement pour chiper dans la maison ce qui était à leur convenance.

Un jour, ils s'emparèrent d'une andouille que

la ménagère avait imprudemment laissée sur la table de la cuisine, et pour la savourer plus à l'aise, il convinrent d'aller la manger au bois.

Le chat la prit dans sa gueule et marcha fièrement devant en répétant à tout moment ; « Je porte mon andouille ». — Notre andouille », rectifiait à chaque fois le renard.

Arrivés au bois, le chat grimpe sur un arbre et se met à dévorer l'andouille. Le renard, resté au pied, se demandait ce que le chat pouvait faire et regardait de tous ses yeux, sans voir grand'chose.

Quand le chat eut fini, il cria au renard :

« Ouvre ta gueule que je te donne ta part ! »

Le renard, sans défiance, ouvre une gueule à enfourner un pain de deux livres, et le chat lui fait caca dedans.

## L'Orgue des Bouris.

Les Bouris des Fourgs (Doubs) (1), voulant recevoir avec magnificence l'archevêque de Besançon, sentirent combien l'absence d'orgue à l'église ferait tort à la cérémonie. Ils imaginèrent de mettre des chats dans une caisse et de faire passer les queues par des trous, puis d'attacher une ficelle à chaque queue. L'organiste n'avait qu'à tirer successivement, ou simultané-

(1) C'est le sobriquet qu'on leur donne.

ment, une ou plusieurs ficelles et comme les notes étaient produites par des voix de toutes les tailles, de tous les sexes, de toutes les grosseurs, il y eut une musique très variée.

**Chauve-souris** (Vespertilio).

Tchauvi-cheris (Plancher-les-Mines), rate volante (Arbois), tchauvê-tchéris (Montbéliard), tchavê-seris (Hérimoncourt), raitai-voulantai (Vercel), rate voulue, rate velue (Jura), chasseris (Mouthier), rot vouilleusot (Les Fourgs), oreillard (Jura), roto vleusot (Les Fourgs), rate volat (Jura).

La chauve-souris passe l'hiver dans les greniers, en léthargie, suspendue par une patte de derrière. En été elle chasse pendant la nuit.

On prétend qu'elle aime beaucoup le pain moisi ; les enfants lui crient :

« Chauve-souris, passe par ici,
T'auras du pain moisi ! »

Quand les chauves-souris volent en grand nombre et plus longtemps qu'à l'ordinaire, elles annoncent un jour chaud et serein.

Si elles sont clairsemées au crépuscule et qu'elles entrent par les fenêtres ouvertes en jetant de petits cris, c'est du mauvais temps pour le lendemain.

Quand une chauve-souris pénètre dans une maison, c'est présage de mort pour quelqu'un de

la famille. Si l'une d'elles vous pisse sur la tête, vos cheveux tomberont infailliblement.

Sobriquet : Les Tchavais-séris d'Hérimoncourt (Doubs).

### Cheval.

Tsvau (Haute montagne); chevau; tchouvâ (Montbéliard); pique; yuyu ; darboulin.

*L'étalon.* — Mouré (Les Fourgs); roncin (le roncin de la remonte).

*Le vieux cheval.* — Acot (Haute-Saône); rosse; écot-égot (Besançon); bidet (c'est le cheval hongre) ; galet (Grand'Combe, Doubs); arquelot; gaillard (Mouthe); écrigne (vieux et maigre); crique (Bournois); criquet (cheval efflanqué); rot (Bournois); carcan (vieux et maigre); viôle (Bournois).

*La femelle.* — Jument; gaille, gailla (Jura); jement (Doubs); djement (Haute-Saône, Montbéliard) ; badire (la pouliche qui n'a pas conçu dans l'année; égo (Jura) (d'equus); bedière (jument stérile).

*La vieille jument.* — gaille ; igue (Jura) ; igu ; iéga, iga (espagnol : jega); oguine; ouguigne (Haute-Saône).

*Le jeune poulain.* — Pouleu ; poulon; poulent (Montbéliard); bidet; poulignot (Montbéliard); bedon (vieux français).

*La jeune jument.* — pouche; poutre ; putra ;

putrote (Morteau); patrots (Les Fourgs); poutrête.

Le mot poulain vient du latin *pullanus*, bas-latin, *palledrus*. Au moyen âge on disait : poultrain, poutrain. Les noms poutre, poutrête, et analogues qui désignent la jeune jument ou pouliche existaient déjà dans le vieux français. Dans Rabelais, on rencontre *poutre* avec le sens de pouliche.

Il est difficile de trouver l'origine de tous les noms donnés aux vieux chevaux et aux vieilles juments. On dit souvent de quelqu'un qui est très maigre : « sec comme un acot ou écot ». Ces mots, de même que ago, ego, iégo, oguine, ont une certaine parenté avec *équus*.

Le mot bidet qui signifiait autrefois un mauvais petit cheval, désigne aujourd'hui un petit cheval vigoureux, plein de santé.

En Comté, la couleur du cheval est peu variée; il est bai ou a la robe rouge brun; il est gris, parfois blanc, avec ou sans taches noires. On trouve très peu de chevaux complètement noirs. Outre la couleur de l'ensemble, la robe présente des marques particulières à la tête ou aux pattes. La marque de la tête est une tache blanche sur le front ou le chanfrein : *pelote*, si elle est ronde; *étoile*, si elle est anguleuse; *croissant*, si elle est en demi-cercle; *liste*, si elle est allongée.

Le cheval est « belle face » si la tache s'étend des deux côtés de la tête; demi-belle face dans le cas contraire. Les lèvres peuvent avoir des taches rosées alors que le reste du nez est noir, on dit alors que la tête « boit dans son blanc ». Un cheval qui a la tête noire et le corps d'une autre couleur est dit *cap de maure.*

Une tache blanche sur un membre est une *balzane.* Elle peut être très petite ou couvrir tout le membre. Si elle se limite à la couronne : on l'appelle « principe de balzane » ; si elle arrive au boulet : petite balzane; au canon : grande balzane; au genou : balzane chaussée; plus haut balzane haut-chaussée.

Autrefois, on donnait généralement aux chevaux le nom de leur robe.

Quelques-uns de ces noms sont restés.

Bassain, marqué de noir et de blanc;

Bassenuré, marque blanche au front;

Baillet, poil roux tirant sur le blanc (Dict. de l'Acad.).

Boyard, baya, brun rouge plus ou moins foncé, souvent marqué de blanc au front. Dans certaines localités, ces noms étaient donnés aux chevaux dont la lèvre supérieure était blanche; ils passaient pour rétifs.

Baillard, Bayard, peut-être en souvenir du cheval qui portait les quatre fils Aymon : il était rouge ; plus tard, il désigna le cheval bai, puis

celui qui était tacheté au front. Bas-latin : *Baius*, *Baiardus*.

Oudin, dans ses « *Curiosités françaises et proverbes*, 1649 », dit que le mot bayard désignait simplement le cheval et il ajoutait :

Bayard de trois ans, cheval de roc,
Bayard de quatre, cheval de fol,
Bayard d'un an, ne le donnez à aucun.

Le cheval *bassin* est marqué de noir et de blanc ou il est bai brun.

Depuis un siècle environ, on a donné aux chevaux d'autres noms, en général, sans grande signification: ils ne rappellent pas toujours la couleur ou des marques particulières, mais proviennent de la fantaisie, du caprice de leurs propriétaires. En voici quelques-uns :

Cheval : Bâti, Batiste, Bibi, Bijou, Blanblan, Blanc-noir, Blond, Brutus, Cadet, Coco, Farot, Fifi, Gamin, Gosse, Grigri, Gris, Minet, Miriel, Mousse Mouton, Négrot, Noirot, Papillon, Poulot, Rougeau, Souris, etc. etc...

Jument: Biche, Bichette, Clara, Cocotte, Fanchette, Fanny, Fifine, Fille, Grise, Grisette, Lablonde, Lagrise, Marguerite (étoile au front), Lisette, Marquise, Mouche, Poule, Souris, etc.

Gollut disait que les chevaux de la Comté de Bourgogne étaient très bons pour les travaux de la campagne, qu'on pouvait les utiliser à la selle,

à la course et qu'ils étaient fort estimés des gens d'armes.

Mais les guerres ruineuses pour la Franche-Comté, de Louis XIV, de la Révolution et de l'Empire diminuèrent la production de la race et menacèrent de l'anéantir. On chercha à porter remède à cet état de choses; on rétablit les haras, on créa des dépôts de remonte pour la guerre, on continua surtout l'élevage dans la montagne comme dans la plaine. Champenois, Briards et Berrichons revinrent chez nous comme autrefois pour acheter nos chevaux.

La race comtoise fournit des chevaux de trait; celle de Délémont est employée pour l'artillerie, les voitures légères, et celle de Maîche, pour le roulage, considérable avant la construction des chemins de fer : « Ai lai foire de Maîche, on n'y trouve que da bé tchevaux », disait-on.

Dans la Comté en général, et surtout dans le Jura, les paysans parlent toujours français aux chevaux et patois aux autres animaux domestiques. Serait-ce parce que le cheval autrefois était plus spécialement réservé aux seigneurs? Dans tous les cas, les bœufs sont affectés aux gros travaux, et l'on garde le cheval pour les voiturages légers ou les usages qui demandent de la vitesse.

La crinière du cheval s'appelle crillenière, crinîre, côme (Montbéliard), du latin *coma* (chevelure).

Le crottin est la bouse, le bouset (Montbéliard), la chougne, la tsougne (Vercel).

On donne ce nom de *bouset* aux personnes courtes et trapues

Quand un cheval pâture dans les prés, on lui lie les jambes de devant avec une chaîne ou une courroie qu'on appelle empâture, empoture, pâturon.

On appelle *chevaler* le berger de chevaux.

Pour faire tourner un cheval à droite, on lui crie : « Otte (Montbéliard), At' urot, hue hau (divers lieux); pour le diriger à gauche, on crie : diâ; pour le faire avancer : hie, hin, hisse, hue, huâ, et pour le faire s'arrêter : ô ho! uais, heu.

Husener c'est hennir (Bonnay), ougnâ, ouaigner (Haute-Saône), raikenner ou reguenner (Jura).

Quand un cheval hennit doucement, on dit qu'il *vouin-ne*, voisenne, vouisenne, c'est surtout quand il manifeste sa joie ou quand on le chatouille. Mais si l'on continue à l'agacer, il « vouisenne » plus fort et finit par ruer. On dit souvent aux enfants qui n'ont pas l'habitude du cheval : « Ne t'approche pas, mon cheval vouisenne ! »

Vouin-ner, vouiner, chouiner signifient aussi pleurnicher.

## Dictons.

Pour qu'un cheval ait le poil brillant, il n'y a qu'à lui donner des carottes.

—

Le cheval qui se roule sur le dos gagne son picotin.

—

Si ton cheval est beau, c'est donc qu'il est gras, comme dit l'aveugle.

—

La force d'un cheval est dans son garrot,
Et la force du bœuf dans son jarret.

—

Jamais bon cheval ne devient rosse.

—

A force de tirer le cheval devient rosse.

—

Ce ne sont pas les grands chevaux
Qui labourent les grands journaux.
(Ceux qui sont courts sont les plus robustes).

—

Jamais cheval jarretier,
N'a laissé son maître dans le bourbier.

—

L'œil du maître engraisse le cheval.

—

Où vas-tu ? — A Villeguindry,
Pour t'acheter un cheval gris.

—

Bien mérite d'aller à pied qui n'a pas soin de son cheval.

—

On dit que celui qui a les quatre pieds blancs peut passer partout, cependant les chevaux qui ont les quatre pieds blancs ne valent pas grand' chose, si l'on en croit ce proverbe :

Un ce n'est rien ;
Deux, pour un gueux ;
Trois, pour un roi ;
Quatre, pour l'abattre.

—

Mourir de la maladie des chevaux, c'est mourir usé par le travail.

On dit d'un paresseux :

« I ne veut pas mèri de la mouo dai tsevaux ».

—

Les filles et les chevaux,
Sont des ruine-outau (Maison).

—

Les filles sont comme les chevaux,
Elles n'ont pas d'outau.

—

Mort de femme et vie de chevau
Ramènent le pain à l'outau.

—

Les femmes et les chevaux
Ne savent pas leur *rétro* (ne savent pas où ils finiront).

Il est à remarquer que l'on considère les femmes et les chevaux comme des objets de luxe que chacun estime à sa fantaisie.

—

A cheval donné, on ne regarde pas la bride; (il ne faut pas déprécier ce qu'on reçoit en cadeau).

—

Changer son cheval borgne contre un aveugle, (c'est faire une mauvaise affaire, croyant réparer une faute).

—

A Bulle (Doubs) on crie aux *chevaler*, berger de chevaux :

« Bouébou de tsevaux
Qu'a crueilli cent pî d'ovau
(qui a creusé à cent pieds de profondeur)
Pou voiâ la piau d'on crapaud
Pou en faire on manteau
A son tsevau ».

—

On suspend à la crèche du cheval une pierre percée pour le garantir du foutot (*fouletot*, petit gnôme qui vient mordre ou embrouiller sa crinière).

—

Si un crin de cheval tombe dans la fontaine, il se changera en ver solitaire ou en serpent dans le corps du cheval qui l'avalera en buvant.

Cheval qui a les yeux vairons, (bruns).
Femme qui a de la barbe au menton,
Ne s'approchent pas sans bâton.

—

Le cheval à œil vairon
Est tout méchant ou tout bon.

—

Si les chevaux tendent le cou, reniflent l'air et s'assemblent en troupe en tenant leur tête sous le vent, c'est signe de pluie.

Quand les chevaux piaffent la nuit, c'est signe de mort.

Si un cheval se détache pendant la nuit, c'est présage de malheur pour un membre de la famille (Mouthe).

Dans les villages où les garçons plantent des « mais » devant la porte des jeunes filles, l'arbre qui porte un collier de cheval est une injure sanglante pour la belle.

Quand des chevaux attelés sont laissés pendant longtemps dans la rue ou devant une porte, il se trouve parfois un farceur pour aller fixer à l'aide d'une épingle, un journal, à portée de l'animal, c'est une allusion à cette expression : « le cheval lit la gazette ». Se dit aussi des bœufs qui remuent les mâchoires en ruminant.

Comme les vieux chevaux branlent la tête de haut en bas en marchant, surtout à la montée, on dit qu'ils encensent et pour cette raison, on

les appelle *Kyrie*, parce qu'à la messe on balance les encensoirs aux *Kyrie*. Ne chantez jamais le *Kyrie* en passant près d'un vieux cheval, le conducteur pourrait se fâcher.

Pour guérir un cheval de la colique, on emploie la formule suivante « tranchée blanche, tranchée rouge, hors du corps du cheval, aussi vite que Jonas et Nicodème ont descendu Jésus de l'arbre de la Croix ».

Il paraît qu'à Lemuy (Jura) on mangeait autrefois du cheval le jour de la fête. On disait même que l'animal abattu était acheté par la commune et qu'on choisissait un cheval de Margilley, c'est-à-dire une rosse.

Les gens d'Anteuil (Doubs) ayant à cacher de l'argent que la commune avait en réserve, placèrent le trésor dans la fourche d'un vieil arbre, sur la place du village, pour que chacun l'eût sous les yeux et pût le surveiller. Quand le maire voulut y prélever une certaine somme, il ne trouva rien qu'un ou deux crottins. Ce qui stupéfia les habitants, étonnés de penser qu'un cheval avait pu monter jusque-là.

**Chèvre.**

*Le mâle.* — Bouc. Bouquin. Boucot. Boutien. Bouchot. Boutchot (Luisans). Boutchot (Montbéliard). Bac Brac (La montagne). Braque.

*La femelle.* — Tchievre (Montbéliard). Tchîvre

(Provenchères). Tsivré (Crans). Tsère (Le Sauget). Chîvre (Mouthier). Chèvremoutte. Bique. Migue. Miguet Quiguette. Quibre (Bournois). Cabe. Cabre (Jura). Cabotte. Cobotte (Bournois). Caibotte. Caibe. Cobe. Cabro. Boitchotte (féminin de bouchot). Gaïse, guesse (vieil allemand, *guèze*). Bobonne.

*Le chevreau.* — Cabri. Cobri. Caibri. Cobi (Dung). Caibé, Bion (Bournois). Biot (Septmoncel). Tsevri, Tseuvri (Les Fourgs). Tchevri, Guedi (Montbéliard). Guedillot. Guigui Migui.

La chèvre moutte n'a pas de cornes (en provençal : cabro moutto), c'est le même mot qui a fait : mousse, émoussé; on sait que l'*s* se substitue facilement au *t* et réciproquement. On dit aussi une moudzé (Mouthe) c'est à rapprocher du haut-allemand *mutzen,* et du hollandais *mots*.

Le nom *guedi* donné au chevreau à Montbéliard, est exactement le mot hébreu qui a le même sens.

La chèvre qui accouche : *guedille,* cobille, tchevrille; ses barbes ou ses excroissances charnues du cou sont des *margelles* (divers lieux), pendillons, penguillons, manguillons, pendandouillons (Les Fourgs).

Les crottes de chèvre sont des guilles, guillotes, guéguèles, guesses, guezes, dieudielles, raiguelles (Jura) cataules (Marigny). En allemand, kugel, boulets, petites boules.

Pour faire descendre les chèvres d'un lieu escarpé, ou pour les faire fuir, on leur crie : ahé, ahé, sauve, lou loup, ahé, sauve! Pour les exciter à se donner des coups de tête ou de cornes, on lève la main et on l'abaisse en criant : agaga, poute! Souvent les bergers provoquent le bouc en lui disant : truche ! boco. Nous ignorons le véritable sens de ce mot *truche*.

Pour endormir une chèvre, le berger lui appuie la tête contre le sol et avec le manche du fouet frappe le terrain à peu de distance de l'oreille.

La peau du chevreau est appelée *cabron*.

Dans les sociétés de fromagerie, on aime qu'il y ait quelques chèvres ; les fromages de gruyère sont plus gras si on y mélange une petite quantité de lait de chèvre.

Si les chèvres bondissent dans les prairies et se battent plus que de coutume, c'est signe de pluie.

Les giboulées d'avril sont appelées *chevri d'aivri*, le grésil est du *chevri*.

Un bouc dans une écurie est considéré comme un puissant antiseptique. Plus il sent fort, plus l'air est assaini ! Il préserve tous les autres animaux de maladie, mais il faut pour cela qu'il soit tenu dans l'étable au moins trois ans (Mouthier).

## Dictons.

Pu lou boucot sent,
Pu la cabes l'aimant.

On dit d'une personne maladroite de ses mains, qui ne réussit pas à faire une chose, « qu'elle s'y entend comme une chèvre à ramer des pois ou à remonter une horloge ».

On dit à quelqu'un qui s'impatiente :
« Patience, maigui, l'herbe croît ».

Si un pauvre homme s'enrichit tout à coup c'est parce qu'il a baisé le c... d'un bouquin blanc (le diable).

La bique cache sa graisse, c'est pour qu'on ne ne la tue pas.

On dit d'un innocent, d'un ignorant, « qu'il n'a jamais vu un chapelet de guilles de chèvres », ou bien « qu'il n'a jamais entendu bêler une chèvre morte ».

Dans la région de Bournois, les enfants chantent en dansant :

Ah ! que nous dansons bien nous deux Lambert !
Queue de chèvre ! queue de chèvre !

Du vin aux femmes, de l'avoine aux chèvres, butin perdu.

Une fille grande et maigre est une bique.

—

Il pleut au Saint Jour des Reliques (8 nov.)
Et vente à décorner des biques,
Mais souvent le grand Saint-Martin (11 nov.)
Pour trois jours sèche le chemin.

—

« Faire un cabri », est un petit vol d'une femme à son mari (Arlay).

—

« Cracher au c... d'une chèvre pour lui faire quatre cabris », se dit de l'impossibilité de faire quelque chose.

—

Au pâturage (Mouthe) :

*Les cabris disent* : Faille à blé ! Faille à blé (Ton aigu).

*La mère bique* : L'herbe est belle, et bonne (Très vite).

*Le bouc* : Jâmâ ! Jâmâ ! (Jamais) (Ton grave).

—

Une femme se confessant à un capucin, se prit soudain à pleurer. Le moine la consola. — « Ce n'est pas mes péchés que je pleure, dit-elle, mais ma pauvre chèvre qui avait une barbe tout comme la vôtre ! »

—

Un Sauget se confessait d'avoir voulu voler un cabri qui lui avait échappé. Le curé lui dit :

« l'intention est réputée pour le péché. Mais Dieu vous accordera le pardon si vous donnez deux francs pour la fabrique ». Le Sauget tire lentement quarante sous de sa bourse, le curé tend la main, mais le pénitent fait semblant de les donner, puis les remet vivement dans sa poche en disant : « C'est comme ça que le cabri m'a fait ».

—

Si vous voulez récolter de belles raves, mettez un graine, une seule, dans une guillotte de chèvre. Préparez une centaines de guilles semblables et semez-les dans votre platebande.

### Parodie des chants des Matines

(Lamoura, Jura).

— « Jube, Domne, bene dicere
La chèvre est montée sur l'arbre pour y pâturer
Le loup vint à passer, qui lui dit :
— « Chèvre ! Chèvre ! que fais-tu là ?
— Je suis montée sur l'arbre pour que tu ne me [manges pas !
— Chèvre ! ne sais-tu pas qu'on ne mange pas
La viande ni le vendredi, ni le samedi ! »
La chèvre fut si folle qu'elle descendit :
Le loup la prit par la barbe et la fit crier :
— « Tu autem, Domine, miserere nobis ! »

—

« Il est comme la chèvre à Caravoz ; il voit ce qu'il a à faire », dit-on aux environs d'Arbois (Jura). Ce Caravoz était un pauvre diable de paysan qui n'avait pour tout troupeau qu'une chèvre. Pour éviter l'embarras de la soigner, il l'avait au commencement de l'hiver, attachée au pied de son tas de foin. « C'était à elle, disait-il à ménager sa nourriture pour la faire durer jusqu'à la prochaine récolte : Si elle creva ce fut sa faute : elle voyait ce qu'elle avait à faire ».

—

Qu'est-ce qui remue plus que la feuille du tremble ou le pecciet (queue) d'une chèvre ? — La langue d'une femme !

—

*Sobriquets :* Les dos de cabre de Mignafans (Haute-Saône). Les quèves de tsivro, de Chaux-Neuve (Doubs). Les biquets de Gésiers (Haute-Saône). Les *cabris* ou *caibies* d'Uzelle.

**La bique au Parlement.** — Texte de Choie (Haute-Saône).

Il était une bique
Agée de 14 ans,
Qui fut manger les choux
De Maître Jean Bertrand
Elle a de l'entendement, ma bique
Elle a de l'entendement.

Qui fut manger les choux
De Maître Jean Bertrand.
Jean Bertrand qu'est très chiche
N'en fût pas très content.
Elle a de l'entendement... etc...

Il la fit assigner
Par quatre vingts sergents.
Elle a de l'entendement, etc.

Elle parut à l'audience
Sur les deux pattes de devant.
Elle a de l'entendement, etc.

Elle fit un pet au juge
Et deux au lieutenant.
Elle a de l'entendement, etc.

Elle retroussa la queue
Et s'assit sur un banc.
Elle a de l'entendement, etc.

Elle enfonça sa corne
Au c... du président.
Elle a de l'entendement, etc.

Quand elle la retira
Il y avait de l'onguent.
Elle a de l'entendement, etc.

Pour en graisser la langue
De tous les écoutants.
Elle a de l'entendement, etc.

**La Bique et le Loup.**

I an eune bique en nôte quetchi (jardin) (*bis*)
Que mange nos chôs et nôte pirchi
Fesant lou saut du cabri.
I entends lou rinsignolet
Fesant lou saut du cabriolet.

Le loup qu'lé regoide pé las palis (*bis*)
— Bique i vourô bin te teni
Fesant lou saut, etc.

Bique i vourô bin te teni (*bis*)
I ferô mè mâtresse de ti.
Fesant lou saut, etc.

I ferô mè mâtresse de ti (*bis*)
— I an a in pu bé que ti
Fesant lou saut, etc.

I an a in pu bé que ti (*bis*)
I a lou bouquien de Nancy
Fesant lou saut, etc.

I a lou bouquin de Nancy (*bis*)
E mé fa far' trous p'tets biquis
Faisant lou saut, etc.

L'un à Paris l'autre à Nancy (*bis*)
Et l'autre qu'ô au Pérédis
Fesant lou saut, etc.

Et l'autre qu'ô au Pérédis (*bis*)
Las anges en furent tout aboibis
Fesant lou saut, etc.

Las anges en fürent tout aboibis (*bis*)
D'voir in bouquin au Pérédis
Fesant lou saut, etc.

## Chevreuil.

Chevreu. Tchévreul (Montbéliard). Chvireu (Maîche). Tchevrie (Haute-Saône). Tsevreu (Cernans). Tservi (Cernans).

Vi quema on tsevri : vif comme un chevreuil.

La femelle met bas en avril. La portée est de deux petits. Un mâle et une femelle qui souvent s'accouplent et ne se séparent jamais.

Sobriquet : Les chevreuils d'Echevanne (Doubs).

## Chien.

Chin (Vercel). Tzan (Marigny). Tchin (Montbéliard, Plancher-les-Mines). Japâ (Arlay-Jura-Sauget).

Cagne se dit d'un mauvais chien, paresseux. De là l'adjectif cagnard, indolent. Dans Oudin (1640) on trouve le mot cagne signifiant chienne. Ce nom s'applique aussi à une mauvaise femme.

A Grand'Combe (Doubs), un mauvais chien est une viosse. Cette injure s'applique aussi à une femme.

Un chien *ramelé* est celui dont la robe est tachetée.

Le chien mouton est appelé *mouniche* dans la (Haute Saône) ou mouteniche.

Les gros chiens de ferme se nomment souvent *tore* et ceux de bergers *labri*. Le chenil est le cagnat (Bletterans-Jura).

*Entchenoilli* est synonyme de saillir pour le chien.

Pour appeler un chien, on lui crie : toue, toue-toue, (Jura), tia, tia, tia, (Aillevans).

Pour le faire chercher on lui crie : *soue*, *soue*, Etym. : *Suchen* (allemand, chercher), ou tia, tia, tia.

Pour le chasser, on accompagne, d'un geste expressif, les cris : ousse, ousse, ou taille-cy, ou bien encore, oust, ouze (Les Fourgs).

Pour le faire lever on lui dit : *taille-cy-cagne*.

Pour l'exciter on lui crie : *dioukse*, qui a donné le verbe diouksor (Mouthe). Un enfant dit à un camarade dont il a à se plaindre : « Attends! quand tu passeras devant chez nous, je veux te *diouksei* notre chien! »

Quand un chien quête en flairant, il *fougne*, fouine, fouain-ne ou feugne.

Chiens, chats, rates et loups, portent trois mois, trois semaines et trois jours, dit le proverbe.

Des gens qui parlent toujours en patois dans leurs relations, emploient le français pour les chiens comme pour les chevaux.

Les noms de chiens et de chiennes les plus usités en Comté sont les suivants :

Abri, Azor, Barbizie, Bergère, Bichonne, Bole, Bruno, Charmot, Coquette, Crapaud, Cambronne, Diamant, Diane, Dingo, Fistole, Fox, Fidèle, Finette, Gidi, Kébir. Loulette, Médor, Mab, Miss, Mousse, Miraut, Marquis, Moune, Mirza, Mimi, Milord, Molette, Micaut, Négro, Papillon, Pataud, Phanor, Perdreau, Pluton, Ravageot, Rigolette, Ronflô, Pyrame, Rica, Sultan, Sibeau, Sibelle, Salem, Saïda, Ténor, Tisbé, Turé, Tom, Toutbeau, Trim, Toutou, Vanneau. On donne généralenent le nom de *Turc* au gros chien de ferme.

## Proverbes.

On dit d'un chien trop gras que c'est « le chien d'un fou », parce que c'est folie de le nourrir si bien.

Ce n'est pas à un chien qu'il faut demander à acheter de la graisse.

Ovoi det maux quema on tsin d'boutchi. « Avoir des maux comme un chien de boucher ».

*Ovoi bon ta quema lou tsin de Godoz*. Avoir bon temps comme le chien de Gadoz. (Gadoz est une ferme dépendant de Géraize, près de Cernans-Doubs). C'est une allusion à une anecdote locale.

On dit d'un chien qui court après les chiennes qu'il est : *carnassier.*

*Il ne faut pas montrer le lièvre au bon chien.*

*A bon chien, bon os*, c'est-à-dire récompense proportionnée au mérite. On dit aussi : Jamais à bon chien, il ne vient un bon os; c'est-à-dire que la chance ne va jamais à celui qui la mérite; souvent tout paraît réussir au méchant : *à méchant chien, la queue lui vient.*

*Qui couche avec les chiens se lève avec les puces*, se dit des mauvaises fréquentations dont on a à se repentir. Cependant quand on fait coucher un petit chien sur son lit, on est préservé des maladies de peau et des rhumatismes. C'est l'animal qui les prend et qui en meurt.

« *Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée* ».

*C'est la charrue des chiens.*
*Quand l'un tire, l'autre retient.*
(se dit des gens qui ne peuvent pas s'entendre).

*Il fait la grimace comme un chien qui mange des guêpes.*

*Etre orgueilleux comme un chien plein de puces.*

*En riant, les chiens mordent*, se dit de jeux qui commencent en plaisantant et qui dégénèrent en rixe; c'est un pendant au proverbe : « Jeux de mains, jeux de vilains ».

« *Je lui ai envoyé des chiens au nez* ». Je lui ai laissé entendre quelque chose de désagréable sans qu'il puisse se fâcher.

On dit d'un bavard « qu'il a vendu le *japâ* (chien), mais qu'il a gardé la jappe, l'aboiement, (Arlai-Jura) ».

Quand des pauvres gens se marient, on dit : *Noces de tsins, y ot pli o rudzi qu'o boire et o medzi* : Noces de chiens, il y a plus à ronger qu'à boire et à manger.

*Il veut faire une noce de chiens, la cagne et le mâtin*. Pauvre mariage, dans lequel on n'invite personne.

Pour dire à quelqu'un qu'on est parfaitement indépendant de lui, on dit : *Je n'ai point de chien en retenue de vous*. Avoir des bêtes en retenue, c'est avoir des bêtes qui ne sont pas à soi moyennant partage du revenu. Cet usage est fréquent pour les bêtes de ferme dans le Jura, notamment où il y a de grands parcours communaux. (Cernans).

Si les chiens aboient plus que d'habitude ; s'ils deviennent sombres ou ont l'air endormi, c'est signe de pluie.

Si, le matin, en partant pour la chasse, les chiens se roulent par terre, c'est mauvais présage : on ne tuera rien ; c'est aussi un signe de changement de temps.

Quand les chiens hurlent sous les fenêtres en

regardant la maison, ils « sentent passer la mort » pour un membre de la famille.

S'ils mangent de l'herbe, il fera mauvais temps.

On conte qu'un jour, un homme de Lanans (Doubs), annonça à sa femme que, le lendemain matin, tous les maris trompés seraient changés en chiens. La femme se mit à rire, mais, à la pointe du jour, quand elle poussa du coude son mari pour le faire lever, il se mit à faire : « Vou, vou, vou, voua ! » : « Mon due! s'écria-t-elle en pleurant, pou ne fois qui y a coutchi daivo in autre, faut-tu que te set tchin! »

Sobriquets : *Les fouette-chiens* de Courvières, (Doubs). Les *chiens blancs* de Mollans (Haute-Saône). Les *toque-chiens* de Thoraise (Doubs).

### Ecureuil.

Ecureux, Ecreux (Les Fourgs). Gairiot (Haute-Saône). Acureux, Tchait-Gairiot (Montbéliard). Ecuron (Planchen-les-Mines). Coquegairiot (Charquemont). Etuera (Marigny). Coquemécheloi, Etcherô, Rabai, Rousset (Jura).

Les mots gariot, gairiot, viennent du vieux français *garie*, chêne.

Tchait ou chat à cause de son poil soyeux dont on fait des pinceaux.

Rat-bai, rat rouge à cause de la couleur de son pelage.

Sa chair est estimée; on fait des blagues à tabac avec sa peau.

On donne le nom d'écureuil aux personnes qui ont les cheveux rouges.

On dit à Mouthe (Doubs) que l'écureuil a toujours le poil plein de puces.

**Fouine.** *Mustela Foïna* (Linnée).

Foyin, Sm. (Montbéliard). Fouillin, Sm. (Vercel, Foin-net (Sombacourt). Fouin, (Sm., Jura, Faine, Foine (Haute-Saône).

Le nom de Fouine vient sans doute de : fagus, fagina (hêtre). Cette étymologie paraît confirmée par le nom qu'on donne à la fouine dans la Haute-Saône, où on l'appelle la « martre des faînes » (fruit du hêtre).

La fouine s'introduit la nuit dans les poulaillers et mange les œufs. Elle sait éviter les pièges. Aussi dit-on : *rusé comme une fouine*. De là *fouinard*, *hypocrite*.

Elles sortent souvent pendant les temps orageux (Mouthe).

Au figuré, les fouines sont des voleurs de nuit.

Quelques personnes croient que le mâle de la fouine s'appelle fouin.

Sobriquets : *Les Foyins* de Nommay (Doubs). Les foin-nets de Sombacourt (Doubs).

**Hérisson.**

Eurson, (Plancher-les-Mines). Urson (Montbéliard), Erçon (Clerval). Archon (Marigny, Jura).

La variété qui a le nez pointu s'appelle à Montbéliard : *mour de pô.*

C'est de là que vient l'expression : « il fait son mour de pô », son museau de porc, la grimace.

Le hérisson est un hibernant; pendant l'hiver, « il suce sa graisse » comme le blaireau.

Autrefois, on utilisait ses piquants en guise d'épingles et sa peau comme cardes.

Etre *ursenai*, c'est être hérissé, mal peigné.

Pour sevrer les veaux, quand ils doivent rester à proximité de la mère, on leur attache une peau de hérisson sur le museau. La vache les repousse quand ils veulent têter.

**Lapin.**

Laipin, queni (Grand'Combe). Conil, coni (Charquemont), Cui.

Le nom de *conil*, coni vient du latin *cuniculus*, c'est le vieux mot français.

Contre la fièvre typhoïde, on coupe en quatre soit un lapin, soit un pigeon, qu'on applique tout chaud sur l'estomac du malade.

**Lérot** (Myoxus nitela).

Gou-gheu, Rat des vergers (Jura). Lou (Haute-

Saône), Raivoutot (Haute-Saône). Rat dormeur. Ravont. Rat bayard (Jura), Raboudot, Rat goudot (Besançon et environs).

Gou se rapproche du bas-breton *goz*, taupe.

Raboudot vient de rat et boudot, obtus, arrondi, quant au bout du museau.

Le lérot est plus petit que le loir ; il habite les vieux murs et cause des dégâts dans les espaliers. Il a une belle queue en panache analogue à celle de l'Ecureuil.

### Lièvre.

Livre, lévrou (Cernans). Lérou (Marigny), lévre (Mouthe). Moreillard (Montbéliard). Capucin, Poileux, Hase, selon les localités, désigne le mâle ou la femelle.

Beaucoup de paysans croient que le lièvre change de sexe en vieillissant. D'autres, plus rares, croient qu'il subit cette transformation à chaque automne.

Il dort les yeux ouverts, dit-on, à cause de sa timidité qui lui fait craindre toujours le danger.

La rapidité de sa course et le grand espace qu'il parcourt ont donné lieu à ce dicton ironique appliqué à la valeur des terres de Rurey (Doubs). « Elles valent trente sous la course d'un lièvre ».

On prétend que le lièvre perd la mémoire en

courant. Aussi dit-on à un étourdi « qu'il a une mémoire de lièvre ».

« Il est si bête qu'il croit que les lièvres font leurs nids sur les saules « ou bien : On lui ferait accroire que les lièvres pondent sur les sauciers ».

A la chasse : Chiens loin, lièvre pris.

Si une jeune fille mange du lièvre, elle sera belle pendant huit ou neuf jours. C'est ainsi qu'on a traduit, après en avoir perdu le sens, le vieux calembourg du moyen âge :

Qui lepore vestitur (Qui mange du lièvre).

Lepore vestitur (De grâce est vêtu).

Au XVI^e siècle, on disait : qui mange du lièvre rit sept jours.

« Faire un lièvre » se dit généralement d'une chose peu importante détournée par la femme de la bourse commune ou des produits du ménage, à l'insu du mari, pour sa toilette, ou pour ses enfants (Aillevans). — On dit aussi faire un lièvre, pour indiquer un vol de vin, d'aliments. C'est donc un petit larcin, peut-être par analogie avec celui que le lièvre cause dans les récoltes (1).

Dans certains villages, cette expression s'applique plus spécialement à un vol de grains.

(1) Nous avons déjà vu que cette expression s'applique au larcin domestique à propos du *veau* ou du *cabri*.

Le lièvre joue un rôle important dans les mythologies des primitifs ; encore aujourd'hui, il est vénéré chez les Iroquois. On trouvera au chapitre des « Animaux fantastiques » les légendes concernant cet animal.

Quand un lièvre croise le chemin d'un voyageur, c'est signe de malheur.

On dit aux enfants qu'il est facile d'attraper un lièvre, sans poudre, ni fusil ; il n'y a qu'à lui placer une pincée de sel sous la queue. On peut aussi mettre, près d'une touffe de serpolet, une pierre plate avec une petite poignée de tabac à priser. Le lièvre vient sentir le tabac, éternue, et s'assomme sur la pierre.

**Les Saugets.** — Montbenoît (Doubs).

Quand lais Sadjets fairant bin, } *bis.*
Lais lirous prendrant lais tsins }
Dzamais sadjet n'a bin fait.
Dzamais lirou tsin n'a pret

Quand les saujets feront bien, } *bis.*
Les lièvres prendront les chiens, }
Jamais sauget n'a bien fait.
Jamais lièvre, chien n'a pris

**Loir.** Myoxus glis (Schr.).

Gris. Souris des noisettes. Rat jaune. Raite neusillière (qui mange des noisettes). Rat bayard (Jura).

Il est gros comme une souris; sa queue bien fournie ressemble à celle d'un écureuil. Il se fait parfois un nid dans les noisetiers.

On dit : « gras comme un loir, paresseux comme un loir ».

### Loup.

Leu (Mouthe). Louvart (loup de 1 à 2 ans). Lu (Haute-Saône). Louveteau (petit loup.

Le louvart est intermédiaire entre le louveteau et le loup adulte.

La *louvère* est le repaire du loup. Les chasseurs emploient pour tuer cet animal de la grosse fonte appelée *louvache.*

Les gros loups, poussés par la faim, dévorent tout : viande, os, poils; ils devienent loups-garou et attaquent de préférence les hommes ou les bergers. Leurs dents sont si grandes que les supérieures s'enchevêtrent dans les inférieures et que pour pouvoir ouvrir la bouche, ils sont obligés de frapper fortement leur museau sur le sol. On les appelle *garous* parce qu'il faut se garer d'eux !! Peut-être garou vient-il du Suédois *varulf* : var. homme et ulf, loup. Nous avons parlé du loup-garou aux animaux fantastiques.

*Louvairou !* est une exclamation qu'on profère quand on a une surprise désagréable.

Autrefois, on trouvait dans les monts Jura,

beaucoup plus de loups qu'aujourd'hui : On donnait une prime pour les détruire. En 1775, on payait à Broye-les-Pesmes 24 livres pour un loup tué. Il y a seulement 50 ans, on donnait 20 francs pour un loup et 25 francs pour une louve.

—

Le loup ne fait pas de ravages autour de sa tanière.

—

« Un loup est un loup, il mourra dans sa peau, à moins qu'on ne l'écorche vif. »

—

On dit que jamais petit loup n'a vu son père. Quand la louve est en chaleur, elle se fait suivre par un grand nombre de mâles qu'elle promène dans les bois et les ravins. Lorsqu'ils s'endorment de fatigue, elle se laisse couvrir par celui qui est resté éveillé, puis elle disparaît dans les fourrés. A leur réveil, les autres loups se jettent sur le préféré qui dort sur ses lauriers et le dévorent.

Autrefois, dans la montagne, quand une bête, mouton, veau ou chèvre, n'était pas rentrée à l'étable, la famille assemblée dans l'*Afû* (la cuisine), récitait la prière du loup. On adjurait et conjurait loup, louve, louvart et louveteau, au nom du grand Dieu vivant, de ne pas étrangler la bête, née le..... Suivait une description exacte

de l'animal, avec toutes ses marques particulières.

Cette prière se disait encore dans les villages, il y a une quarantaine d'années.

Le loup était tellement redouté par nos ancêtres qu'ils lui vouaient tout ce qui était laid, méchant, étrange, vénéneux, malfaisant. Ils donnaient même son nom à des plantes, ainsi la pétasite était nommée : « caule (chapeau) au loup », le lycopode, pied de loup; le mélampyre, queue de loup, etc.

L'ancien nom du village de Blois (Jura), signifiait loup. Son territoire fut autrefois peuplé de ces animaux et, encore aujourd'hui un finage s'appelle la *louperesse*. Naturellement les habitants sont « les Loups de Blois ».

On raconte que quand un loup a étranglé une bête, il appelle les autres loups pour la manger. Cette générosité, qui nous surprend de la part de ces animaux, ne leur porte pas toujours bonheur. Ainsi, un jour, un loup rencontra un homme ivre endormi sur le sol, le couvrit de feuilles et s'en alla pour appeler les autres loups. L'homme s'étant réveillé, vit les feuilles, soupçonna quelque chose, se leva, laissant sa blouse vide sous la légère couverture. Quand les loups arrivèrent, avec leurs dents bien aiguisées, ils ne trouvèrent que la blouse et furieux,

se précipitèrent sur celui qui les avait amenés et le dévorèrent.

—

« Jamais le loup n'a mangé l'hiver », se dit quand on se réjouit d'un automne qui se prolonge plus longtemps que de coutume.

—

On répond à quelqu'un qui demande une chose inutile : « Tu en as autant besoin qu'un loup d'une campène (clochette) ».

—

On dit d'une chose fausse : c'est aussi vrai qu'il n'y a qu'un loup.

—

« Il n'a jamais vu de petit loup », se dit d'un hableur qui exagère.

—

Aux personnes qui font les difficiles pour leur nourriture on dit : « Jamais poil de bique n'a étranglé le loup », ou « Jamais mûrie (charogne), n'a empoisonné loup ».

—

Un paresseux est comme le loup, « il a les côtes en long ».

—

« I n'ot jamais vu lou loup pété tsu la piarro de bo », (Cernans). Il n'a jamais vu le loup péter sur une pierre en bois, se dit aux bavards importuns qui ont tout vu... sauf cela.

—

« Un petit loup » est un enfant égoïste qui n'aime pas à partager avec ses camarades.

—

La femme qui vend en cachette de son mari. du grain, des œufs, etc., pour se procurer de l'argent « fait un loup ».

—

Le loup ou *chevri*, c'est la bourse cachée, la cagnotte, que la mère ou la fille font avec l'argent qu'elles gagnent pour leur toilette ou leurs menues dépenses.

—

Il vaut mieux voir un loup sur un fumier,
Que de voir un homme en chemise en février,

c'est-à-dire qu'il faut de la neige en janvier et en février pour empêcher les blés de geler.

—

Mieux vaut voir un loup dans son troupeau
Qu'un mois de février beau.

—

Quand on parle du loup, il sort du bois.

—

Où le loup trouve un agneau,
Il en cherche un nouveau.

—

On gronde une petite fille en lui disant : « Tu es laide comme la poupée du loup. « Peuto quema lo poupée du loup ».

**Jeu.**

*La queue au loup.*

C'est un jeu d'enfants très usité en Franche-Comté. Un enfant représente le loup ; un autre la brebis, les autres, les agneaux.

Ceux-ci se placent derrière la mère brebis, à la file indienne, en se tenant par leurs habits.

Le loup entasse des petits bois, comme pour préparer du feu.

La brebis lui dit: « Loup, que fais-tu ? — Je fais du feu. — Pourquoi faire ? — Pour chauffer de l'eau. — Pourquoi faire ? — Pour aiguiser mes couteaux. — Pourquoi faire ? — Pour saigner le plus beau de tes agneaux. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ? — Il a mangé le plus beau de mes choux. — Il fallait barrer ton jardin. — Je l'avais barré jusqu'au temps (ciel), on n'aurait pas pu y passer la pointe d'une aiguille. — Eh ! bien, montre-moi celui qui a mangé le plus beau de tes choux ? »

Chaque agneau met le pied gauche hors du rang, en disant : « Est-ce celui-ci ? Est-ce celui-là ? » Le loup répond : « Non ! » jusqu'au dernier qu'il reconnaît enfin. Alors, il se précipite pour l'attaquer. La mère étend les bras et l'en empêche, en répétant sans cesse : « Tournez, tournez bien, mes petits agneaux ! »

Quand le coupable est pris, le loup fait mine de le saigner et de le croquer.

Dans certaines localités, à Mouthe, par exemple, c'est le berger qui est en tête de la colonne à la place de la brebis. Le loup ne doit pas le toucher.

## Autre jeu.

Un enfant se cache. Les autres se promènent deux à deux en psalmodiant :

« Prom'nons-nous le long du bois,
Pendant que le loup n'y est pas.
Si le loup y était.... Il nous mangerait,
Mais comme il y est pas.. Ne nous mangera pas. »

Puis ils crient : Lou-loup ? Y es-tu ?

Celui qui fait le loup répond : « Je mets ma culotte ».

Les enfants recommencent la promenade comme ci-dessus, puis crient de nouveau.

« Lou-loup ? Y es-tu ?

— Je mets ma veste.

Il répond ainsi successivement :

— Je fais du feu. — Je chauffe de l'eau. — J'aiguise mon couteau. et enfin : Je vais vous croquer.

A ces mots, toute la bande s'éparpille et le loup cherche à attraper un des enfants.

Sobriquets : On dit : les loups d'Ouhans, de Sourans, de Boussières (Doubs); de Cressia, de Blois (Jura) ; d'Avrigney (Haute-Saône); les quèveleu de Châtel-Blanc; les brûle-loups des Fourgs (Doubs).

Autrefois, sur le Mont d'Or, près de Rochejean (Doubs) des hommes s'abritaient dans de gros-

sières constructions de pierres pour veiller sur les vaches des fermes. C'étaient les « guetteurs de loups ». Non loin du point culminant, on voit encore une de ces cabanes dite : « la guette du loup ».

**Loutre**. Mustela lutra (Lin.).

Loutra (Marigny), Lore (Montbéliard), Loure (Jura), Poisson de roche (Jura).

Elle vit dans les rivières, au bord des lacs, dans des trous naturels de rochers, dans les racines des peupliers ou des saules. C'est un fléau pour les cours d'eau, car elle détruit beaucoup de poissons. On prétend qu'elle change tous les huit jours de domicile (Mouthe).

**Martre**. Mustela martes (Lin.).

Marte, Mâtre (Maîche).

Sa tache jaune, sous la gorge, la distingue de la fouine. Sa fourrure est très estimée, mais il faut, pour qu'elle soit bonne, que la bête ait été tuée en hiver. Elle vit dans les sapinières et fait la chasse aux petits animaux. Elle est très carnassière.

**Mouton, brebis.**

Brac, Berbis, Faîais, Berbet, Fêtais, Douga.

Le bélier : Bac (Vercel), Belin, Bacot, Ragot, Béra, Belâ, Bôlâ (Haut-Jura), Bagou (Marigny),

Braque (Grand-Combe), Bajot (Jura), Bouquin, Véria.

La brebis : Biquette (Arc-et-Senans), Fayâ (Marigny), Barbis (environs de Montbéliard), Faiais, Brebictte, Foyotte (Jura), Barbois, Bargeotte, Richtô, Tourdze (Pontarlier).

L'agneau : Agnel, Bargeotte, Aigné, Bébé, Aignelot (Montbéliard), Cuchenotte (Quingey), Aigniau, Gnaulet, Igné, Néné.

Dans le vieux français, on trouve *belin* avec le sens de bélier (Roman de Renart et Roman de la Rose).

Bélier a encore une autre origine : *Bell*, cloche. De là, le mot bélière : anneau qui supporte le battant d'une cloche. On sait que les bergers attachent une clochette au cou du bélier qui conduit le troupeau.

*Faia*, *foyotte*, *faillotte* viennent du latin faeta, brebis-mère.

« Non insueta graves tentabant pabula faetas » (Virgile).

Les mots *faiais*, *fêtais*, désignent aussi bien le mouton que la brebis.

*Gniaulet* vient de agnelet agneau.

« .............. et san voix sautelant.
« Me fessot souveni d'un gnaulet poi let [champs ».

(Lo garot de Solin).

La chute de la première syllabe du mot agneau est constatée par Puitspelu, au nombre des exemples cités dans sa grammaire du patois lyonnais.

De *gniaulet*, vint le terme injurieux *gniaule*, gniol donné à un niais (Salins).

Cocote, bargeotte, brebiette se disent comme noms d'amitié à une petite fille.

Le mot *tourdze* se rapproche du bas-breton tourdz (bélier).

La *richtô* et la *tourdze* sont de jeunes brebis qui n'ont pas encore fait de petits.

La foyotte est l'agneau qui vient de naître.

L'étable des moutons se nomme : boirgi, brégi, bergerie (Jura), boirdgerot (Plancher-les-Mines), boitou, boiston (Vercel), bardzi (Les Fourgs), budze, chefferie (Montbéliard) (de l'allemand schaeferei), berbizerie ; le légendaire Barbisier doit être un berger de brebis.

Le berger est le *boirgerot*, ou simplement le bouebe.

Le troupeau est le *prô*, la proie, du latin *praeda*, butin. C'est comme nous l'avons déjà remarqué le véritable butin des razzias. On dit aussi la *fakia*, la *failla*, dans la Suisse romande. Une faille dans le Dauphinois est une troupe : « une faille d'oisons ». Dans le Doubs, c'est une *verio* du vieux français *virée*.

Pour appeler les moutons, on crie : tchu béée,

tieu, tieu (Aillevans), tiai bai, tiens bai (Haute-Saône), nê, nê, bêe (Clerval). Pour les chasser, à Bournois, on crie : *tchan*, *souche*, aux Fourgs, et ailleurs : *chou*, ou *chet*, *tchet*.

Pendant les grandes chaleurs, les moutons au pâturage se mettent à l'ombre, tête basse, serrés les uns contre les autres : ils *mernent*. L'endroit qu'ils choisissent et le *mernou*. Dans les montagnes du Jura, il n'est pas rare de trouver des lieux dits : Au Mernou des moutons. De là vient le nom de *merniau* donné à la sieste des travailleurs des champs.

Souvent les moutons se cornent, se daguent, se *tourent;* les coups qu'ils se donnent sont des toureaux, teura, toura, tourées (ces mots viennent de taureau).

Les moutons qui ont un ver parasite dans le foie, la douve, sont *dodzès*. Ils ont parfois aussi un ver dans le cerveau : le *tournis*, la *tourniôle*, le *virelot*.

Dans une charte comtoise du XIV^e^ siècle, il est question de *chartons*, pour désigner des moutons qui ont subi la castration, en vieux français, chastri, chastron.

*Proverbes*. — « Pu tôt tchaitra, pu tôt voîri ». Plus tôt châtré, plus tôt guéri, dit un proverbe qui indique qu'il faut prendre le plutôt possible une détermination.

—

« Les agnès du veillin sont toujours couélots ». Le veillin est l'automne, *couélots* veut dire faibles.

—

« Agneau qui bêle perd une goulée, et la chèvre broute pendant ce temps », se dit aux personnes qui bavardent au lieu de manger ou de travailler. Ces personnes sont qualifiées de : « gueules de brebis, langues de brebis ». On leur dit : « Diable de langue de brebis, tu n'rates pas de bôla », tu n'arrêtes pas de bêler (Gray, Haute-Saône).

—

Le fumier de brebis est chaud, les cultivateurs l'apprécient :

Naige d'aivri ço di femie de bairbi.

—

« L'ouaille (brebis) et l'abeille, en avril ont leur deuil ».

—

« Il est difficile de déconnaître des moutons dans une bergerie » se dit quand on a de la peine à trouver une chose à soi parmi beaucoup d'autres semblables.

—

A l'Ascension,
Blanche nappe et gras mouton.

—

A la Saint-Aubin, on tond le mouton,
Mais si vous voulez me croire,
Tondez-le à la Saint-Grégoire (9 mai).

Ai pu vit l'aigné (plus vit l'agneau), ai moue va lai pé (moins vaut sa peau) (Montbéliard). Allusion aux vieux paysans inutiles, qui ne peuvent plus travailler.

—

« Il a un rhume d'agneau, qui ne s'en ira qu'avec la peau ».

—

Quand on a à faire un travail pénible, on dit : « j'y laisserai ma laine ». Un soldat qui maigrit au régiment : « y va laisser sa laine ! »

—

On a conservé pendant longtemps une coutume symbolique en Comté : Quand un garçon riche de la commune est allé prendre femme au dehors et qu'il l'amène chez lui, les jeunes filles, habillées en robes blanches, vont offrir à la mariée un petit mouton blanc.

—

Une famille « Belin », dont plusieurs membres furent autrefois co-gouverneurs de Besançon, avait pour armoiries parlantes : trois têtes de bélier.

—

Le mouton noir a une mauvaise réputation chez nous, mais les ménagères lui pardonnent car elles n'ont pas à faire teindre sa laine. On prétendait qu'il incarnait souvent le diable, qu'il

sautait par dessus les tombes dans les cimetières, qu'il obligeait les jeunes mariés à jouer à saute-mouton avec lui. Un jour, qu'un paysan portait sur ses épaules un mouton noir qui lui paraissait extraordinairement pesant : « Tu pèses, foutre, comme le diable », dit-il. — « Je le suis en effet ! » répondit le mouton (1).

—

L'année bissextile, dit-on, est mauvaise pour le mouton.

—

Les moutons qui sautent en sortant de la bergerie annoncent l'orage (Saint-Vit).

Si les moutons bondissent dans la prairie et se battent plus que d'habitude, c'est signe de pluie.

—

La fressure (le poumon, le mou), du mouton est recherchée des gourmets. Un jour, dans une de leurs tournées, les Apôtres, mourant de faim, demandèrent à manger à Jésus-Christ. Il dit à Pierre : « Tue un mouton et dépouille-le ». Et Pierre obéit, mais il mit de côté pour lui la fressure. Jésus s'en aperçut quand il s'agit de faire cuire la bête.

« Où est la fressure, demanda-t-il à son dis-

(1) V. Animaux fantastiques.

ciple? — Maître, dit Pierre, ce mouton n'en avait pas ! »

—

A Septmoncel (Jura), il y avait une femme, la Mairle, qui possédait un troupeau de moutons. Elle les avait conservés en bonne santé, mais non sans peine pendant tout l'hiver. Heureuse de voir approcher la fin de la mauvaise saison — on était au 28 mars et le temps était très doux — et croyant n'avoir plus rien à craindre, elle s'écria :

« Adieu, Mars, tu t'en vas, tu me laisses mes moutons gras ! »

Mais Mars se retournant lui dit :

« Trois jours qui me restent et trois jours que j'emprunterai à mon compère avril, ne te laisseront ni moutons, ni brebis ! »

Il arriva, en effet, des froids terribles et tout le troupeau de la mère Mairle périt.

Ces 3 jours funestes « les jours à la Mairle », sont les 29, 30 et 31 mars. Il ne sont pourtant pas les Saints de glace.

—

Sobriquets : Les Bolos de Lusans (Doubs) ; les Bélâs de Foncine-le-Bas (Jura) ; les Bôlas de Ver. nier-Fontaine ; les Bébés de Villedieu-les-Mouthe; les Chaître-aigné d'Avoudrey (Doubs) ; les Tosse-brebis, ou Tête-Brebis, de Cromary (Haute-Saône).

**La danse des brebis.**

Quand j'étais petite fille,
J'allais paître mes moutons.
J'étais encore trop jeunette,
Matou,
Matourlou !
J'oubliai mon déjeuner,
Matourlé !

Les servantes de mon père,
Après me l'ont apporté.
Venez donc, Jeanne la belle,
Matou,
Matourlou !
Voici votre déjeuner,
Matourlé !

Comment veut-on que je déjeune,
Mes brebis sont égarées ;
Toutes excepté la plus vieille,
Matou,
Matourlou !
Qui ne pouvait plus marcher,
Matourlé !

Et j'ai pris ma cornemuse,
Et me suis mise à corner.
Voilà toutes mes brebichettes,

Matou,
Matourlou !
Qui se sont mis' à danser,
Martoulé !

Tout's excepté la plus vieille,
Qui ne pouvait pas marcher.
Je l'ai pris' par les oreilles,
Matou,
Matourlou !
Par ma foi, vous danserez.
Matourlé !

Quand elle fut dans la danse,
N'y avait plus de place assez :
Ell' faisait des cabrioles,
Matou,
Matourlou !
Des p'tits sauts jusqu'au plancher,
Martoulé !

### Mulet.

Il rend de grands services dans les pays montagneux ; aussi on en élevait beaucoup autrefois dans le Jura, aux Faisses, à Dramelay, à Orgelet, à Saint-Julien, à Gigny et surtout à Arinthod où était le grand marché.

La rancune du mulet est proverbiale ; elle dure trois ans, d'autres disent sept. Elle n'a d'égale, dit-on, que celle d'un curé.

Les Latins disaient : *Mutuum muli scabunt* ; ce sont deux mulets qui se grattent, en parlant de personnes qui se louent mutuellement. Ils disaient aussi : *Mulum de asino pingere* : faire d'un âne, un mulet ; corriger un défaut par un autre.

L'expression : « à vieille mule, frein doré » s'emploie pour dire qu'on pare une vieille bête pour mieux la vendre.

**Mulot.** (Mus sylvaticus).

Musot (Jura), Rat des champs. Raite reusiole (Jura), Ratto (Mouthe).

Un peu plus gros qu'une souris, il fait des galeries dans les jardins et les champs. Il ronge les racines, d'où le nom de *reusiole.* Pour le prendre, on creuse dans les endroits qu'il fréquente des trous de 30 centimètres de profondeur, taillés à pic ; on les remplit d'eau et il vient s'y noyer.

**Musaraigne.** Sorex araneus (Lin.).

Masette (Jura), Musot, Meset, M'set (Mouthe), Mujou (Marigny), Mouset (Jura), Rate-aveugle (Mouthier), S' ri (Montbéliard).

Ce nom de musaraigne vient du latin mus, rat, et aranea, araignée, à cause de sa ressemblance avec la souris et de sa petite taille.

Ses yeux sont très petits, presque imperceptibles d'où le nom de *raite-aveugle*.

Son museau pointu, traversé par un sillon profond, ses grandes oreilles, ses grosses paupières, lui donnent une figure bizarre : *le mour de sri* désigne une personne maigre, ridée, à figure désagréable.

On dit de quelqu'un qui a les dents fines et pointues qu'il a des dents de *s'ri.*

On croit que sa morsure est venimeuse pour les animaux.

Les chats tuent la musaraigne, mais ne la mangent pas à cause de son odeur.

*Meusi*, *m'si*, a le sens de chétif, gringalet.

On dit aux enfants qui n'aiment pas l'école :

A l'école,
Petit drôle,
Marche z'y,
Petit meusi !

Devinette. — Qu'est-ce qui n'est pas plus gros que la tripe d'un m'zet et qui fait gémir nuit et jour ? Réponse. — Une aiguille.

**Muscardin.** Myoxus avellanarius (Lin.).

Muscardin, Souris des noisettes, Croque-noix, Souris rouge (Montbéliard), raite neusillère (Montbéliard).

Le muscardin est un loir qui aime à chauffer au soleil son petit ventre rond. Il vit souvent dans un nid d'herbes fines, sur les noisetiers,

d'où le nom de raite-neusillère, de souris des noisettes. Il mange les noisettes à la branche même, où elles restent vides avec un grand trou à la pointe.

Il ne s'attaque jamais aux noisettes vides non plus qu'à celles qui ont à l'intérieur un *garde-champêtre*, un asticot.

## Ours.

Oche (Haute-Saône).

On a vu cet animal dans les hautes montagnes du Jura, jusqu'au commencement du XIX^e^ siècle, et le dernier a été tué à Goumois (Doubs), en 1821.

Il y a une cinquantaine d'années, des Suisses qui avaient capturé des ours dans les Alpes venaient les montrer dans les villages. Ils les faisaient marcher debout, danser et faire des culbutes.

Ce genre d'exhibition très fréquent autrefois est devenu rare.

La graisse d'ours, croyait-on, était souveraine pour faire repousser les cheveux. On l'employait aussi contre les rhumatismes.

On dit : « Si, à la fête de la Chandeleur, l'ours met sa patte à la fenêtre, il la rentre pour quarante jours ». Cela signifie que si le soleil se montre au commencement de février, l'hiver reprend pour plus d'un mois. On dit également :

A la Chandeleur, le soleil, l'ours pour 40 jours dans sa caverne.

Sobriquets : Les Ours d'Arbouans, de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs).

## Porc.

Le vocabulaire qui concerne le porc est très riche. C'est ainsi qu'on l'appelle : pô (divers lieux), gueillot, poue, grougnâ (Sauget), pouâ (Marigny), goret (Haute-Saône), pouò (Arbois), vorait, poirchot (Fallerans), vorret (Montbéliard), gouri, verrat, gouin (Les Fourgs), varret (Besançon), goillot (Le Russey), thiâ (Mouthe), gaillot, carpet (jeune cochon maigre, efflanqué) (Montbéliard). C'est le surnom des gens d'Autet (Haute-Saône).

La femelle, la truie, est désignée sous les noms suivants :

Trouaille (Marigny), baugue (Maîche), treue, boque, trouille (Les Fourgs), béquet (Grand'-Combe), true, coche, goroille, coucheta (Arlay), gaille, coutche, gueroille (Haute-Saône), porche, guenau (Salins), pochille, gouine, aulère (truie de moulin).

Les petits porcs s'appellent :

Poichelots, pouchelots, goures, pouchilles, pouché (Montbéliard), pouchelots, petits gouris, pouchetots, lourrins, cayons, laitants (cochon de lait), carpets (maigres, efflanqués), nourrins,

raitots, neurrins (Montbéliard), raitons, herbatons (1).

A cette liste, il faut ajouter quelques noms qui ne sont pas sans saveur : Ainsi, dans la conversation, avec une personne qu'on respecte, on dit, en parlant du porc : « notre habillé de soie », ou « notre mossieu », mais si on prononce le mot cochon, on a soin d'ajouter « sauf vot' respect ».

Nos paysans accepteraient sans difficulté cette définition : « Cochon, ainsi nommé parce que c'est le plus sale des animaux ».

*Cayon* qui signifie petit cochon est dit pour gaillon, gaillot. Des deux côtés de la frontière, ce mot est fréquemment employé comme injure. A l'insulte *cayon*, adressée à un Suisse, le Suisse répond : « cayon de Frinçais ! »

Autrefois on faisait paître les cochons dans les champs, au bord des bois, où ils se nourris-

(1) Dans *goret* et *varret*, le *v* et le *g* sont transposés comme notre langue en offre tant d'exemples. *Lourrins*, *neurrins*, noms donnés aux petits cochons, sont encore une transposition de l'l pour l'n ; on sait que dans nos patois, on dit, nentille pour lentille, orphenin pour orphelin. *Gorre*, *gorrin*, *goreau* sont des mots de notre ancienne langue qui ont donné *goret* du français d'aujourd'hui. En allemand *gorren*, *guren*, signifie grogner comme fait le porc.

saient de glands, de faînes, de baies et de racines. Quand les bergers les réunissaient en troupeau, ils criaient : « Jetez les porcs ! jetié las pos! dzitez les gouris! » Pour les appeler ou les diriger, ils criaient sur un ton très aigu : hou, tia, tia, gouri, gouri, ri, ri, ri, ri ! Mes bellots, mes tous bés ! et pour les chasser : kiou, kiou, kye, kye ; cette expression servait aussi pour les appeler et on y ajoutait : *raitot*, mot d'amitié. On disait : *bai*, *bai*, pour faire venir la truie et ses petits.

Dans les champs, les cochons labourent, bouleversent la terre pour chercher leur nourriture avec leur groin, comme font les sangliers : ils *reboillent*, *bochent* (de bêcher), *fourrignent*. Ces affouillements du sol sont nommés *reboilluns*.

Dans les fermes de la haute montagne, on envoie encore les cochons à la pâture ; on les engraisse avec la *recuite*, résidu de la fabrication du fromage. Mais dans la plupart des localités on ne les envoie plus aux champs ; on les enferme dans une loge : le *boiton* (Mouthe), le *beudzon* (Marigny), badzon, bugeon, esouterang (Haute-Saône), sou, souille (Plancher-les-Mines), têt (toit).

*Moniguet ou Maniguet* est le nom qu'on donne au Chatreur (Bournois).

Les cochons, en mangeant, remuent leur nourriture avec leur groin ; on dit alors qu'ils vor-

mouillent, farfouillent, forfouillent. Ils grognent, grougnent, grugnent, reunent, rudgient : s'ils ne sont pas difficiles sur la nourriture, on dit qu'ils sont de « bonne mâche » (Jura). Les petits cochons qui viennent bien drus sont des *druillets* (Haute-Saône).

« Quand les gouris sont trop gras, dit-on, ils cassent leur sou »; ce dicton s'appliquerait avec plus d'exactitude aux cochons vigoureux, à moitié engraissés, qui avec leurs groins, dépavent leur étable, la déplanchent, et rongent leur auge, ce qui les empêche de « profiter ». Pour les faire tenir tranquilles, on ferre leur groin, on le traverse d'un fil de fer ou d'un grand clou qu'on recourbe. Il sont ainsi obligés par la douleur de rester en paix.

La truie est très féconde et fait deux portées par an de douze à quatorze cochonnets qu'elle nourrit pendant six semaines. En allaitant ou en caressant sa portée, sa niaie, nillée, nille, elle pousse de petits grognements qu'on appelle *gocoillies* (Montbéliard).

On sait que, quelquefois les truies qui ont des petits pour la première fois, les dévorent et n'en laissent guère subsister qu'un ou deux quand elles sont suffisamment repues; ceux qui restent, c'est le remaing, le remignon (Montbéliard). On suppose qu'elles chérissent plus particulièrement ceux qu'elles ont ainsi épar-

gnés, aussi dit-on d'un enfant gâté : « c'est le remignon de la truie » (Montbéliard).

L'engraissement des cochons ne réussit pas toujours. Il est des personnes qui arrosent d'urine la nourriture de ces animaux ou qui leur donnent des débris de viande de boucherie. Mais la chair et le lard deviennent flasques et prennent une odeur désagréable.

Un mal fréquent chez le porc c'est la *louva*, une grosse veine rougeâtre qui gonfle le bas des gencives.

Une autre maladie est *lou rudzou*, sans doute le rouget, maladie analogue à celle qui se manifeste chez les chiens.

Il est des cochons qui restent à demi-gras ; on les dit alors *emborboillis* (Montbéliard). D'autres ont les jambes raides, engourdies ; ils « ont le trac » c'est parce qu'une belette leur a pissé dessus. Les cochons les plus difficiles à engraisser sont ceux qui sont nés en automne. De là le dicton : « Qui veut du mal à son voisin, lui fait acheter un gouris de la Saint-Martin ». On nomme ces porcelets *hivernaux*, *hivenâs*, *hévenaux* (Plancher-les-Mines), herbas (de l'allemand herbst, automne), peut-être aussi parce qu'ils mangent l'herbe du clos après le dernier regain.

On appelle *guillenier* celui qui vend des petits cochons. Ce mot vient probablement du vieux

français guiller, tromper, duper, ou de *guilleur*, trompeur, fourbe, de mauvaise foi.

Dans les campagnes, on tue les porcs quand ils atteignent 100 à 150 kilogrammes; c'est ordinairement en décembre, vers la Noël, ou en janvier qu'on les saigne. On recueille, dans un grand vase, leur sang qu'on agite avec les doigts ou un bâton pour en retirer les *étoupes* (fibrine coagulée).

Quand on saigne un cochon qui crie très fort, et s'agite violemment, c'est signe qu'il ne produira pas beaucoup de viande ni de boudin. De là le proverbe :

*Gros reune, po de raippot*
*Dit c'tiu qui tien lou pô.*
(Gros grognard peu de rapport
Dit celui qui tue le porc.)

Quand l'animal est mort, on lui verse de l'eau chaude dessus; on le fait « brure », on l'*échare*, l'*etzare*, l'*ètchade* (l'échaude) (Mouthe), pour lui enlever les soies.

On sait que dans le compagnon de Saint-Antoine, du groin jusqu'aux pattes, tout est bon, on utilise tout; il y a à peine 5 à 6 o/o de déchet.

Toutes les parties qui doivent être consommées sont détachées sans retard; on enlève les petites côtes, on nettoie les boyaux qui serviront, étant lavés, à faire le boudin, les saucisses et les an-

douilles : le *Jésus* est la plus grosse des andouilles, on la garde souvent pour la dernière.

Les enfants de la maison viennent souffler au derrière du cochon pour qu'on leur donne la vessie. Ils se disputent aussi la queue. Pour les départager, on la donne à celui qui embrasse le porc à l'anus. Il est obligé aussi d'aller chercher la règle qui servira à fendre l'animal en deux parties égales dans le sens de la longueur ; la scie à refendre ; la scie à chantourner. Ce sont là des « attrapes » comme celles dont on use au premier avril.

Quand on a enlevé du porc les parties immédiatement comestibles, on le découpe en deux longues bandes, on détache les jambons ; puis on met dans un saloir tout ce qui doit être conservé. Dix ou quinze jours après, on retire le tout pour le suspendre à la cheminée et, pendant deux ou trois jours, on fait dans l'âtre du feu avec des branches de sapin ou de genièvre afin de bien enfumer sa chair.

La bande qu'on lève sur les côtes : l'éppenau (Mouthe) est celle qu'on divise en morceaux pour offrir aux amis, *on moâ d'eppnau* (un morceau d'épine). On offre avec cette grillade, du boudin. Naguère le curé était servi le premier ; on lui faisait cadeau d'un jambon de derrière. Quand il en avait reçu de toutes les familles ayant tué des cochons, il traitait, chez

lui, le dimanche ses paroissiens : c'était « le dîner des jambons ».

« Lai larmes de poue », désignent la cervelle de porc ; le querquelin, la meusse, la misse, c'est le pancréas ; le pourtchot est un morceau de porc frais. Une tranche de lard dans la bande est un fusetot (Mïége), fièsot fisse, fiôse, fièche, (Bournois), c'est ce qu'on coupe le dimanche pour le repas de la famille.

En fondant la panne, ponne, poine, ponatte, on obtient le saindoux, sayin, seyin, regon (Grandvaux, Jura) ; les petits morceaux qui ne sont pas fondus complètement sont les grettons, glettons (Mouthe), grottons, grobons, grobos, grabons, grabsons, grabessons, graibeussons, gramessons, regons.

Quand on mange les pieds du cochon, les enfants demandent les os des phalanges ; ils les percent au milieu, y introduisent une ficelle puis les font mouvoir à gauche et à droite ; il se produit un son rauque assez fort : c'est le frelon, frelet (Mouthe), le frodo, le frondon, le brodo.

Parmi les nombreuses expressions et les proverbes se rapportant au porc, nous choisirons les plus typiques.

On dit qu'on « tue la moitié d'un cochon », quand on a élevé et nourri un porc à frais communs avec une autre personne et qu'on le partage.

On n'engraisse pas un cochon avec de l'eau claire.

—

Adroit de ses mains comme un cochon de sa queue.

—

Il chante comme un cochon qui a le nez pris sous une porte; le chant harmonieux du cochon l'a fait appeler « rossignol à glands ».

—

L'expression: les gouris trop gras cassent leur sou et renversent leur auge, s'applique, au figuré, aux ingrats qu'on a comblés de bienfaits ou aux serviteurs gâtés qui vous quittent.

Las gouris ai lai velle
Las houmes au quâ di feu
Çot in fier en-neu.

« Les cochons dans les rues, les hommes au coin du feu, c'est un grand ennui ». Cela signifie qu'on a autant de peine à faire rentrer les cochons qu'à faire travailler les paresseux. Ou bien encore est-ce parce que les porcs habitués à aller au pâturage crient, grognent, font du tapage quand on les retient à la ferme.

—

Après ma mort
Garde les porcs.

Ou :

Une fois mort
Guilles de porc.

Signifie : Après moi le déluge ; peu m'importe ce que deviendront les survivants.

—

« Celui qui garde les cochons en ce monde les gardera aussi dans l'autre », est le dernier cri de la résignation.

—

« Une truie qui a beaucoup de petits cochons ne peut jamais manger un bon étron », se dit de la misère des parents qui ont une grande famille.

—

Quelqu'un qui dit des saletés dit des *trueries*.

—

« C'est de la graisse de cochon », s'emploie pour désigner une parenté très éloignée.

—

Faire des pourceaux grivelés (Bournois), c'est faire un travail en dépit du bon sens (?)

—

D'une femme désordonnée dont le ménage n'est jamais fait on dit « qu'une truie n'y retrouverait pas ses petits ».

—

« J'ai des pieds froids comme des museaux de porcs » est une expression qui vient de ce que le cochon en bonne santé a le museau très frais, comme les chiens.

—

« Aussi vrai qu'il pleut des andouilles » s'emploie pour affirmer que celui qui vient de parler a dit un gros mensonge.

—

Une femme malpropre, au physique, comme au moral, est nommée selon les localités : *porche*, *aulère*, *guenée*, *guenau*, *gouine*, *gorsino*, *gueune*, *gounie*, *gounille* (1).

—

« Il n'est pas de moine d'Acey (Jura)
Qui n'ait sa gouine à Bresilley ».

est un proverbe qui témoigne, comme bien d'autres, en quelle estime nos populations tenaient les mœurs monacales.

—

*Rif*, *rof*, *lets pouchilles* et *malots*. *Bon! bon! les truies et les verrats !* est l'exclamation de quelqu'un impatienté qui cherche vainement une chose dans un mélange d'objets sans ordre.

—

(1) *Goïno* en Provençal désigne une femme de mauvaises mœurs.

Si à la Saint-Jacques (25 juillet)
Votre toit est mouillé,
De glands sera le porc privé.

—

Devinette : Qui va dans les épines, qui est tout habillé de soie et ne peut pas se déchirer ? Réponse : le cochon.

—

Quelques remèdes populaires sont tirés du porc :

Pour guérir un ivrogne de son ivresse, il faut lui faire boire du lait d'une coche noire.

—

La graisse du cochon mâle vaut mieux que celle de la femelle au point de vue médicinal.

—

Avez-vous la goutte ? Respirez de la fiente de cochon. Si vous n'êtes pas guéri, vous serez peut-être soulagé.

La peau fine qui enveloppe la panne : toilette, peau d'oint (Mouthe), est pendue à la cheminée pour la dessécher. On l'emploie pour couvrir une plaie ou pour envelopper le doigt affligé d'un panaris ou mal blanc.

La vessie, soigneusement nettoyée, n'est pas toujours utilisée comme blague à tabac ou sac à billes ; on s'en sert aussi comme récipient pour la glace que l'on applique sur la tête ou d'autres parties du corps dans certaines maladies. Quel-

quefois, on la remplit de saindoux ; elle remplace alors le traditionnel pot de grès.

**Putois.** Mustela putorius (Lin.).

Peto, ptô, pteu (divers lieux). Péteu, pétou, putias (Jura). Ptoue, petoue (Arbois). Viéjeu, voiejeu, bitou, piteu (Haute-Saône).

Le nom du putois vient du vieux français *put*, mauvais, puant, car l'animal exhale une odeur désagréable.

Il chasse la nuit et suit volontiers les chemins, d'où le nom de viéjeu, voiejeu, voyageur (Haute-Saône). Il est la terreur du poulailler, il tue pour le plaisir de détruire. Il est rusé et sait éviter les pièges, dont le plus commun est un œuf rempli de cendres, un *niaud*.

Quelques personnes sont persuadées que le putois est le mâle de la fouine.

Celui qui a pris un putois va dans le village faire la quête des œufs (Remoray).

Traiter quelqu'un de putois c'est l'appeler : rôdeur nocturne.

—

« Il a la maladie du ptoue, il mangerait bien une poule », se dit de quelqu'un qui fait le malade.

—

Bonsoir, putois, la poule est rentrée (Jura) !

—

Voici une malédiction autrefois très répandue en Comté :

« Maule petoue mainge qui en ot lai cause ! » Que le mauvais putois mange celui qui en est la cause.

—

On crie pteu ! aux animaux paresseux, aux bœufs, aux vaches, qui ne veulent pas se lever ou marcher.

—

Si vous avez le cauchemar, c'est la moitié du temps parce qu'un ptô est venu se coucher sur votre poitrine.

—

Pour plaisanter un Comtois au sujet de son accent, on lui dit : « Hein ! toué Comtoué, qu'tu voués l' putoué qui boué su' l' toué.

—

Sobriquets : Les ptôs de Byans; les putois d'Echevanne (Doubs).

**Rat.**

Rate (Mouthe), souris ratotte, gou (goz en bas breton signifie *Taupe*). Rai, raitai, raitte, musot. *Rate* dans la campagne s'emploie le plus souvent pour désigner une souris.

Le chat qui prend des rats ou des souris, « rate ».

Le musot est surtout le rat des champs. Il est

très nuisible, on le chasse à l'aide de ratières, raitores, raitoures.

On croit souvent dans les campagnes que le rat est le mâle de la souris.

*Ratasser*, *ratiller*, *guiller*, c'est fureter, ronger, mordiller à la façon des rats. « Les poux le guillent » dit-on d'un enfant plein de vermine.

On sait qu'un employé des contributions indirectes est appelé rat ou rat de cave. Quand il va exercer, on dit qu'il va « rater ».

On appelle aussi rat de cave, une mèche enduite de cire et grosse comme un queue de rat.

Le rat d'eau passe pour très méchant, on croit que sa morsure ne peut se guérir (Mouthe).

On dit : « mouillé comme une rate ».

Proverbe :

« Au négligent laboureur
Le rat mange le meilleur ».

On dit d'un enfant qui ne réussit rien : « Les rats lui ont mangé le nombril ». Cette expression vient de ce que le cordon ombilical était considéré comme porte-bonheur. On le mettait dans la poche d'un enfant comme un talisman qui ouvrait l'intelligence.

## CONTE

### Le rat et sa rate.

Le rat et sa rate s'étaient levés avant Pitron

minette pour battre au fléau. Quand la paille eut reçu le premier coup, la rate laissa son mari la retourner seul et s'en vint à l'outau mettre son déjeuner en train.

Quand les gaudes furent sur le feu, la rate revint à la grange pour aider son mari. De temps en temps, elle allait faire un tour pour remuer les gaudes avec la poche, afin qu'elles ne se missent pas en « mocons ». Comme la rate était toute petite, elle montait sur le bord de la marmite pour surveiller le déjeuner ; mais ayant voulu descendre le long du manche de la poche pour goûter la bouillie, elle tomba dans les gaudes.

Le rat, ne voyant point revenir sa rate, finit par perdre patience. Il l'appela de tous les côtés, mais personne ne répondait. Il vint voir à la cuisine et n'y trouva point sa femme.

« C'est bien étonnant, se dit-il, où diable sera-t-elle allée ? »

Mais comme il avait l'estomac dans les talons et que les gaudes étaient cuites à point, il s'en dressa une bonne assiette et se mit à les manger. Las moi ! dans la première cuiller qu'il porta à sa bouche, il trouva sa rate morte.

Bien désolé, il sortit sur le pas de sa porte pour pleurer à son aise. Un chat passait qui lui demanda :

— Qu'as-tu rat, pour tant pleurer ?

— La rate est tombée dans les gaudes ! »

Le chat tout attendri, partit en pleurant et rencontra un bœuf, qui lui dit :

— Qu'as-tu chat, pour tant pleurer ?

— La rate est tombée dans les gaudes, le rat pleure, et moi je miaule ! »

Le bœuf partit en pleurant et il rencontra un chien :

— Qu'as-tu bœuf, pour tant pleurer ?

— La rate est tombée dans les gaudes, le rat pleure, le chat miaule et moi je beugle ! »

Le chien partit en pleurant et il rencontra un cochon :

—Qu'as-tu chien pour pleurer ?

— La rate est tombée dans les gaudes, le rat pleure, le chat miaule, le bœuf beugle et moi j'aboie ! »

Le cochon partit en pleurant..., etc., etc.

On peut dans ce conte faire figurer tous les animaux de la création.

### Renard.

Renai, rnâ (divers lieux). Renâ (moyenne montagne), vulpâ (Haute-Saône). Vourpe.

*Dictons.* — « Il a la maladie du renard, il mangerait bien une poule ! » se dit d'un malade imaginaire (voir putois).

—

« On sait pourquoi le renard ne veut point de miel », correspond à l'expression du chat qui ne veut point de lard.

—

L'ai quement lou renai.
Que n'en eut que lou regai (Montbéliard).

Il est comme le renard, qui n'en eut que le regard, réminiscence de la fable : le Renard et les raisins.

—

« Faire le renard », c'est faire l'école buissonnière.

—

« Renarder » quelqu'un, c'est le tromper, c'est être rusé comme le renard.

Renarder, c'est aussi vomir. On dit également « faire des renards ».

—

Les renards, les belettes, les fouines sont parfois qualifiées de « fausses bêtes » (Jura).

—

Quand on voit des brouillards se trainer au flanc des montagnes, on dit que les « renards font au four ». Il semble en effet que c'est de la fumée qui sort des anfractuosités des rochers où ces animaux ont leurs tanières.

—

La tanière n'est jamais au soleil levant (Mouthe).

Si les renards glapissent plus que d'habitude, c'est signe de pluie.

Quand on a des engelures ou les pieds gelés, il faut les frictionner avec de la graisse de renard.

On dit des grains de raisin blanc bien dorés que « le renard a pissé dessus ».

Il y a sur le territoire de Gy (Haute-Saône), une vigne dont le vin est renommé : c'est « l'Enclos aux renards ». On raconte que par une nuit d'orage, tous les renards de la contrée s'y étaient donnés rendez-vous pour manger des raisins. Les éclairs incessants favorisaient leurs maraude : « Encore une éluze (éclair) ! » criaient-ils afin de mieux voir les plus belles grappes. Tout à coup le tonnerre éclate avec une telle violence qu'ils crurent que le ciel tombait.

De peur, ils arrosèrent la terre de tout ce qu'ils avaient dans le ventre.....

C'est à dater de ce jour que les raisins de cette vigne sont d'un beau jaune doré, et que le vin possède un délicieux bouquet de terroir.

On dit d'un vaniteux qui porte de beaux habits : « Il est habillé en renard » ; c'est la fourrure seule qui a de la valeur.

Quand on veut affirmer avec force, ou parler de quelque chose d'impossible, on dit : « Je veux bien que le renard soit mon oncle si.... »

Les habitants des villages qui fréquentent peu leurs voisins sont appelés renards. Ainsi les

gens du hameau des Vitres, (commune de Bournois), sont nommés les « Renards des Vitres » parce qu'ils vivent solitaires dans leurs maisons comme les renards dans leurs tanières.

« Les queues de renard », sobriquet des habitants de Mignovillard (Jura).

On dit aussi : les renards de Géraise (Jura), de Vitrey (Haute-Saône); les renais de Brognard (Doubs).

Quelques personnes mangent la viande de renard après l'avoir fait geler quelques jours. D'autres la marinent fortement et jettent la marinade avant la cuisson. On la met au préalable dans l'eau courante pour lui enlever son odeur de fauve.

## Conte en patois de Mouthe (Doubs).

### Lou R'na.

Na vèprau, lou Gros Françoet vo s'prom'nê da l'bô u méta dè sapins. Pè bin loin d'la source de *Mètre Henri* (1), l'atrevé on r'na adroumi u pi d'na grôsso pess'e.

Ça rûss'bin ; u lui faut d'jestema de la graisse de r'na ; seudié c'est d'zeudié, è pou qu'la graisse pouisse sarvi a ça qu'la veut faire, u faut qu'la

(1) Source qui alimente le village de Rochejean, près de Mouthe.

bête fié touo on d'vindrou. O ! mais, aro-tu la tsanse d'a var ion lou lademan ?

Lou Grô n'sait trô qu'fair, mais u s'é bintôt tri d'abarras. Sin faire de bruit, u iév'lou pi, arrats de son su-ia, on chiô qu'ma on na mettève da l'vié tin. U l'adiain-ne da son fusil, la této à vau, poui « *couic* » l'armé.

Lou r'na qu'ò ouilli se iév' quema on ressoa mais cu n'avé pê oncou pra se n'ellan que « *pan* », lou vouèric chioulé à la pesse pa n'errieu.

Lou Grò revint tranquilloma à la maison. Lou lademan qu'etté on dvindre, l'alle retrouvè son r'na qu'etté chioulé à la pesse et n'ôille qu'à l'touè.

C'est diss' qu'u s'prôcure de la graisse de r'na toué on dvindre et pa dessus na piau que n'avé pê lou mindre patchu que ciu qu'vous saitet tui.

## Le Renard.

Une après-dînée, le Gros François va se promener dans le bois, au milieu des sapins. A peu de distance de la source de *Maître Henri* il aperçoit un renard endormi au pied d'une grosse pesse.

Parfait, il lui faut justement de la graisse de renard. Seulement, c'est jeudi, et pour l'usage qu'il veut en faire, ce serait préférable que la bête fût tuée un vendredi.

Ari! aura-t-il la chance d'en voir un le lendemain ?

Le Gros ne sait trop que faire, mais il n'est pas longtemps embarrassé. Tout doucement il lève le pied, arrache de son soulier un de ces gros clous comme on en mettait dans le vieux temps, l'enfile dans le canon du fusil, la tête en bas, puis « *couic* » l'arme.

Le renard qui a entendu se lève comme un ressort, mais il n'avait pas encore pris son élan que « *pan* » le voilà cloué à la pesse par une oreille.

Le Gros revient tranquillement à la maison. Le lendemain qui était un vendredi, il alla retrouver son renard qui était toujours cloué à la pesse et n'eut qu'à le tuer.

C'est ainsi qu'il se procura de la graisse de renard occis le vendredi, et de plus une peau qui n'avait pas le moindre trou sauf celui que vous connaissez tous.

### Sanglier.

Siniâ (Maîche), singlâ (moyenne montagne), san-ye (Bournois), singhiâ (Jura), sindié (Cernans, Mouthier), sangllie (Montbéliard), pô singhiai (divers lieux).

Au moyen âge, le vieux sanglier armé de défenses était appelé : *Sangler-deffens*. Nous lisons dans le Roman de la Rose :

« Deffens, ours, leus, lions, sanglers-deffens ne creiz pas sor mon deffens ».

Le sanglier est regardé comme l'ancêtre du cochon domestique. Sa femelle est la laie, ses petits, les marcassins. Il gîte dans sa bauge, et va se baigner dans les mares à certains endroits qu'il affectionne et qu'on appelle : *sou*, *souil*, *souilleux*.

Ses défenses sont appelées *grés*.

Sobriquets : Les sangliers de Bart, de Sarraz, de Dammartin (Doubs).

**Souris.**

Seri, sri, rate (Sauget), raite, raitotte (montagne), rotot (Les Usiers), ratote (Les Fourgs), rotté (Cernans), rezial (Bournois), Gou.

« La rezial » est la souris des champs, on dit aussi « rezielliou ».

Souvent on entend les ménagères dire : « Tout a rèseilli da raita chie nous », tout est rongé par les souris chez nous !

Pour les détruire en emploie un chat qui « rate bien », ou l'on se sert de pièges : ratières, raitoires, raitoures, écachouères. Le piège le plus connu et l'un des plus efficaces est « le quatre en chiffre » ainsi appelé à cause de sa disposition qui a de l'analogie avec la forme d'un 4.

Dans le Sauget, on indique comme suit la durée de la gestation chez certains animaux :

Rata (souris), ion (un mois). Migna (chat), dô. Jappa (chien), tré. Grougna (porc), quatrou.

Quand la souris est prise, elle « pine » crie (Mouthe). Quand elle « pine » le plus fort, c'est lorsqu'on lui laisse tomber deux ou trois gouttes de poix, ou résine, en fusion, aux environs de la naissance de la queue. On la lâche ensuite. Elle va conter ses misères aux autres et la maison en est entièrement débarrassée. Un autre moyen d'en purger l'habitation c'est d'en prendre une vivante et de la faire rôtir. On peut également se défaire des rats de la même manière. Un procédé moins cruel consiste à attacher avec un fil de fer un petit grelot au cou d'un rat. Il effraie les autres et toute la bande s'en va plus loin, emmenant aussi les souris.

On dit d'un miséreux : « paurou quement lé rottet » (Cernans), pauvre comme les souris, « pauvre comme un rat d'église » se dit aussi en Comté.

Les mots souris, raitot, ratote sont des termes d'amitié qu'on donne aux enfants. On dit « éveillé comme une potée de souris », une chiée, un panier, une charpigne (panier), de souris.

Vers le 20 décembre, les fileuses se hâtent pour terminer leur quenouille avant Noël, car du 25 décembre au 6 janvier, le « fil est pour les souris ».

Quand les souris se montrent plus souvent que

de coutume, ou trottent entre les planchers en faisant des « charges de cavalerie », c'est signe de mauvais temps.

Si ton enfant pisse au lit,
Fais-lui manger des souris.

Pour guérir la sueur des mains, on attrape une souris vivante et on la serre jusqu'à ce qu'elle périsse.

Pour donner du courage aux enfants quand il s'agit de leur arracher une dent de lait on leur fait croire qu'un *raitôt* la leur rapportera. On met la dent dans un trou de souris et on crie : « Raitote, raitote, raimene me mai dent ! » On dit ailleurs qu'il faut immédiatement jeter la dent au feu pour qu'elle ne repousse pas en dent de souris (Mouthe). Quelques personnes vont jeter la dent sur un cimetière, d'autres en la mettant dans le feu disent : « Tiens, feu, feu, voilai mai mai dent. Quand y (je) sera mouhe (mort) te me lai rebaillerai ausse quiare (claire) que d' l'argent », ou : « Feu, prends ma dent, rends-la moi aussi claire que l'argent ». On fait dire trois fois par l'enfant cette invocation.

Tout en gardant leur bétail, les bergers de villages voisins s'injurient en criant :

« Tondus ! Berlus ! chasse les rates avau (au bas) let pras ».

Prends n'fourchette pour les rmuâ,
Prends n'cuillie pou let mindja.

—

A Montbéliard, on dit aux individus tondus de très près :

Tondai, poilai,
Tchaisse let raites aiva let prais.

—

Pour « entrôler » (1), les enfants disent :

Une souris verte courait dans un pré vert. — Je l'attrape par la queue. — Je la montre à ces messieurs. — Ces messieurs me disent. — Trempe la queue dans l'huile. — Belle pomme d'or. — Sortira dehors ! (Mouthe).

Ou encore :

Quelle heure est-il ? — Il est midi — Qui l'a dit ? — C'est *le* souris. — Où est-il ? Sous le lit. — Qu'y fait-il ? — Y fait pipi ! — C'est pipi qui en est. (Mouthe).

Voici un autre entrôlement :

Les petits ciseaux, d'or et d'argent, — ton père t'appelle, au bas des escaliers, pour y manger du lait caillé qu'la petite souris a barbotté pendant une heure, deux heures, trois heures de temps, va t'en.

Les gens de Damprichard (Doubs) sont surnommés les Grille-souris.

(1) Pour savoir qui commencera le jeu.

**Taupe.**

Tapâ (Marigny), bousserot, darbon (Mouthe), bousseran, derbon (Grand' Combe), boussou, drabon, boussot (Clerval), draivie (Jura), busot, moutrignie, moutregnie, dravie, dervie (Montbéliard).

Les noms *darbon*, *dervie*, .... viennent du bas latin *darbus*.

Moutrignie, vient de motte, moutte, éminence de terre.

Bousserot, de *bousser*, pousser, la taupe pousse la terre au dehors.

Les monticules de terre sont appelés : mouthière (Mouthe), moutire (Les Fourgs), moutie (Jura), moutenie (Haute-Saône), monnire (Grand' Combe), boussenille, boussenire, tapère (Marigny), taupière (Mouthe).

Ces taupinières gênent les faucheurs. Au printemps on va les étendre, les « épancher » (Mouthe). Autrefois, les taupiers étaient payés par les communes, 4 ou 5 sous, par taupe prise.

Beaucoup de personnes croient que la taupe ne voit pas clair. On dit : « aveugle comme une taupe ».

La taupe pousse sa taupinière quand il va pleuvoir, parce que les vers montent à la surface du sol.

Si les taupes font leurs « taupières », c'est

signe de pluie. Si c'est à travers le gazon gelé ou une mince couche de neige, il fera beau temps.

Si c'est devant une maison, c'est signe de mort.

Pour guérir un ivrogne, on met quelques gouttes de sang de taupe dans son vin (Mouthe).

Pour guérir la jaunisse, on applique une jeune taupe sur le ventre du malade, la queue tournée vers le nombril et on l'y laisse pourrir.

Contre les convulsions, on suspend au cou de l'enfant un sachet rouge contenant le museau et la patte droite de devant d'une taupe.

Pour favoriser la dentition d'un enfant, on lui attache au cou une patte de taupe qui a dû être prise vivante avant le lever du soleil. Le remède est plus efficace si la personne qui a pris la taupe ignore l'usage qu'on doit faire des pattes.

—

Une taupe, sans respect pour l'oint du seigneur, avait ravagé le jardin de la cure d'Anteuil (Doubs). Il ne restait même pas un poireau. Grand émoi dans le village. Des paroissiens dévoués s'embusquèrent et au lever du soleil la taupe était prise. Le conseil municipal, réuni en session spéciale, délibère longuement. On proposait la mort par le feu, ou par l'écrasement ou par l'écorchement. On adopta une solution plus terrible encore et devant servir d'exemple : on l'enterra vivante !

Nos pères fredonnaient le couplet suivant :

Taupes et mulots
Sortez de l'enclos.
Allez chez le curé,
Beurre et lait
Vous y trouverez
Tout à pleinté.





# III

# OISEAUX

Le petit oiseau ou pillon qui vient de naître est rouge. On l'appelle cul rouge, cul tout rouge. Le dernier de la couvée est le chie en nid, le chie-nid (Haute-Saône), chiot-nid, chien-lit, tschien-nid, culot, clet, (Arbois), clot (Marigny), queulot, couélon (Jura). C'est souvent le plus faible de la nichée, il est le dernier à pouvoir voler et il ne peut se poser sur le bord du nid pour lâcher ses excréments.

On appelle de même *culot*, *couèlon* (Mouthe), *chie-en-lit* le dernier né d'une famille.

Les pillons ont le corps couvert de poils follets : la *pitchole*, *picheule, pitcherole.* Quand ces poils deviennent plus nombreux, plus épais, ils forment le duvet, *douvot.* Après le duvet, apparaissent les petits bâtons, les tiaux (Mouthe), qu'on nomme aussi écots, écouts, ce sont les tuyaux qui renferment les plumes. Ces tiges grandissent et deviennent *les gros bâtons ou*

*adrugeons* (1); les plumes se montrent et alors les oiseaux sont *drus*; ils vont pouvoir s'envoler. C'est le moment où les dénicheurs les prennent pour les manger.

Le plumage des oiseaux varie suivant les espèces et, dans une même espèce, suivant le sexe, l'âge, la saison, parfois même suivant la nourriture; c'est ainsi que chez les serins, on arrive par l'alimentation à faire prendre aux plumes, la nuance qu'on désire : rouge, jaune foncé, cannelle. Le carbonate de fer donne des reflets métalliques, la graine de lin produit un beau brillant.

Les petits oiseaux sont des *oselots* (Montbéliard), *ouselots*, *oiselots*, *ougelots* (Haute-Saône), *djieddjied* dans le langage des enfants. Les plus gros sont *ousés*, *ôsés* (Montbéliard), *ougés*, *uges*, *ugés*, *uzés* (Jura), *ugeaux*.

Les cris des oiseaux sont caractéristiques, on a créé des mots pour en exprimer quelques-uns : le corbeau *croasse*, le dindon *glousse*, le moineau *pépie*, la poule *caquette*, la pie *jacasse*, la tourterelle *roucoule*. On a essayé de traduire en les imitant avec des mots certains de ces cris. Ainsi la caille dit : « Paye tes dettes, paye tes dettes » ou « Fie t'a toi, fie t'a toi ! » ou encore « Qu'et

(1) Quitter ses *adrugeons* au figuré, c'est devenir raisonnable.

qu'te de? qu'et qu' te de? » (Qu'est-ce que tu dis ?) Un autre oiseau chante : « foutu gueux, foutu gueux ». Un troisième crie : « que t'é fâ, fâ li » : ce qu'il t'a fait, fais-lui! (1)

Il en est, comme le pinson, qui s'approprient facilement, en captivité, le chant des autres oiseaux. Ils y réussissent mieux lorsqu'ils ont perdu la vue. Pour apprendre un chant au pinson, on le place huit jours dans l'obscurité ou on lui brûle les yeux avec un fer rouge. Un Allemand a eu l'idée pour réagir contre ce procédé barbare de coudre avec un fil d'argent les paupières de la petite bête, de recouvrir l'œil d'une couche de collodion, puis de rendre la vue à l'oiseau quand son éducation est terminée.

Généralement ce procédé est employé, quand on veut avoir des *appelants* pour faire tomber les autres dans les pièges.

Outre leur chant, les oiseaux ont des cris particuliers pour exprimer la joie, la colère, la peur. Ces cris sont compris de toute la gente ailée : ainsi les merles, surpris au bois par un homme ou un animal, voltigent et poussent des cris auxquels répondent les autres oiseaux et spécialement les geais. La poule a un cri pour inviter ses petits à manger et un autre pour

(1) C'est sans doute une allusion à un vieux conte où un oiseau donnait des conseils.

donner l'alarme. Quand un tiercelet plane dans l'air, le cri d'un seul oiseau fait taire tous les autres.

On chassait autrefois plutôt avec des pièges qu'au fusil. Il y avait les appeaux, les pipeaux pour attirer, les gluaux, les lacets, les filets pour capturer. Au commencement du XIX$^{e}$ siècle, Salins avait un certain renom pour préparer les oiseaux destinés à servir d'appelants. On les dressait pour le filet et pour la pipée. Des pinsons, des verdiers étaient tenus dans l'obscurité; on leur apprenait à imiter le chant d'autres oiseaux, puis on leur crevait les yeux. D'autres étaient attachés par une patte, les mutes, et on les faisait voleter en tirant la ficelle qui les retenait.

On prenait ainsi beaucoup de tout petits oiseaux. Les brochettes de mésanges et de rouge-gorges du pays de Montbéliard étaient renommées : on se servait souvent pour cette chasse d'une espèce de raquette nommée « fusil de bois » qui leur cassait les pattes.

On tend beaucoup moins de pièges aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, mais pourtant les jeunes gens des villages emploient encore beaucoup de lacets et de collets surtout en hiver, la saison qui leur laisse le plus de loisirs.

On dit, dans le Jura, qu'à la Saint-Joseph (16 mars), les oiseaux se marient; ensuite ils font leurs nids :

Entre mai et aivri,
Tout ousé fâ son nid ;
Hormis cailles et perdrix,
Et le rossignol gentil.

—

« Chaque oiseau trouve son nid beau ».

—

Aux gros oiseaux, les gros nids (Las groues ousés, las groues nids).

—

Dans la Haute-Saône on appelle *Bouge* un vieux nid.

—

Aivri :
Quéque nids.
Mâ :
E sont tout fâ.
Jun :
E sont bin communs.
Julliet :
E sont tout cueillets.

—

On dit qu'à la Saint-Jean (24 juin) « tout oiseau perd son chant ».

—

« Il n'y a pas de plumes sans oiseau déplumé » (comme on dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu).

—

« Juge l'oiseau à la plume et au chant,
« Et au parler l'homme bon et méchant. »

—

« Lai belle pieume fait lou bé osé » (Montbéliard). « La belle plume fait le bel oiseau » ou « c'est la plume qui refait l'oiseau ». On dit parfois aussi : « c'est la queue qui fait l'oiseau ».

—

Les oiseaux jeûnent le mercredi des Cendres ainsi que le grand vendredi; on dit même qu'ils ne chantent pas ce dernier jour, à trois heures après-midi.

—

On affirme aux enfants que pour trouver beaucoup de nids, il faut jeûner le mercredi des Cendres ou la veille de Noël :

Y faut jeunâ lai veille de Noué (Noël).
Pou trouvâ des nids d'ouzé (Marigny).

Les enfants suivent scrupuleusement cette prescription.

On leur dit aussi que pour prendre un oiseau il n'y a qu'à lui mettre un grain de sel « de balle » sous la queue.

—

« La rancune des parents est une m... d'oiselet » (elle est bientôt refroidie).

—

On assure qu'un oiseau en cage fait son poids d'excréments dans un jour.

—

« L'homme sans abri
Est comme l'oiseau sans nid ».

**Chanson.**

1. I o n'ousé darrie chie nous
Que dit tous les jours.
Dans son bé ramaige, ô vioulette,
Qui veut s'envoulâ

2. Pé in bé métin
Prit son aivoulâ
Su n'branch' d'olivie, ô vioulette.
S'ollâ repousâ.

3. Lai branche était soiche ;
L'ousé est tombâ,
I a demandâ, ô vioulette,
— T'a te bin fâ mau ?

4. — I m'seu cassâ l'aule
Et lou bout di bec.
Et lou bout di bec, ô vioulette.
Qu'ost tout empouthiâ !

5. Voiqui lou printemps
Qui fa bon chantâ
Quand las amoureux, ô vioulette.
Bettant lou paiva.

6. I van vâ las filles,
Ç'ost pou i en contâ
Las filles sont fines, ô vioulette,
Savant li palâ.

7. Elles i cux disant
Mouchay voûte nâ ?
Pannay (1) voûte gorge, ô violette,
Q'ost toute ennaiquâ

8. Elles i cux disant :
Bouquias vos soulies
Basie lo tiquiotte (2), ô violette,
Ne r'veni jaimâs !

## Aigle.

Aille (divers lieux), grand aigle, aille des poules (Clerval), aillet (Doubs).

S'emploie généralement en Franche-Comté pour désigner tous les oiseaux de proie. Le mot *aille* est une survivance du vieux mot *aillier*.

« Si comme aigle, ailliers et escoufles » (3).

L'aigle est l'ennemi des poules, des lapins, des canards. Dans la montagne, on le confond souvent avec la buse.

Quand les aigles planent au-dessus des maisons et poussent leur cri rauque et strident, on est sûr qu'il y mourra quelqu'un dans l'année.

Dans beaucoup de villages, on dit d'un peureux : « Il tremble comme une poule qui a vu l'aille ».

(1) Essuyez.

(2) Le ticlet, le loquet de la porte.

(3) Trésor des recherches et antiquités gauloises de P. Borel (1653).

Si, le matin, en mettant le nez à la fenêtre, vous apercevez une femme et en même temps un aigle qui tournoie, il vous arrivera malheur dans la journée.

On dit d'un homme fier : « il est comme l'aigle, il ne chasse pas les mouches ».

De 1567 jusqu'en 1792, la fontaine de l'Hôtel de Ville de Besançon fut décorée d'une statue en bronze de Charles-Quint à cheval sur l'aigle impérial, et tenant d'une main le globe du monde et de l'autre un glaive nu ; l'aigle avait deux becs qui jetaient l'eau dans le bassin. On disait par plaisanterie au sujet d'une nouvelle gaie :

Las doues grousses ailles de Charles-Quint
En chicleront de joie, di vin.

C'était ce qui arrivait dans les fêtes publiques, où le vin jaillissait des fontaines.

—

Sobriquet : On dit les aillets de Malpas (Doubs).

### Alouette.

Ailouvotte (Montbéliard), alouvotte (Bournois), aulute (Arbois), alouvate (Haute-Saône), ailiuto (Val de Mièges), ailaude, aluiotte (Marigny), oleveta, aulouvotte, olouotte (divers lieux), aulicuta (Jura).

2° Alouette des bois, cujelier, lulu, triplu.

Ce nom *lulu* est une onomatopée imitant son cri.

L'alouette des bois est plus petite que l'alouette des champs. Toutes deux se nourrissent de chenilles, de vers, d'œufs, de sauterelles, et parfois de grains.

On les chasse au fusil, au miroir, au filet; la chasse au lacet est la plus destructive.

Les alouettes « font le Saint-Esprit » quand elles planent au miroir.

Dans un ancien texte comtois, nous trouvons ces mots : .... « des malheureux, des *triplus* mourant de faim ». Ce mot avait sans doute le même sens que « mauviette » qui sert à désigner un homme chétif, malingre, sans énergie.

On dit : « vif et matinal comme l'alouette », « chanter comme une alouette ».

Quand les bergers entendent les alouettes chanter dans les airs, ils leur crient : « olouottes des champs monta bien haut pou olla dire au bon Due qu'ait li feusse chaud chu ças pôres peteuts bargeros que n'ont ni pain dans leuts saichots, ni vin dans leuts quairis pou fare boire lieus aimis » (Aillevans).

Les alouettes s'élèvent très haut dans les airs d'un vol presque perpendiculaire. A Bournois, on dit qu'elles volent si haut parce qu'elles vont *b*oire au-dessus du temps (ciel); le bon Dieu les a condamnées à y aller pour les punir de ce

qu'en volant elles disent toujours : « bougre, bougre, bougre de mâtin ».

—

« Se lou temps tchoyait é vò, y airai bin das ailouvottes de tiuai ». Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes de tuées.

**Balbusard.** Falco haliœtus (Lin.).

Grand martin-pêcheur, ligui (montagne), faucon, grand aille (Mouthier).

Cet oiseau de proie a soixante centimètres de longueur, le bec noir, le manteau brun, le dessous du corps blanc. Il habite le bord des fleuves, des lacs, des rivières et se nourrit presque exclusivement de poissons.

Assez commun en Bourgogne, il est rare en Franche-Comté où il est de passage lorsqu'il émigre pour l'hiver.

**Barge.** Scolopax ægocephala (Lin.).

Bécasse d'eau (Haute-Saône), queue noire, barge à queue noire.

La barge est deux fois plus haute que la bécasse. Elle se plaît dans les marais, les marécages et la boue. Elle ne se laisse pas approcher. En hiver, gris cendré, ventre blanc; en été, tête, cou, poitrine roux.

**Bécasse.** Scolopax rusticola (Lin.).

Bégasse, bégasso (Mouthier), bégosse, boquesse (Chaudefontaine), paigasse (montagne), bogaisse (Montbéliard).

On la trouve dans nos pays, en automne, vers la fin d'octobre et au commencement de novembre. On la chasse au fusil, au collet, au filet. Mais la chasse la plus difficile est la suivante, digne de figurer dans les aventures de M. de Crac :

Le chasseur tient une écumoire et un marteau. Il lève son écumoire en l'air jusqu'à ce qu'une bécasse vienne piquer dans un des trous et rapidement, d'un coup de marteau bien dirigé, il rive la partie du bec qui dépasse.

—

On prétend que la bécasse surprise sur son nid par le chasseur emporte ses petits dans ses pattes.

—

« Qui va à la chasse, tue la bécasse ».

—

On dit souvent : « pas de petit buisson qui n'ait sa bécasse », c'est-à-dire que dans les prés-bois, il faut fouiller même les plus petits buissons où souvent, la bécasse est blottie à terre, sous les feuilles.

—

« A la Saint-Denis (9 octobre), bécasses en tous pays ».

—

Quand vous entendez le cri de la bécasse, c'est signe de mcrt pour vous ou pour un des vôtres.

—

Quand on mange une bécasse, on plante parfois la tête sur le bouchon d'une bouteille et on la fait tourner. Quand elle s'arrête, la personne qui est dans la direction du bec doit offrir une bouteille de vin « bouché ».

La tête comprimée de la bécasse et ses yeux placés fort en arrière lui donnent un air stupide. Aussi, appelle-t-on « bécasse » une femme sans esprit.

On dit aussi : « sourd comme une bécasse ».

—

On donne à ses déjections le nom de « miroir » à cause de la couleur blanche qui s'étale largement et en rond sur les feuilles ou par terre.

—

Les gourmets de bécasse prétendent qu'elle est à point pour être mangée lorsqu'en la secouant, les plumes tombent toutes seules.

**Les Vêpres de Malbuisson**

(*Sur l'air du chant des Vêpres*).

Qu'a lou bet si lon, si long qu'on dit ?
— Ça lou miale qu'a lou bet si long, si long qu'on dit ;

Non, ç'ot pas lou miale qu'a lou bet si long, si long qu'on dit :
— Ça lou pinson qu'a lou bet si long, si long qu'on dit :
Non, ç'ot n'est pas lou pinson qu'a lou bet si long si long qu'on dit :
— Ça lou lunot (linot) qu'a lou bet si long, si long qu'on dit :
Non, ç'ot n'est pas lou lunot qu'a lou bet si long, si long qu'on dit :
— Ça lou bourrot (canard) qu'a lou bet si long, si long qu'on dit :
Non ç'ot n'est pas lou bourrot qu'a lou bet si long, si long qu'on dit :
— Ç'ot lai bégausse qu'a lou bet si long, si long qu'on dit.

**Bécassine**. Scolopax (Lin.).

On en distingue deux variétés :

1° Bécassine commune (scolopax gallinago) (Lin.).

Drondron (Pontarlier), trontron (Jura), grosse bécassine.

2° Petite bécassine (scolopax gallinula) (Lin.).

Sourde (divers lieux), fiolet (Pontarlier). Fiolet vient de *fioulet*, mince, fluet.

La bécassine commune se tient dans les marécages, sur le bord des étangs et dans les prés humides.

La petite bécassine reste dans les marais, se cache dans les roseaux, sous les joncs, dans les rigoles; il faut presque marcher dessus pour la faire lever, ce qui lui a fait donner le nom de sourde; sa chair est plus délicate que celle de la précédente.

On chasse ces deux espèces au filet et au collet. Au commencement d'octobre, vers le quinze, elles font leur apparition en Comté.

Le proverbe dit :

Le fiolet au marais,
La bécasse au bois.

C'est-à-dire que, quand la bécassine fait son apparition dans les marais du 10 au 15 octobre, le chasseur peut chercher la bécasse au bois.

**Bec-croisé.** Loxia curvirostra (Lin.).

Bec-croisé des pins, perroquet (Jura).

Il a un bec comprimé et les deux mandibules tellement courbées en sens inverse que leurs pointes se croisent ; il se nourrit de graines. Réunis en bandes, les becs-croisés s'abattent sur les vergers et détruisent les pommes dont ils ne mangent que les pépins. Le bec-croisé se multiplie en toute saison, en décembre comme au mois d'avril ou de mai; l'époque de la ponte est déterminée par l'abondance des aliments.

**Bec-figue**. Anthus arboreus (Buh.).

Fifi, vinette, bec-fi (divers lieux), pipi des arbres.

Le fifi est un bec-figue beaucoup plus petit dont le passage a lieu à la fin de l'automne avec les alouettes : il donne comme elles au miroir.

La *vinette* est très estimée des gourmets, parce qu'elle devient très grasse.

On la chasse à l'arbre sec avec un miroir, au filet ou au lacet.

**Bergeronnette**. Motacilla flava.

Bergerette, love-coue (Haute-Saône), branlequeue (Ailevans), vodjourotte (Clerval), brolequoi (Vercel), chauchemotte, billecul (Jura); nom donné également au plongeon.

Les bergeronnettes qui suivent les vaches et leur montent sur le dos, sont nommées bergères ; on appelle lavandières celles qui fréquentent le bord de l'eau.

On connaît la grâce de la bergeronnette, sa légèreté et la prestesse de ses mouvements quand elle poursuit les insectes qui voltigent autour du bétail, ou suit de près le laboureur pour chercher dans le sillon frais les vers dont elle se nourrit. Elle ne peut pas vivre en cage.

**Bouvreuil.** Loxia pyrrhula (Lin.).

Lou tiaimu (Montbéliard), camus (Mouthe), caimus.

Son bec très court et gros lui permet de briser les graines les plus dures; son ventre est rouge. Il chante bien et s'apprivoise aisément; on peut même lui faire répéter des airs.

**Bruant.** Emberiza : Citrinella (Lin.).

Bruant jaune, verdier, verdière, vodjure (Bournois), bernère (Plancher-les-Mines), vodjeure (Marigny), vadjouere (Mandevre), verderette, jaunurote (Sancey), vaderotte, djunerot (Mandeure), djanoirotte (Montbéliard), vodgire (Haute-Saône), jaunerette, verdgire, jaunette, vodjouère, djanouerotte (Pont-de-Roide), vadieure (Maiche), forestier (Mouthier), camus (Grand Vaux).

Les noms *jaunerote*, *jaunette*, *jaunerette*, *verdier*, *verdière*, etc... lui viennent de la couleur de son plumage.

Le bruant est très commun en Comté; il fait son nid dans une touffe d'herbes, fréquente les haies et le bord des bois. Il se laisse prendre à tous les pièges qu'on lui tend, on l'a même pour cette raison nommé « oiseau bête ». Il vit en cage.

On dit d'un enfant calme, tranquille, lambin :

« qu'on ne l'a pas trouvé dans un nid de *bruant* ». C'est un calembourg, *bruant* en patois signifie bruyant.

**Busard.** Falco cineraceus (Lin.).

Busard cendré.

Il est plus petit, plus agile et plus rusé que la buse. Il se nourrit de petits oiseaux, de perdreaux, de reptiles; il niche sur le sol, entre des touffes de bruyères, de joncs ou de roseaux.

**Buse.** Falco buteo (Lin.).

Beujon, byâ, béjon, aille (divers lieux), beuson (divers lieux), bozon (Maiche), béjâ, vouiseu (Maiche), bujalle (Plancher-les-Mines), vouisenet.

Le nom de *vouisenet* est donné à cet oiseau de proie à raison du petit cri qu'il fait entendre. *Vouisener* se dit de tous les petits cris que poussent les animaux, notamment le cheval chatouilleux. Quant au nom d'*aille* il provient de ce que beaucoup de personnes confondent la buse avec l'aigle; cependant, elle se distingue de celui-ci par son bec courbé dès la base.

La buse guette longtemps sa proie avec une immobilité qui lui a valu la réputation de stupidité.

Quand la buse plane, les bergers lui crient :

Byâ, byâ, fais tes trois tours. (Jura).

**Butor.** Ardea stellario (Lin.).

Cricracra.

Ce nom est l'imitation du cri du butor; il rappelle le mugissement du taureau, mais plus perçant et plus intense (d'où lui vient son nom latin, *bos taurus*).

Le butor se tient presque sans mouvement dans les roseaux, au bord des marais ou des rivières; il est sauvage, défiant, se défend courageusement, avec son bec qui semble viser les yeux de son ennemi. De là sans doute, l'épithète de butor donnée à un homme grossier et brutal.

**Caille.** Tetras coturnia (Lin.).

Tiaille (Marigny), carcoilla, curcaillot, carcaillet, quincaillat (chant de la caille), poulette des prés (Mouthier), courcoillet (Montagne), marchand de tabac.

Le nom de carcoillot et autres semblables lui vient de son cri ou de son chant qui est traduit par différentes onomatopées : « paye tes dettes, pé té dé ou point d' carottes ».

La caille dépose le plus souvent ses œufs (de huit à quatorze) dans les blés, le mâle ne prend aucun soin de sa couvée.

*Dictons.* — « Etre gras comme une caille ». « Chaud comme une caille ».

Entre mai et aivri
Tout oiseau fâ son nid
Hormis caille et perdrix.

—

A la Saint-Georges
La caille dans l'orge.

—

Une jeune fille naïve est une caillette.

—

On tire différents pronostics du chant de la caille.

Autant de fois la caille chante, autant de francs vaut le froment.

Autant de fois la caille chante, autant de gerbes pour une mesure de blé. Ou bien, autant de francs vaudra le double décalitre et encore : autant il faudra de gerbes pour faire une quarte (la quarte valait deux boisseaux).

Dans le Jura : carcaillat, quincaillat, désignent le marchand de tabac.

## Canard.

Canâ (lieux divers), quêne (Plancher-les-Mines), cainâ (Hte-Saône), bourre, cancan, cuncô, cancà (Jura), bourre, bourrai (bas latin *bureta*), boirai (Dasles, Doubs), arcanette, sarcelle (Montbéliard), bourral, bourotte (Haute-Saône).

Jeune canard : Boère, bourrai, bouri (Montbéliard), du bas latin *bureta*.

Canard vient de l'allemand *kahn*, bateau, parce qu'il flotte sur l'eau.

Le mâle est appelé canâ, bourotte, gainza ganze, de l'allemand *gans*, la femelle est désignée par les noms de cane, bourotte (Haute-Saône), bourre, quêne (Luxeuil).

Les petits canards sont nommés canetons, canots (Jura), canets, bourottes, bouris (Les Fourgs), bouibouis.

Pour faire venir à soi les canards, on crie : bouri ! bouri !

*Bouratter,* c'est marcher lourdement comme les canards, en balançant le corps à chaque pas. On appelle aussi *quaines*, ceux qui ont cette démarche.

Le canard sauvage niche sur le bord des eaux stagnantes, des étangs et des lacs, il est très méfiant et ne se laisse pas approcher facilement.

Quand les canards sauvages passent au printemps on dit qu'ils ont encore un *tacon* de neige sur le dos.

Les canards qui volent çà et là et qui plongent en criant, annoncent la pluie.

Si l' canard crie :
C'est de la pluie.

Quand les canards nasillent, c'est également signe de mauvais temps.

Si les canards émigrent de bonne heure en automne, on dit que l'hiver sera froid.

Voici d'autres pronostics : Au pays de Montbéliard, pour prévoir ce que sera l'hiver, on ouvre en automne, la poitrine d'un canard si elle est blanche partout, l'hiver sera chaud, si elle est rosée, il sera froid seulement au début; si elle est rouge campêche, il sera très froid.

On connaît les expressions « mouillé comme un canard », « trempé comme un canard », « plonger comme un canard ».

Une personne qui boite est appelée quaine (Aillevans).

Pour guérir un panaris, il suffit d'entourer le doigt malade avec le chorion d'un œuf de canard.

Sobriquets : on dit les *boirés* de Dasles (Doubs), les *bouris* des Fourgs (Doubs), les *bourottes* de Blussangeaux.

**Chardonneret.** Fringilla carduelis (Lin.).

Chadenerue (Besançon), tchaidjeneri (Montbéliard), tsadineureu (Jura), detchaidjon, tchadineret (Les Fourgs), totte rodze (tout rouge, tête rouge), charligneux (Mouthier).

Le chardonneret tire son nom de la graine de chardon qu'il aime beaucoup. On nomme grisets, ses petits, à cause de leur plumage gris et lorsqu'ils n'ont pas encore les couleurs rouge et jaune vif des adultes.

« A chasseur de chardonneret, à pêcheur à la
N'accorde pas ta fille ». [ligne.

**Chat-huant.** Strix aluco (Lin.).

Hulotte, hupperan (Arbois), chouette des bois, cheran, chairan (Haute-Saône).

Le cri du mâle est *hou*, *hou*, et celui de la femelle *hoho*, *hoho*.

Le chat-huant fait une guerre acharnée aux mulots et aux petits quadrupèdes nuisibles ; il est donc utile. On recommande aux chasseurs de ne pas le tuer.

Les âmes des morts prennent la forme de chats-huants et de hiboux pour venir par leurs cris plaintifs réclamer des prières. Alors, on fait dires des messes pour les trépassés (Luxeuil).

**Chevèche.** Strix passerina.

Chouette perlée (Jura).

Ce nom lui vient de son plumage varié de noir et de blanc. Elle est moins grosse que la chouette ordinaire et sort plus volontiers que celle-ci dans la journée.

Le cri lugubre qu'elle pousse l'hiver en s'approchant des maisons est la terreur des gens superstitieux.

**Choucas.** Corvus monedula. (Lin.).

Chouca (Clerval), crayotte, corneille des clochers, tchouqueli (Montbéliard).

Il vit dans les clochers, dans les vieux châteaux, où il niche. La femelle pond de cinq à six œufs marqués de taches brunes sur un fond verdâtre.

**Chouette et Hibou.** (Strix).

Chouette. — Choue, ciotte (Jura), en italien *ciovetta*. Chouotte (Vercel), ciottet (Grand'-Combe), chiueta (Marigny), souveta (Jura), tchiotte (Bournois), suvetotte (Les Fourgs), cueillote, creuillotte (Clerval), chouclis (petite chouette) (Clerval), souvetu (Val de la Seille, Jura), sûto (divers lieux).

Hibou. — Utcherot (Montbéliard), upperand, heutcheran, utprant (Quingey), beujon (Haute-Saône), hôppotte (Haute-Saône), beuson (Rougemont), uperon (Jura), chivreloribé (Pays de Montbéliard), boubotte (petit-duc), grand chaperon (grand-duc) (Jura).

Le mot *choue* était usité au xvi^e^ siècle.

Les noms utcherot, utprand et autres semblables viennent de *utchai* qui est l'imitation du cri du hibou et de *utchie*, crier fort, huer, utcher (hucher, appeler en criant, vieux français). Le mot *huer* vient de là.

*Beuson* se dit de quelqu'un qui est mécontent, qui boude, qui fait « la trogne, le chougnet ».

(1) Les Bigarrures du Seigneur des Accords, 1584.

On donne le nom de chouette aux gens qui *tragent* la nuit, aux noctambules.

On imite le cri de la chouette avec des feuilles de lierre, des coquilles d'escargots, pour attirer les petits oiseaux, les geais, les pies.

—

« Etre ridicule comme une chouette sur une commode. »

—

Les chouettes ne produisent pas de perdrix, est une variante du proverbe : tel père, tel fils.

—

Etre repu, comme une chouette de cri-cris (grillons).

—

Quand on entend lai choue.
Çot signe de moue.

—

Au printemps, le cri de la chouette, à l'heure du coucher du soleil, annonce le beau temps.

—

« Quand la chouette fait chou-ou, si tu as un mauvais maître, quitte-le. » Au sortir de l'hiver, les valets de ferme sont sûrs de trouver du travail.

—

Si les hiboux hululent durant le mauvais temps, c'est signe qu'il fera beau sous peu.

**Cigogne.** Ardea ciconia (Lin.).

Cigougne.

On la voit passer en Comté quand elle va en

Alsace ou quand elle repasse en automne. On en tire des pronostics pour les beaux ou les mauvais jours.

On la respecte et un chasseur se fait scrupule de la tirer.

## Coq.

Le mâle : pou, coichot poulou (Marigny), coué-chot (Chaudefontaine), pu (Les Fourgs), couchot (Haute-Saône), poulot, coitchot (divers lieux), kirikiki.

La femelle : Poulaille, dsernot, dgelene (Mont-béliard), djenile (Les Rousses), dzeurona, Djo-renne, dzerena (Jura), dzeline, dzorène (Haute-Saône), gelène, djeureune, genele, dzamo, gelenotte (Besançon), dzelene, gallina (Jura), dzeurnot.

Les jeunes : pussins, pussenettes, pussenots, pussenottes, pioulis, poulettes, pouleris (Mont-béliard), quesans.

Les coqs et les poules qui ont une petite huppe sur la tête sont nommés choupettes, chapettes, chèpe-huppe.

On dit d'une poule plus forte que les autres qu'elle est de la grande ou de la grosse *airie* (race, origine). Se dit aussi de n'importe quel animal (1).

(1) Ce mot vient de *aire* origine. C'est pour cela qu'on devrait écrire : il a bon *aire* et non il a bon *air*. On disait au Moyen âge de *pute haire*, de mauvaise origine.

Le poète bisontin Priorat les appelait « oiseaux compoignaubles » (XIII^e siècle).

Le jabot est appelé gigi, jaibot; le gésier est le movon, le maon, le gési (Mouthe).

Il faut bien les nourrir, car on dit que la poule pond par le bec :

Baille me di biai (blé)
I overai (je ponderai).
Baille me de l'eurdze (orge)
I overai teudge (toujours).
Baille me de l'ovouaine
I te ferai des tchouegnes (fientes).

Variante :

Baille me di brai
I overai ossai.
Baille me de l'eurdze
I overai de feuche (force).
Baille me de l'ovouaine
I overai ai grand pouène (avec peine).

La poule sait très bien trouver sa nourriture; on dit souvent : « Laissez faire la poule qui est à l'outau ; si elle ne pique (picore) tôt, elle pique tard elle sait bien où il y a à piquer ».

Le coq écampoille (gratte), acampoire, aicampoure, égrevate, c'est la poule qui ramasse et qui remplit le grenier.

Pour appeler les coqs et les poules, on crie ;

petit, petiot, pinot, pussenot, piouta, pioute, piou, pile, pioulotte, petieu.

On les chasse en criant : chou, chou, ouche, ouche, tchitt.

Le poulailler se nomme gelinier, adjou, ajou, ajoug, éjou, charchilla (Jura).

A la volaille qui ne se presse pas de rentrer on crie : à jou, à joux, le perchoir s'appelle jou, joc (1).

Pour exciter le coq, les enfants lui crient : « jouc poulot! t'airai de l'aivouainei ». Quand il couvre la poule, on dit qu'il *crope*.

Les animaux de basse-cour qui font des dégâts dans les jardins grattent, djerpatent (Haute-Saône), égrevotent (Les Fourgs), grevotent (Mouthe), et éparassent. S'ils s'accroupissent dans une espèce de concavité qu'ils forment en grattant le sol, ils « s'agrouvent », se ragrouvent, s'agrouent au chaud,ou pour se couvrir de poussière.

Les poules sont faciles à effrayer. Si elles volent au hasard en criant, on dit qu'elles sont

(1) Il est à remarquer qu'en Franche-Comté, le mot *joux* est communément employé pour désigner une élévation, une montagne. En certains endroits le « jouc à mouche » est une plante sur laquelle ces insectes se posent volontiers. A Longwy (Meurthe-et-Moselle), le « Joc aux corbeaux » est un petit bois hanté par les corbeaux.

*avadaies*, elles ont perdu le sné, la snade (le bon sens).

Pour les faire dormir au poulailler, on leur met la tête sous l'aile, puis on les tourne en faisant *oue*, *oue*, *oue*. Un moment après, on les pose sans bruit; elles sont endormies, comme hypnotisées.

Quand au matin on leur ouvre le poulailler, elles sortent en caquetant, en jajoulant. Lorsqu'elles se mettent en frais auprès du coq, elles sont *évijoulées* (du patois joulot, coq). On en dit autant des jeunes filles qui « coquettent » avec les jeunes gens.

Les poules et les poulets qui ne boivent pas de l'eau pure, sont sujets à la pépie, la peppiot (Mouthe), la pipiot, la pipée. C'est une pellicule blanche qui pousse sur la langue. On enlève cette petite peau avec des ciseaux et on verse du lait sur la blessure.

On croyait autrefois que les coqs pondaient des œufs tout petits, sans jaune et d'où sortait un serpent. Ces petits œufs qu'on trouve parfois sur les fumiers proviennent de jeunes poules : et le serpent qu'ils contiennent n'est autre que les « chalazes ».

Dans un coin du poulailler est le nid où les poules vont faire leurs œufs. Pour les exciter à pondre, on place dans ce nid un œuf, qu'on « cuit dur », ou qui est en pierre, ou en

porcelaine: c'est le niau, nieu, niot, nià, nichet.

La ménagère qui a des jeunes poules, des pussines de 6 à 7 mois, leur tâte fréquemment le derrière pour savoir si elles vont bientôt pondre et leur prépare le nid. Elle les enferme pour n'avoir pas à chercher longtemps les œufs. Quand c'est un homme qui procède ainsi, on dit que c'est un « coquefredouille », un dzeuni (Les Fourgs), un *teuta,* il fait de la besogne de femme.

Assez souvent les poules, par de petits cris, demandent à pondre : elles quiouppent, sioquelent, kiennent, couvèchent, greslent, crêjelent (imitation du cri du geai).

Quand la poule chante pour faire l'œuf, on lui dit : « cocoçodzaitche, vai faire mon œue pour Paiques! » (Marigny). Quand elle l'a fait, elle chante : « coco, coco, pour Pâques! » (Jura).

On dit d'une femme qui est au commencement de sa grossesse qu'elle *kioupe*, glousse comme une poule qui va faire son œuf.

Pondre se dit ovai, ouvai, ouvé, ouvâ.

L'œuf s'appelle : u (Plancher-les-Mines), ue, gies, coco, couque, couquet (Val-de-Mièges, Jura). La coquille est la cruche, creutche, creuche, couque (Mouthe), acreutche, écrafe (Plancher-les-Mines). Quelquefois l'œuf en est dépourvu, il est dit alors *hardé, pouloufe, poleutche, pouleufe*; on pend la peau de cet œuf

à la crémaillère : il provient presque toujours d'une poule grasse.

Un œuf non fécondé est un *boroillot*; cet accident arrive souvent aux œufs du mois d'août, aussi conserve-t-on les œufs de la lune d'août pour les vendre à Noël (Mouthe).

Les œufs gâtés clapotent, loquent, berloquent quand on les secoue.

Quand une poule demande à couver on dit qu'elle *crouque*. Pour lui en passer l'envie, on la tient, un bon moment, le derrière dans l'eau fraîche (Mouthe).

Si on veut la faire couver, on prépare le nid, on met sous la paille, deux morceaux de fer en croix ou du buis bénit pour préserver les jeunes poussins de la foudre (1).

Avant de mettre couver, on choisit des œufs ronds si l'on veut des pussines, et des pointus pour avoir des petits coqs. On ne met jamais les œufs en nombre pair : 11 ou 15, souvent 13

La couveuse s'appelle cliopè, clioupé, quiouppe, cluche, kiope, couvâle, couviasse.

Ces deux derniers mots se donnent à une femme qui a beaucoup d'enfants.

Le poussin sort de l'œuf après vingt-et-un jours d'incubation. Les derniers jours, l'œuf est boiche (Jura), boichen (Haute-Saône). Le

(1) Dans Seine-et-Marne, il faut que le fer soit percé.

dernier poussin éclos est le queulot, culot, cla, couélon, chic en nid. La mère surveille ses poussins, pussins, poussines, pussines, pussenots, pussenotes, pussenettes, puleris, poulettes, pioules, quesans, pouleris (Montbéliard) ! Elle les promène en gloussant, crouquant (Mouthe), cloussant, caquetant, klioupant, tchoupénant, siouquant. Quelques-unes de ces expressions désignent par analogie, les plaintes d'une femme enceinte.

Un pussenot, une pussenote est un enfant qui va faire sa première communion.

La cage où l'on enferme les poussins et la mère est la poussinière, pusselière, javiole, boidon. On appelle aussi poussenière la constellation des pléiades où figurent la poule et ses poussins. Le boidon désigne également le tintebin, ou chaise roulante dans laquelle les bébés apprennent à marcher.

Pour appeler les poussins on leur crie : piouli, piouli, pilô, pilô, pipi, pipi. Ils sont faciles à épouvanter, à époter, à écampousser ; ils se sauvent en pinant, en sifflant.

Les poussins du mois d'aivri
Sont toujours rabougris.

ou Les poussins du mois d'aivri,
Sur la gerbe font le nid.

En revanche :

Les poussins du mois d'août,
N'ont jamais lou daré quiou (le derrière clos).

—

« Si tu veux des œufs à Noël, fais couver en février ».

—

Quand on commence à lâcher des poules ou des poussins, si l'on désire qu'ils rentrent bien, il faut les faire tourner trois fois autour de la crémaillère.

Le coq chante à l'aube. S'il pousse son cri dans la journée, on le parodie en disant : tinte à l'ôtô, tiens-toi à la cuisine (c'est-à-dire : ne sors pas, il va pleuvoir). S'il chante le soir ou dans la nuit, quelqu'un mourra dans la maison. C'est le même présage quand une poule imite le chant du coq ou pousse un cri enroué : On dit alors qu'elle pleure.

—

Pendant la moisson, les coqs de Chantirans (Doubs) chantent :

— Je mange quand je veux !

Ceux de Silley répondent :

— Je mange quand je peux !

Et ceux de Flagey-Amancey disent :

— Vous êtes bien heureux !

Les jeunes coqs tiennent aux attributs de leur sexe, aussi chantent-ils : « châtrez les vieux ! Laissez les jeunes ! »

Dans le même ordre d'idées, les jeunes coqs disent (Mouthe) :

— Je fais quand je veux !

Les adultes ripostent :

— Je fais quand je peux !

Et les vieux, d'un ton moins clair :

— Que vous êtes heureux !

—

Si le coq chante plus souvent et plutôt que de coutume, c'est signe de pluie.

—

Quand les poules montent sur les pommiers les récoltes seront peu abondantes.

—

Quand il pleut, si les poules vont se mettre à l'abri, la pluie ne durera pas, mais si elles restent dehors et se laissent mouiller, le beau temps ne reviendra pas de sitôt.

—

Si les poules se couchent tard, il pleuvra le lendemain ; si elles se grattent, la pluie est en route. Si elles se rassemblent, crient et piaillent devant la maison, c'est signe de mort.

—

Quand les poules commencent à se déplumer par la tête, l'hiver sera rigoureux. Dans la Haute-Saône, on dit : Si les poulets se déplu-

ment par la tête, « semez tôt » ; si c'est par la queue, « semez tard ».

—

Le jour du mardi-gras, il faut donner à manger aux poules dans un cercle, elles feront des œufs en abondance. Pendant une dizaine de jours au moins, elles ne dépondront pas (1). Ce sera tant mieux car les œufs rendent amoureux ; ils font chanter clair.

—

Rêver aux œufs annonce une mauvaise journée : il ne faut pas sortir.

—

Les Romains appelaient œufs d'or, les œufs frais pondus ; œufs d'argent, ceux de la veille ; œufs de fer, ceux ayant plusieurs jours.

Nous disons aujourd'hui :

Eun' œuf, c'nt peu,
Deux, ç'at meu (c'est mieux),
Trois, ç'at pitance,
Quat', ç'at bobance (Haute-Saône).

—

On doit un œuf à toute personne qui vient pour la première fois dans une maison ; cet usage n'est plus guère usité que pour les enfants.

(1) De là cette expression pour exprimer une affluence continue : « Le monde ne dépondait pas d'entrer ».

Quand il y a très longtemps qu'on n'a vu une personne, on lui dit : « Je vais vous donner un œuf ». Aux enfants, on donne un œuf et un peu de sel dans un bout de papier.

—

Les œufs pondus entre les deux Notre-Dame (15 août et 8 septembre) se gardent plus longtemps que les autres.

—

« Un œuf aujourd'hui vaut mieux qu'un poulet demain ».

—

Le vide de la chambre à air dans les œufs durs est la part de la Sainte Vierge.

Ce vide s'appelle *lune* (à Bournois et à Mouthe).

—

Quand on prend un homme en journée pour semer du chanvre, il faut, ce jour-là, lui donner à manger autant d'œufs qu'il en désire et le chanvre poussera à merveille.

Pour avoir un beau poulain, on agit de même avec le propriétaire de l'étalon auquel on conduit la jument.

—

On chante aux enfants pour les endormir :

C'est la poulette grise
Qui va par la remise ;

Elle s'en va riant, chantant,
Faire un petit coco
Pour not' Charlot :
Le plus beau de tous mes enfants.

Ou bien :

I é ene balle génelette biainche,
Que fu tout le long de la grainge,
Çà pouro faire in peteu coco,
Poure en peteu poupeno.

Autre :

La poulotte griséïotte
S'en va chantant par les vies (chemins).
Qu'elle veut faire un coco
Pour le petit qui fait dodo.

Les deux derniers vers varient peu : mais les deux premiers diffèrent selon le caprice de la chanteuse.

La poulette blanche,
La poulette noire,
Qui court par la grange...
Qui court par la foire...
La poulette grise,
La poulette brune,
Qui court à la lune...

Dans une ronde, les enfants psalmodient :

Derrière chez ma tante
Il y a des poules à vendre

Comment sont ces poules?
— Elles sont vertes et rouges.
Ma grand' mère les a vues,
Mademoiselle, tournez votre dos!

Pour « entrôler », on dit :

Un petit poulet sortant de l'œuf fait : ouf!

Ou :

Une poule qui picore du blé du-re
Sur un mu-re picotin, picota,
Lève la queue, s'en va!

Devinettes :

Rond, rond; blanc blanc.
Pitance de cul (L'œuf).

Ou :

Baquin, bacu, qui n'a ni queue, ni cul.
Mais qui ferait bien la queue et le cul.
(C'est l'œuf, si on le faisait couver).

Ou encore :

Qu'est-ce qui a une belle robe blanche, sans boutons, ni couture?

—

Les œufs du Vendredi saint doivent être conservés précieusement. Ils éteignent un incendie quand on les jette au milieu du feu. Ils préservent de la colique, durant toute l'année, les hommes qui les mangent le matin de Pâques. Pour

que les femmes jouissent des mêmes avantages, elles doivent manger ces œufs le samedi saint.

—

Quand on a mangé un œuf à la coque, il faut en briser la coquille autrement les poules n'en font plus. Si on leur donne les débris de coquilles, elles mangeront les œufs qu'elles pondront. Pour les corriger de cette habitude, on leur coupe l'extrémité du bec (Mouthe).

—

Il ne faut jamais jeter au feu les coquilles d'œufs; ce serait rappeler les mécréants qui s'en sont servi pour brûler ce pauvre saint Laurent.

—

Les prédicateurs manquent rarement de frapper l'esprit des gens de la campagne, en posant cette question :

Pourquoi le feu fond-il le beurre et durcit-il l'œuf ?

On demande aussi pourquoi l'on a perché un coq sur les clochers ? Et l'on répond que si l'on y avait mis une poule, ses œufs se seraient cassés en tombant.

—

On dit souvent : Il ne faut pas vendre les œufs au c... de la poule, ou « il ne faut pas compter las ues dans lou cu de lai dzelene » (Cernans), c'est une variante du proverbe : il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

—

Remettre à quelqu'un ses œufs dans son panier, ou ses raves dans son sac, c'est lui dire son fait, lui clore le bec.

—

Quand le coq chante kirikiki et que la poule répond : « Faut le faire rôti », elle doit être mangée la première.

—

Coq qui chante, poule qui danse,
Méritent la potence.

—

Poule qui chante (comme le coq)
Prêtre qui danse,
Fille qui s'enivre
Ne sont pas dignes de vivre.

—

« Il est comme les poules, il n'a pas de rancune » se dit de quelqu'un qui revient dans une maison où il a été mal reçu (les poules reviennent toujours où il y a quelque chose à picorer, lors même qu'on les chasse).

—

« Il faut que la poule aide à gratter au coq », c'est-à-dire, dans le ménage, il faut que chacun s'aide.

—

A quelqu'un qui se plaint toujours, on dit :
Il est comme la poule blanche,
Il a mal à l'aile, quand ce n'est pas à la hanche
(Cernans).

—

« Quand une poule a envie de pondre son œuf, il faut qu'elle le perde ! » se dit malicieusement d'une jeune fille légère.

—

« Il connaît l'urine de poule dans les bouteilles de bois », se dit de celui qui connaît tout, même l'incompréhensible.

—

« C'est une djolène, une jorène » (poule), une femme sans souci.

—

L'expression « faire lou cu de dgelène », se disait autrefois des enfants qui rapprochaient en pointe leurs doigts pour recevoir des coups de règle.

—

« Plumer la poule », c'est marauder.

—

« Jouer au bouchon », se dit en Franche-Comté « jouer à la galine » (géline), c'est une allusion à la mise des joueurs qui fait des petits.

Au jeu de billard, on dit dans le même sens *faire une poule.*

—

Femme maligne et poule qui pond font du bruit à la maison.

—

On entend parfois dire : « cette personne est comme la poule, la seule à ne pas savoir ce qu'il y a dans son œuf ».

—

Les poules vont souvent picorer sur les cimetières, de là l'expression : « quand je garderai les poules » (quand je serai mort) (?)

—

« Qui gagne un procès acquiert une poule mais perd une vache. »

—

Quand il arrive une fortune inespérée à un pauvre paysan, on dit qu'il a une poule noire (Marigny). Une poule de cette couleur porte bonheur, on prétend que l'aigle ne l'attaque pas.

La poule noire qui amène la fortune est donnée par le diable à ceux qui se sont vendus à lui. Un coq noir porte également bonheur. Quand on ne peut conserver les animaux de cette couleur, la maison est *grevée*; on lui a jeté un sort. Ceux qui ont une poule noire ont soin de lui donner toujours la picorée avant les autres volailles de la basse-cour.

Le coq a une belle prestance: c'est un bel oiseau et l'on dit de lui comme de la pie: quand on l'a vu trop souvent, on en a assez.

—

On dit en parlant de quelqu'un à qui rien ne manque : « il est comme le coq sur l'orge », ou comme un coq en pâte. (Ce mot pâte signifie ici : pâtée).

—

« Pendant que le coq du bûcheron qui n'a rien

à picorer, chante que l'hiver est bien long, le coq du meunier lui répond qu'il passera bientôt. »

—

Jamais bon coq n'a été gras.

—

La mère d'un garçon qui court après les « blondes » dit : « Mon poulot a laitchie, rantrais vos djelènes » (Montbéliard).

Mon coq est laché, cachez vos poules !

—

Une personne peu avantagée quant aux mollets, a des mollets de coq ou de coquetier, parce qu'on suppose que, seules les personnes qui ne possèdent pas ce genre d'agrément peuvent porter la cage à poules sur leur dos, sans redouter l'inconvénient d'avoir les mollets salis par les fouesses ou penesses (fientes de ses volailles).

—

Le mal blanc ou panaris se guérit en encapuchonnant le bout du doit avec la peau qui est sous la coquille de l'œuf. (Mouthe).

—

Sobriquets :

Les poules de Vandelans (Haute-Saône),
Toujours elles vant,
Et jaimâ n'arrivant.

Les pussins de Monnières (Jura).

—

Les enfants cruels s'amusent à brider les poules. Ils attachent un grain à une aiguillée de fil et un petit bois à l'autre extrémité. La poule pique le grain qui descend dans le tube digestif et le bois se met en travers du bec comme un « bridon » de cheval. La poule ne peut plus fermer le bec et elle fait avec son cou des contorsions désordonnées qui font rire aux éclats les petits bourreaux.

—

Quand on mange un poulet, les jeunes filles se mettent à deux pour casser la *fourchette* (les deux clavicules soudées). Celle qui a le gros morceau se mariera dans l'année (Mouthe).

—

Un jour, la Dorothée de la Villedieu (Doubs), préparait les gâteaux pour la fête. Il y en avait bien une quarantaine posés un peu partout, voire sur le plancher de la cuisine. Les poules entraient librement par la porte ouverte et piquaient sur les gâteaux. Chacun sait que la poule fait sa fiente à l'endroit qui lui paraît le plus propre. La Dorothée enlevait cette saleté avec le bout de son doigt et d'un mouvement sec le lançait dehors, en disant : « Eu ! let peutet dzeurnet ! Oh foi ! y an-me que ça fié pròprou, que ça fié nêt ! » « Ouf ! les vilaines poules ! Ma foi, j'aime que ça soit propre, que ça soit net ! »

—

Pour agacer un enfant, on lui dit :
— « Connais-tu la chanson du Poulet-Rouge ?
— « Oh ! non !
— « On ne dit pas : oh ! non !
— « Non, je ne la connais pas.
— « On ne dit pas : non, je ne la connais pas.
— « Comment dit-on ?
— « On dit pas : comment dit-on.
— « Tu m'ennuies.
— « On ne dit pas tu m'ennuies.

Et l'on continue ainsi indéfiniment.

## CONTE

### Le poulet rouge de Montmarlon.

C'était le 25 août, jour de la foire de Lemuy (Jura). Le beau poulet rouge de Montmarlon, trouva tout au matin, en égrevotant autour du *tsitsou* (tas de fumier) une bourse pleine d'or. Tout joyeux, il se mit à danser, à chanter et à sauter.

Passe alors Tribut de Chapois qui allait à la foire :

« Tu es bien dru, beau poulet rouge dit-il, qu'as-tu pour être si content ?
— J'ai trouvé une bourse d'or.
— Qu'en va tu faire ?
— Je vais la donner à ma maîtresse pour qu'elle me la cache.

— Je vais à la foire de Lemuy acheter une paire de bœufs et je n'ai pas assez d'argent; prête-moi ta bourse, je te la rendrai l'an prochain.

Le poulet rouge, bon enfant, lui prêta sa bourse.

L'année se passa et le Poulet rouge ne revit ni sa bourse, ni Tribut. Il se décida alors à aller à Chapois trouver son infidèle débiteur. Il partit un beau matin, et arrivé au Chalet il rencontre une rivière qui lui demande :

— Où vas-tu, beau Poulet rouge?

— Je vais à Chapois trouver Tribut. Et il raconte à la rivière qu'il avait trouvé une bourse pleine d'or et qu'il l'avait prêtée à Tribut, qui ne donnait pas signe de vie.

La rivière offre au poulet rouge de l'accompagner; celui-ci refuse disant qu'il marche trop vite, et qu'elle ne pourrait le suivre. Le ruisseau insiste en disant « Laisse-moi t'accompagner, je te rendrai service ». Le Poulet rouge accepte, et après un moment de marche, il est obligé de prendre dans son ventre la rivière qui ne pouvait plus le suivre.

Quelques pas plus loin, il rencontre un putois qui lui dit :

— Où vas-tu, beau Poulet rouge !

— Je vais à Chapois trouver Tribut, et il lui raconte son aventure.

— Laisse-moi t'accompagner, je te rendrai service.

Le Poulet rouge refuse, disant qu'il marche trop vite et qu'il ne pourrait le suivre. Mais le putois insiste et le Poulet accepte.

Après quelques instants, il est obligé de le prendre aussi dans son ventre.

Il fit de même pour le loup qu'il rencontra un peu plus loin.

Enfin, le Poulet rouge arrive à Chapois *équené* (échiné) à la nuit tombante.

Il se rend chez Tribut et ne trouve que la femme; le mari l'ayant vu venir, s'était caché.

La femme dit au Poulet rouge que son mari était absent et qu'il ne rentrerait que le lendemain. Le Poulet voulut l'attendre et la femme le conduisit coucher au poulailler, espérant que ses coqs la débarrasseraient de cet importun. En effet, au petit jour, toute la basse-cour tomba sur l'intrus qui allait succomber sans l'aide du putois qui sortit du ventre du Poulet et tua toute la volaille de Tribut.

La femme fut très irritée quand elle vit le lendemain son coup manqué et sa volaille mise à mal.

Le mari resta encore caché tout le jour, et le Poulet réclamant toujours sa bourse, fut envoyé coucher auprès d'un poulain très vif; on espérait qu'il serait tué d'une ruade.

Pendant la nuit, le loup sortit du ventre du poulet et égorgea le poulain.

Les Tribut, voulant se débarrasser à tout prix de leur tenace créancier, chauffèrent leur four tout rouge et y jettent le Poulet. A son tour, la rivière sort de son ventre, refroidit le four, inonde la cuisine et noie Tribut et sa femme. Le Poulet rouge, sautant de meuble en meuble pour éviter l'eau, retrouve sa bourse cachée sur un vieux buffet. Il s'en empare et revient tout joyeux chez lui à Montmarlon.

## Le Coq et la Poule.

Au temps des noisettes, un coq et sa poule étaient allés au bois faire leur provision pour l'hiver. Le coq montait sur les coudriers pour les « ségroler » et faire tomber les noisettes mûres; la poule les ramassait; comme c'était une gueule chaude, elle en cassait plus qu'elle n'en mettait dans le sac. Le coq lui en fit l'observation gentiment; la poule n'en tint aucun compte. Elle mangea même de celles qui étaient déjà dans le sac. Le coq furieux descendit du noisetier pour corriger sa moitié, et, dans sa colère, il lui rompit la gorge. La malheureuse poule poussa de grands cris de douleur. Le coq regretta sa mauvaise action et lui dit : « Calme-toi, je te recoudrai la gorge et tu ne souffriras plus ».

Il vint trouver le cochon et lui dit : Cochon, donnne-moi une de tes seillettes (soies) pour recoudre la gorgette que ma poulette s'est déchirée en cassant des noisettes.

— Donne-moi du son, répondit le cochon; tu aura des seillettes.

Le coq alla trouver le meunier.

— Meunier, donne-moi du son pour le cochon; le cochon me donnera une seillette pour recoudre la gorgette que ma poulette s'est brisée en cassant des noisettes.

— Donne-moi du blé, répondit le fermier.

Le coq vint trouver le fermier.

— Fermier, donne-moi du blé pour le donner au meunier qui me donnera du son que je donnerai au cochon, qui me donnera une seillette pour recoudre la gorgette que ma poulette s'est brisée en cassant des noisettes.

Le fermier demanda du fumier.

Le coq vint trouver la vache qui demanda du foin. Le coq demanda du foin au pré qui réclama de l'eau.....

Le pauvre poulet, tout désolé du peu de succès de ses démarches, « s'égrouva » (s'accroupit) au bord du chemin et se prit à pleurer. D'aventure, passe une bonne vieille femme qui en a pitié et qui lui donne une botte de foin.

Et c'est ainsi qu'il put satisfaire les exigences

de ceux à qui il s'était adressé et recoudre la gorgette de sa poule.

**Chanson.**

(Sur l'air : *Ah! vous dirai-je maman!*)

Quand trois poul's s'en vont aux champs,
La pre-mière va par de-vant,
La deuxièm' suit la premiè-re,
La troi-sièm' va par der-riè-re,
Quand trois poul's s'en vont aux champs.
La pre-mière va par de-vant.
La deuxième suit la pre... etc.

On continue ainsi jusqu'à ce que les auditeurs ou le chanteur en aient assez.

**Coq de bruyère.** Tetras tetrix (Lin.).

Faisan (Jura), faisan noir, fojon (Plancher-les-Mines).

Sa femelle est la « poule de bruyère ». Cet oiseau se nourrit surtout de fruits sauvages, de bourgeons et d'insectes; il habite dans les sapins. Sa chair est excellente et très recherchée ; il se vend actuellement en montagne environ vingt-cinq francs.

Il y a cent cinquante ans, ce gibier était assez commun dans l'arrondissement de Pontarlier, et sur les sommets du Jura ; mais les chasseurs lui ont fait une guerre acharnée et l'on en trouve très peu à présent,

Une des hauteurs du Rizou (canton de Mouthe s'appelle le « Crêt des coqs » (Cret signifie montagne).

## Corbeau.

Courbeau (Besançon), crâ (Les Fourgs), courbé crou (Montbéliard), crobé (Plancher-les-Mines), gouâ (Mouthe), crô (divers lieux), choucâ (Clerval), tchouguelé (Montbéliard).

Le corbeau n'est pas aimé ; c'est l'oiseau de mauvais présage.

Les enfants, dans leurs patois variés, crient aux corbeaux, pour les faire croasser : « Coâ, coâ, ta maison brûle, tes petits sont dedans. »

Crô, Crô, tai moson brele.
Un poi (brin) de peille l'aillume (Divers lieux).

Ou encore :

Croû, cul plumé
Traine ta femme dans lou lé (lac).
Ta maison brûle
Un brin de paille l'allume (Jura).

—

*Dictons.*

« Coucher de poule et lever de corbeau,
Ecartent l'homme du tombeau. »

—

Compâre Laviron, compâre Laviron,
Las coûneilles son su lou mont,

Ell'an le bec viri sur le Doubs
Compâre, ï airan du mou (de la pluie).

—

Quand les corbeaux croassent en volant, c'est signe de pluie pour le jour même ou pour le lendemain.

—

Voir un seul corbeau quand on regarde par la fenêtre indique que le malheur arrive.

—

Qui voit des corbeaux avant midi doit s'attendre à un malheur dans la journée ; si c'est après-midi, le malheur arrivera plus tard ; dans tous les cas, cette rencontre est toujours un mauvais présage.

—

Un observateur disait : « Quand j'ai entendu les corbeaux piailler le matin, j'ai bien dit à la Félicie (sa femme), nous aurons la setie (sécheresse) ; je l'ai déjà vue dix fois, ça arrive tous les dix ans ».

—

Quand le corbeau croasse le matin, en été, c'est signe de pluie ; en hiver, ce cri annonce la neige.

—

Si l'on veut donner un démenti formel à quelqu'un on lui dit : « Il n'y en a pas plus que de cros blancs. »

—

A un enfant qui « bocrele », grasseye, c'est-à-dire articule mal la lettre *r*, ses camarades lui disent de bien prononcer la phrase suivante : « Tros gros cros qu'érient sur lai rivai d'in grand creux que crient croua, croua ».

—

Sobriquets : On dit « les crôs de Chanans », de Hautepierre (Doubs), les crouâs de Vers (Jura), les corbeaux de Villedieu-Rochejan (Doubs).

**Corneille**. Corvus corone (Lin.).

Couaineille, couneille (Bournois), corbine, petit corbeau, couenoille (Chaudefontaine), tayotte, toyotte, corneille mantelée, meunière, cro gris (Jura), redaude.

On appelle aussi la Corneille : freux, creviole (Jura), creuiotte.

On dit : *En rangs serrés comme des freux* parce qu'il volent en troupes épaisses au moment du passage.

Les corneilles creusent la terre et c'est pour cela que les plumes de leur front sont usées, ce qui leur donne un aspect galeux; elles ont comme on dit le « mour gâlu ».

On tire de leur rencontre les mêmes pronostics funestes que de celle des corbeaux. Quand une corneille vole et crie autour d'une maison où il y a un malade, c'est signe de mort très prochaine.

Couneille est un sobriquet injurieux qu'on adresse à une femme noire, bronzée et sale.

Sobriquet : On dit les conaillais d'Arcey (Doubs).

**Coucou.** Cuculus canorus (Lin.).

Cou (Mouthier).

Le coucou émigre en septembre et ne voyage que la nuit. On prétend qu'il ne peut pas couver « parce que son cœur bat trop fort ». Il va pondre dans les nids de rouge-gorges dont il mange les œufs.

—

« La neige du coucou » est celle qui tombe la dernière au printemps.

—

Entre mars et aivri
Chante coucou se t'é vi (vivant)
Si ne chante pas au premé d'aivri
El a moue (mort) ou el a pris.

—

Le cinq aivri.
Tou coucou chante mort ou vi.

—

Quand le coucou chante et que le soleil luit ; les chemins seront bientôt secs.

—

Une fois que l'avoine est épiée
On n'entend plus le coucou chanter.
Après la Saint-Jean, si le coucou chante,
L'année sera rude et méchante.

—

Le coucou chante jusqu'à ce que la navette soit mûre (mois de mai).

—

Dans toutes les traditions, le coucou représente le printemps et la fécondité, c'est pour cela qu'il figure dans les rites matrimoniaux.

—

Une fois que les foins arrivent, on n'entend plus le coucou chanter, « parce que les faucheurs lui coupent les pattes ».

—

Au temps jadis, il y eut pendant l'été une sécheresse si forte et si longue que le pain de coucou ne poussa pas, (c'est l'oxalis, espèce d'oseille). Le pauvre coucou n'ayant rien à manger devint si maigre qu'on dit dès lors, comme encore aujourd'hui, « sec comme un coucou ». Pour vivre il emprunta deux émines de blé. Il avait bien promis de les rendre à la moisson prochaine, mais il les doit encore ; c'est pour cela qu'on ne voit jamais le coucou à l'époque des foins, car aussitôt qu'il entend aiguiser les faux et

remuer les couviers (1), il quitte notre pays.

—

Les mœurs singulières du coucou ont donné lieu aux superstitions les plus bizarres.

Dans beaucoup de campagnes, on croit que vers la Saint-Jacques (1er mai) le coucou se change en oiseau de proie et qu'il reprend sa première forme au printemps, rapporté sur le dos d'un milan.

Ailleurs, on dit qu'il se mue en crapaud et ne prend pas de nourriture en hiver.

D'autres le transforment en épervier au mois de juillet ; il se repaît alors de cadavres et revient au printemps.

—

On le représente comme faisant d'abondantes provisions, et l'on recommande sa prévoyance en disant qu'il « faut faire comme le coucou : *ratrouper* (ramasser) pour son hiver ».

—

Quand on entend le coucou chanter pour la première fois de l'année, il faut avoir de l'argent dans sa poche ; on est alors assuré d'en avoir toute l'année.

Au premier chant du coucou, ta bourse remueras.

(1) Godets en bois remplis d'eau, où les faucheurs trempent leur pierre à faux.

Si tu as de l'argent, durant tout l'an tu en auras.

—

On dit d'un fils unique : « Seul comme un coucou ».

—

« Maigre comme un coucou ». — « S'engraisser comme un coucou », (vivre en parasite).

—

Ouvrir la bouche comme un coucou.

—

Sobriquets : On surnomme « coucous » les habitants de Busy, d'Etrappe, d'Etray, d'Echay, d'Abbevilliers (Doubs). Mais on ne dit pas les « coucous de Belfahy » (Haute-Saône) parce que ce village n'en a pas : on ne les y entend jamais chanter. Quand les coucous se partagèrent le royaume de la terre, celui qui eut Belfahy dans son lot en fut tellement malheureux, qu'il se pendit de désespoir.

—

On dit de quelqu'un qui répète toujours la même chose : il est comme le coucou. Le coucou, en effet, ne chante que deux notes.

—

Quand on entend le coucou pour la première fois; on assure que l'hiver est fini.

Quand un valet de ferme quitte son maître au printemps, on dit de lui « qu'il a entendu chanter le coucou ».

—

Les enfants l'interrogent pour savoir combien d'années, ils doivent vivre :

Coucou das bos, coucou des champs,
Coucou das pras, coucou des veignes,
Reghade voue dans ton grand livre
Combin d'ans qu'y a encou ai vivre.

—

*Variante* :

Coucou di bô
Coucou de la vie (route).
Si te ne me dis pas combin y a encore d'ennas ai vivre,
I te cope lou cô
Aivou in aiche de fâ (fer)
Et te fâ rolâ au fond das enfas (Aillevans).

—

*Autre variante* :

Coucou blanc
Combien me donnes-tu d'ans
Pour aller aux champs ? (Marigny).

Les filles le consultent pour lui demander combien d'années elles attendront encore un mari.

—

On donne au coucou le nom de bolottou (belette), parce que comme la belette, il mange les œufs dans les nids.

—

On l'appelle coucou bâtâ (bâtard) parce qu'il n'est pas couvé par ses parents mais par des fauvettes.

—

Autant de fois chante le coucou, autant de francs vaut le froment.

—

On appelle encore « coucou » l'amant d'une femme mariée.

—

Quand un homme sort de chez lui à jeun et qu'il entend le coucou, c'est qu'il est cocu. C'est pourquoi les femmes ne laissent pas sortir leur mari sans qu'il ait mangé et bu (Haute-Saône).

—

Pour n'avoir pas mal au dos et aux reins ou pour se préserver des coliques durant toute l'année, on dit qu'il faut se rouler par terre quand on entend pour la première fois le coucou chanter.

On peut aussi obtenir le même résultat en faisant la roue.

**Courlis** (Numenius arcuatus).

Cet échassier vit chez nous, dans les marais, du mois d'avril au mois de septembre.

« Avoir des jambes de courlis » c'est manquer de mollets.

**Crécerelle.** Falco tinnunculus (Lin.).

Cresserelle, vainette, vainotte (Maiche), émouchet.

Son nom est tiré de son cri aigu et répété qui rappelle un peu le bruit d'une crécelle. La crécerelle niche sur les vieilles tours, dans les maisons abandonnées ou sur les arbres très élevés des forêts ; elle se nourrit de petits oiseaux, de petits mammifères et même de grenouilles et d'insectes.

**Cul-Blanc.** Saxicola œnanthe (Cuv.).

Cul-biau, vivre, garde-charrue, tchodge pire, (chauche-pierre) (Plancher-les-Mines), motteux, traquet, motteux, vitrec.

On appelle ce petit oiseau *motteux*, parce qu'il se tient sur les mottes de terre des sillons fraîchement tracés, pour manger les vers ; cul blanc en raison des plumes blanches qui recouvrent son croupion et forment une partie de la queue ; chauche-pierre, parce qu'il se tient sur les pierres dans les champs ou sur les murgers. Il niche à terre dans une touffe d'herbes.

C'est un petit gibier délicat.

**Dardanche.**

Nom patois qu'on donne à un petit oiseau de buisson (Lons-le-Saulnier), nous n'avons pu déterminer son nom français.

### Dindon.

Dinde.

Si les dindes crient, c'est signe de mauvais temps.

Sobriquet : les dindes d'Osselle (Doubs).

### Duc. Strix bubo (Lin.).

Deu (Maiche), boubotte, le grand-duc, petit-duc, grand chaperon (Jura), petit chaperon.

Il niche dans les trous de rochers, des vieux murs et y dépose deux ou trois œufs; les autres oiseaux le harcèlent avec acharnement surtout les corneilles; il est très commun en Suisse et en Franche-Comté. Il sort après le coucher du soleil et fait entendre son chant monotone « kthiou, kthiou ». Il se nourrit de mulots, de chenilles et autres insectes.

### Effraye. Strix flammea (Lin.).

Effraie, chouette des clochers, orfrai.

L'effraye niche dans les tours et les clochers et y pond trois à quatre œufs blancs. On dit que cet oiseau est de mauvais augure, quand on entend son cri au milieu de la nuit.

### Emerillon. Falco œsalon (Lin.).

Ecrignalot (Mouthier), acregneule (moyenne montagne).

C'est le plus petit de nos rapaces. On peut, dit-on, le dresser pour la chasse aux petits oiseaux.

**Engoulevent.** Caprimulgus Europœus (Lin.).

Frésaie, chèvre de Saint-Bernard ou Saint-Bernard, tette chèvre (Pontarlier), crapaud volant (Clerval).

L'engoulevent se nourrit de hannetons, de grillons et surtout de phalènes qu'il happe en volant, le bec ouvert, d'où son nom. La nuit, il jette un cri perçant qn'il répète trois fois et qui a pour objet de faire lever les insectes ; ce cri qu'on a comparé à celui du crapaud lui a fait donner le nom de crapaud volant. Quant à celui de tête-chèvre, il vient de ce que cet oiseau recherche les troupeaux de moutons et de chèvres pour les délivrer des insectes qui les incommodent. Quelques personnes disent que son cri imite le bêlement de la chèvre quand elle appelle ses petits pour qu'ils viennent la têter.

**Epeiche.** Picus major (Lin.).

Grand épeiche, petit épeiche, pic varié, épeichette, pic-épeiche, épenotte (Plancher-les-Mines), grivet, épinotte, pic gris.

Il a le plumage grivelé, d'où ses noms de grivai, grivé.

On le nomme encore épenotte, épinotte, à

cause du long dard qui est à l'extrémité de sa langue. C'est le fourmilier. Il introduit sa longue langue dans les nids des fourmis et la retire chargée de ces insectes.

**Epervier.** Falco nisus (Lin.).

Tiercelet, aigle chasseur (Jura), tiercelet (divers lieux), vannerotte (Sancey), iéprevie, venneretot (Mouthier), soicherot ruale (Rioz), oiseau chasseur, heucheran (Chaudefontaine).

Cet oiseau de proie est nommé *choue* dans Tabourot (xvi[e] siècle).

On l'appelle tiercelet parce que les mâles de cette espèce sont d'un tiers plus petits que les femelles.

Le nom de « chasseur » lui est donné, parcequ'il fait la chasse aux souris, aux taupes, aux petits oiseaux dont il se nourrit. *Soicherot* a le même sens ; il est pris pour « choiserot », chasseur ; l'interversion des consonnes est fréquente dans nos patois. Ainsi, on dit *preti* pour pétri, *froumi* pour fourmi, *fourmaidze* pour fromage.

« Avoir une voix d'épervier », est le contraire d'une voix musicale.

Certains chasseurs prétendent que l'épervier, « réclame » les perdrix, c'est-à-dire les attire en imitant leur chant.

**Etourneau.** Sturnus vulgaris (Lin.).

Etounié (Rougemont), étouenê, atouné (Aillevans), atouénè (Vercel), étergneau (Jura), pharmacien, étoiné (Maiche), farmacot (Plancher-les-Mines), étougnâ (Marigny), sorcier, sansonnet.

On l'appelle *sorcier*, parce qu'on peut lui faire répéter facilement des airs même assez difficiles. On lui apprend aussi à parler et il articule mieux que le perroquet. Ce surnom de *sorcier* nous aide à comprendre pourquoi on l'appelle aussi *pharmacien*; un pharmacien dont les remèdes sont censés guérir n'est-il pas un sorcier comme aussi le médecin dont le nom primitif a été mège, mage, (magicien)?

Les étourneaux vivent en bandes, et quand ils rentrent le soir, ils se disposent en triangle, ou en carré. Quand ils se réunissent en bandes vers l'automne pour émigrer, on dit que l'hiver est prochain.

« Ce qui fait l'étourneau maigre, c'est la grosse bande » se dit des familles nombreuses où la part de chacun est forcément exigüe.

**Faisan.** Phasianus (Lin.).

Oiseau doré.

Beaucoup de personnes appellent faisan, le coq de bruyère,

Voici un conte en patois de Mouthe sur cet oiseau :

### Lou Faisan.

On dze, lou Gro Françoet, etté patchi pou la tsasse. L'avé viadzi tout le matin, sin ra var, et à midié, u s'etté ch' tè u pi d' na grosso pess, l'avé tri feu d' sa tèts' on moa d'pan na et on moa d'brezi. Apré s'être bin restaurè, u s'etté mettu à vzè de toute lè rivè.

U vé arvè na couneuille. « Ça ne vaillé pè l'ço, mais lou Gro n'âmève pè s'a reveni bredouille :

« Du réstou, pensève-tu, bon eu croille, u n'y o point de rtseurtse-vatrou! ».

L'o dècidè qu'u touoré la couneuille et qu'u la moudjeré. Seudié.... l'ajo décide atrema et u fou l'camp.

Lou gro Françoet appouille son fusil contre la pess', s'éta sur la moasso et su lè pions et ne vo pè loin dvant de ronflé.

Tout d'on co : « Pan! » U ressâte se haut qu'u rtsé su son kiu. A méme tin, on biau faisan li tsé su lè pi. Lou Gro lou ramadze, li toa lou co, deux, tré vièdzou è baille na tap'to su la crousse de son fusil qu'etté patchi de pa li, a veillant na se bélo pîsse.

U rapoatche son djibier qu'u montre a tsèthion qu'admire lou faisan. Le d'ja de Retchedjan n'a naveillon jamais vu on se biau et

y a no que dion qu'on n'a no jamais toué qu'ìon da le pâys : c'è lou faisan du Gro Françoet.

### Le Faisan.

Un jour le Gros François était parti pour la chasse. Il avait voyagé tout le matin sans rien voir, et à midi, il s'était laissé tomber au pied d'une grosse pesse, avait tiré de son carnier un bout de pain noir et un morceau de brezi et après s'être bien restauré s'était mis à regarder attentivement de tous les côtés.

Il voit venir un corbeau ; ça ne valait pas le coup, mais le Gros n'aimait pas à rentrer bredouille.

« Du reste, pensait-il, bon ou mauvais, il n'y a point d'inspecteurs de ventres ! »

Il a décidé qu'il tuerait le corbeau et qu'il le mangerait. Seulement... l'oiseau décide autrement et s'en va ailleurs.

Le Gros appuie son fusil contre la pesse, s'étend sur la mousse et sur les pions (aiguilles), et ne tarde pas à ronfler.

Tout d'un coup : « *pan !* », il ressaute si haut qu'il retombe assis. En même temps, un beau faisan lui choit sur les pieds. Le Gros lui tord rapidement deux ou trois fois le cou, puis donne une petite tape amicale sur la crosse de son fusil qui était parti tout seul en voyant passer une si belle pièce.

Il rapporte son gibier qu'il montre à chacun et tous l'admirent. Les gens de Rochejean n'en avaient jamais vu un si beau et il y en a qui disent qu'on n'en a jamais tué qu'un au pays : c'est le faisan du Gros François !

**Farlouse**. Anthus (Lin.).

Alouette, Fifi, Pipi des près.

Elle vit dans les prairies humides et niche dans les joncs ou dans les touffes de gazon. Elle se nourrit de baies sucrées et de raisins et engraisse promptement ; elle est recherchée comme gibier délicat sous le nom de bec-figue ou vinette.

**Fauvette**. Sylvia (Lin.).

1° Fauvette des jardins, Sylvia hortensis (Béch.). — Faivotte (Aillevans), faivratte, faivatte, Pincharde (Quingey), Favotte-faivrotte (Orchamp), Foletot (Mouthier), Quaif (Vaudiou).

2° Fauvette à tête noire, Sylvia atricapilla (Lath.). — Této nère, bieudgerot (Plancher-les-Mines), tête norotte (Pont de Roide), pintsaille, Foutu-gueux.

3° Fauvette babillarde (la petite fauvette), Sylvia curruca (Lath.). — Bec fin, babillard, saute-buisson, brechotte (Arbois), fauvette des roseaux, tritri, petite rousserole (on qualifie de

*tritri* un individu chétif), Petit kinkara (son cri), rossignol de rivière, grand caracoin (Jura).

4° Fauvette cendrée, Sylvia cinerea (Lath.). — Grisette, founô (Haute-Saône), pique-mouche (Mandeure), Fauvette roussâtre.

Une autre espèce de fauvette se nomme chif-chaf, tui-tuit, ou le compteur d'argent à cause de son chant, fournalot (Jura); elle niche dans les bois : c'est le véloce (*rufa*).

Dans le Jura on appelle *petit caracouin* ou tran tran ou kinkara la *Sylvia arundinaca*, fauvette des marais ou *effervate* en français. La Tacote également dans le Jura est la *Sylvia Hypolaci* (Bechstein), qu'on appelle dans le pays Messin la fauvette des Colzas.

La fauvette chante du lever du soleil à la tombée de la nuit, sauf pendant les heures chaudes du jour. Elle abandonne ses œufs quand on les a touchés.

Son nom de *founo* lui vient de son nid qui est arrondi et a la forme d'un four. Son chant est rendu par les syllabes *huit, huit*, *huit*, qu'elle répète six ou sept fois en ralentissant; la chaleur du jour qui impose silence aux autres oiseaux ne la fait pas taire.

Presque tous les becs fins en Franche-Comté sont désignés sous le nom de fauvettes, faivrottes, faivottes; il y en a cependant qui ont des noms particuliers comme les pouillots, les rous-

seroles bien qu'on les range dans le groupe des becs-fins.

**Garrot.** Anas clangula (Lin.).

Garrot commun, berdot (Jura).

Cette espèce de canard arrive en hiver et niche sur les étangs. Il vit de poissons, de vers, de grenouilles et marche difficilement, mais il est excellent plongeur.

**Geai.** Garrulus glandarius.

Djeai (Montbéliard), jaille (Mouthier), djà (Bournois), jacquot, jâ (divers lieux).

« Appeler jacquot » signifie embrasser bruyamment quelqu'un parce que les chasseurs appellent les geais en baisant fortement le dos de leur main.

« C'est un beau geai », se dit ironiquement de quelqu'un qui est laid.

On qualifie de *jeu* un simple d'esprit : djâ bâtâ (geai bâtard) ou djâ bêtâ (Haute-Saône).

**Gelinotte.** Tétras bonasia (Lin.).

Poule de bois.

Très commune autrefois dans la haute montagne, elle se nourrit de mûres, de myrtilles, de fruits sauvages et en hiver de grains de genevrier, de bourgeons de sapins. Elle court plus qu'elle ne vole.

**Grêbe.** Podiceps cristatus (Lath.).

Plongeon, tapecul (Clerval), billecul, grand bi (Jura), billeri (Chaussin).

Il fait partie du groupe des plongeons; il marche difficilement.

*Billecul* : Le vieux mot biller signifiait pousser : « Quand Félix voulut biller son coup, il prit sa bille et la cuidant férir, elle escheut à terre » (XIVe siècle). Billecul serait donc comme pousse-cul parce que le grèbe a le derrière en l'air quand il plonge

Quand les plongeons crient, ils annoncent le mauvais temps ou la prolongation du froid.

**Grimpereau.** Certhia familiaris (Lin.).

Grimperot, pi grepperot, pieumotte (Sancey), grepill à botz (Les Fourgs).

Cet oiseau a l'habitude de grimper aux arbres en formant avec sa queue une espèce d'arc-boutant.

Son bec allongé et grêle lui sert à piquer les insectes sous l'écorce.

Le grimpereau des murailles, ou échelette ou papillon, est gris et rose ; il a la taille d'une alouette. Il grimpe à l'aide de ses ongles le long des murailles pour prendre les insectes et les araignées. Quand il étend ses ailes, il ressemble à une phalène rosée.

**Grive**. Turdus musicus (Lin.).

1° Grive commune : grivè, grive de vigne (Doubs), grivâ (Jura), grive chanteuse (Jura), grivô (Mouthier), grive pavée (Jura).

On l'appelle grive pavée parce qu'elle fait son nid, de mortier, comme l'hirondelle. Les œufs sont bleu pâle, tâchetés de noir et de rouge.

2° Draine, Turdus viscivorus (Lin.) : grive traine, grive siffleuse, verquête, creur (Jura), trainote (Les Fourgs).

Plus grosse que la précédente, elle est défiante et plus difficile à prendre. Elle affectionne surtout le fruit du gui.

3° Litorne, turdus pilaris (Lin.) : chinche (Doubs), grive d'hiver, grinche, grive des alpes, tiatia (Jura) s. f.

On l'appelle tiatia, par imitation de son cri d'appel.

4° Mauvis, turdus iliacus (Lin.).

C'est la plus petite des quatre espèces.

La grive est estimée comme gibier. On dit : « une grive vaut deux alouettes, une caille en vaut trois. »

**Gros-Bec**. Loxia coccothraustes (Lin.).

Pinson royal, maitcherot pinson à gros-bec (Montbéliard), bec-cerise, djai maitchelot, boçcélèse, martelot (Vercel).

Il est méchant, criard, son bec est assez fort pour casser des noyaux de cerise, de là son nom de martelot, sorte de marteau.

Une autre espèce, le Gros-Bec verdier : Loxia chloris (Lin.), ou verdier, verderette, vaderotte, voderotte, peut facilement s'apprivoiser.

**Guignette.** Totanus hypoleuchos (Lin.).

Chevalier guignette, grigri (Haute-Saône), guignette.

Ce petit échassier a la taille d'un moineau. Son nom de grigri lui vient du cri qu'il fait entendre en volant.

**Harle.** Mergus.

1° Harle vulgaire, mergus merganser (Lin.) : bèquard, grand harle.

2° Harle huppé, mergus serrator (Lin.) : bécard (Jura).

3° Harle piette, mergus albellus (Lin.) : nonnette (Jura), petit harle, religieuse (Jura).

Les harles sont très voisins des canards. Ils vivent de poissons. Quand ils nagent, la tête seule dépasse la surface de l'eau. Leur chair est de médiocre qualité.

**Hirondelle.** Hirundo.

1° Hirondelle de cheminée (hirundo rustica) (Lin.) : airandelotte (Les Fourgs), ollondre, airon-

delot, olondrotte, arondelet (Vercel), olombratte, ailombrale (Haute-Saône), olombrotte, (Montbéliard), iridelle (Mouthier), olandre (Jura), riandola (Septmoncel), alondre (Doubs).

2° Hirondelle de fenêtre (hirundo urbica) (Lin.) : cul blanc, martelet (Montbéliard).

3° Hirondelle de rivage (hirundo riparia) (Lin.) : hirondelle d'eau, matelot (Jura).

4° Hirondelle de rocher (hirundo rupestris) (Lin.), matelot, maquelot.

Sa queue fourchue est devenue le type de la queue d'arronde ou d'hironde (terme de menuiserie).

Quand l'orage éclate, l'hirondelle monte dans les nuages : son vol est lent et majestueux ; elle plane, elle ne vole plus.

Quand le ciel est beau, elle vole haut ; quand la pluie menace, elle rase le sol.

Quand l'hirondelle vole à terre,
Adieu la poussière.

Le cultivateur aime cet oiseau qui lui annonce le retour des beaux jours. Les nids d'hirondelles portent bonheur à la maison. Quand on les détruit, c'est le malheur qu'on amène chez soi. Il en est de même, si l'on tue une hirondelle, les autres vengeront leur malheureuse sœur, en passant sous le ventre des vaches et en leur donnant un coup de bec au pied pour les rendre boi-

teuses ou à la mamelle pour que leur sang se mêle au lait. Une vache dont le lait est rosé par le sang est dite arondelée, hérondalée (Mouthe), alondrée. Pour la guérir on jette une traite entière au milieu de la croix formée par le carrefour de quatre chemins.

—

Si un cultivateur blesse ou tue volontairement une hirondelle, au bout de trois jours il aura dans son écurie un bête boîteuse.

—

Quand l'hirondelle fait son nid,
Ne cherchons plus d'abri.

—

Une hirondelle qui tombe dans la cheminée apporte le bonheur.

—

Quand l'hirondelle
Veut voir la Saint-Michel (29 septembre).
On n'aura d'hiver
Qu'après la Noël (Mouthe).

—

On dit : voler comme une hirondelle.

—

Une hirondelle ne fait pas le printemps.

—

Qui tue une hirondelle, tue sa mère.

—

Sobriquet : Les Allondres d'Allondans (Doubs).

**Chanson.**

*L'hirondelle messagère.*

Hirondelle fidèle et sage,
N'as-tu pas vu,
N'as-tu pas vu dedans ces îles,
Mon cher amant,
Celui que mon cœur désire tant ?
Ah ! va lui dire
Ah ! va lui dire que, loin de lui,
Je vais mourir !

2.

Hirondelle fidèle et sage
S'en est allée,
Avecque son léger plumage
S'est envolée.
Traversant d'une mer à l'autre,
Sans se lasser,
Elle vient dans une flotte
Se reposer.

3.

Tout en approchant de la flotte
D'un bâtiment,
Elle aperçoit Grandet, pilote,
Le cher amant,
Arrête, arrête, amant fidèle,
Parle-moi donc,
Je viens de la part de ta belle,
Sur ton renom,

4.

Tout en entendant parler d'elle,
Versant des pleurs,
Il lui cria : Chère hirondelle,
Vois mes douleurs !
A ton retour reste auprès d'elle
Rends-lui réponse ;
Qu'elle reste sage et fidèle :
J'irai-z-un jour !

**Hoche-queue.** Motacilla alba et cinerea (Lin.).

Branle-queue (Besançon), lavandière grise, branle-coue, damota (Marigny), branle-coite (Clerval), hasse-quot (Mouthe), hausse-quevot (Les Fourgs).

Cet oiseau a une longue queue qu'il élève et abaisse continuellement, d'où son nom. Il aime les endroits bruyants et recherche la société de l'homme.

**Huppe.** Upupa epops (Lin.).

Boubotte (divers lieux), pue (Haute-Saône), boubou (Montbéliard), popue, bôbon (Jura), coq merdeux, oupotte, serviteur au roi (Montbéliard).

Son cri peut se traduire par zi zi, poun'bou, houp, deux ou trois fois répétés.

Ce nom d'oupotte se rapproche de la racine latine upupa.

Le mot pue, vient du vieux français put, pue, puput, qui signifie puant, parce que son nid exhale une mauvaise odeur produite par ses déjections et celles de ses petits. De là, le nom de coq merdeux.

On dit en Comté : « sale comme une boubotte ». Peut-être *salope* vient-il de sale huppe ?

Le trouvère Guillaume, dans son Bestiaire divin (XIII^e siècle), parle ainsi de cet oiseau :

« La huppe est un oisel vilains :
Son ni n'est pas corteis ne sains,
Ains est fait de tai (boue) et d'ordure ».

Les petits nourrissent leurs parents affaiblis par l'âge, les débarrassent de leurs vieilles plumes, les réchauffent, les couvent en quelque sorte. Ils ont, pour leurs vieux, l'affection et les attentions de la poule pour ses poussins. Ils symbolisent l'amour filial comme le pélican l'amour maternel.

Le nom de « serviteur au roi » est donné à la huppe, par allusion à des contes populaires arabes qui racontent que le roi Salomon connaissait le langage des oiseaux et qu'il se servait de celui-là comme messager pour ses amours avec la Reine de Saba.

—

On raconte, qu'après le déluge, à la sortie de l'arche de Noé, le Créateur donnait des conseils

aux oiseaux. Il les instruisait de la façon dont ils devaient faire leur nid. Aux uns, il indiquait la mousse, les brindilles de bois, la laine, l'herbe fine; aux autres, la terre, les troncs d'arbres, etc., etc.

La huppe, qui est très timide, se tenait à l'écart, aussi allait-on l'oublier lorsqu'elle dit :

« Et moi, Seigneur, avec quoi ferai-je mon nid?

— Avec de l'or! » répondit le bon Dieu, voulant la récompenser de sa modestie.

Mais la huppe, croyant avoir mal entendu, répéta sa question :

« Seigneur, avec quoi ferai-je mon nid?

— Avec de l'argent! » répondit Dieu, un peu vexé de cette nouvelle demande.

La pauvre huppe crut, cette fois encore, avoir mal compris. Elle reprit, en tremblant :

« Et moi, mon doux Seigneur, avec quoi ferai-je mon nid?

— Avec de la m.... » lui cria le Seigneur impatienté.

Et voilà pourquoi son nid sent si mauvais. On dit même que, pour obéir encore mieux à l'arrêt divin, elle le badigeonne avec des excréments humains.

D'après une autre version, la boubotte, fière de sa huppe, aurait fait des observations au bon Dieu, parce qu'il n'avait pas commencé par elle et c'est ce qui aurait motivé la réponse sca-

tologique du suprême professeur d'architecture ornithologique.

**Linotte.** Linaria cannabica (Lin.).

Lunote (Montbéliard), lunette (Sancey le Grand).

Elle se nourrit surtout de graines de lin, de là son nom.

On dit : « bête comme une linotte, tête de linotte, étourdi comme une linotte ».

Une fille qui chante bien, « chante comme une linotte ».

« La linotte du père Chanchet (ou du père Gali) ne chante pas, mais elle n'en pense pas moins ». Se dit de quelqu'un qui a l'air de réfléchir beaucoup.

**Loriot.** Oriolus galbula (Lin.).

Le mâle est d'un beau jaune d'où son nom latin qui veut dire jaune doré. Dans le vieux français c'était oriol, puis oriot. On a soudé l'article au substantif comme dans *lierre*, et *luette*.

Le loriot suspend son nid aux arbres élevés, au moyen de brins de paille ou de chanvre.

Il aime surtout les cerises. Il s'apprivoise difficilement. Son chant est vif, gai, agréable.

On dit : « gai comme un loriot », chanter, siffler comme un loriot.

« Oh ! le beau petit oriot ! » dit-on à un bébé.

—

« Je suis compère Loriot
Qui mange les cerises et laisse les noyaux ».

**Martinet.** Cypselus.

Martinet de murailles, briant (Montbéliard), grand martinet, matelot.

Ils ont les mœurs des hirondelles et émigrent comme elles. Ils jouent en bandes et piaillent d'où le nom de briant (bruyant). Quand ils crient plus que de coutume, c'est signe de changement de temps. Pour prendre leur vol, il faut qu'ils soient perchés sur quelque objet : quand ils sont sur le sol, leurs ailes trop longues traînent à terre.

**Martin-pêcheur.** Alcedo ispida (Lin.).

Oiseau bleu, gercier (Maîche), garde-boutique, altesin (Arbois), drapier, pèche-vairon (Jura), oiseau-teigne, tartarin dans l'ancien français.

On estime cet oiseau pour son plumage et pour les propriétés imaginaires qu'on attribue à sa peau. On croit qu'elle préserve les draps et les étoffes de laine de l'atteinte des teignes, d'où les noms de garde-boutique, oiseau-teigne, drapier. Les anciens croyaient que cet oiseau rendait les filles belles et gracieuses, apaisait

les flots et les querelles de ménage; rendait la pêche abondante et préservait de la foudre. Aussi portait-on comme amulettes des sachets renfermant le corps desséché du martin-pêcheur.

**Merle.** Turdus.

1° Merle commun, turdus merula (Lin.).
Miâle, mêlou, miaile (Montbéliard), mâle (Aillevans), mâlou (Mouthier), mile (Haute-Saône).
2° Merle de roche, turdus saxatilis (Lin.).
Le solitaire.
3° Merle d'eau. Turdus cinclus (Lath.).
Cincle plongeur, aiguassière (Jura).
4° Merle rose ou roselin (très rare en Comté).
Beaucoup de personnes croient que le merle est le mâle de la grive, cependant à la campagne on entend souvent dire « une merle ».

—

Quand les merles, comme les grives, chantent perchés sur les basses branches des arbres, c'est signe de pluie. Sur les hautes branches au contraire, c'est signe de beau.

—

On dit que si le merle chante en février, il faut remonter au grenier les déchets du foin, il y aura encore six semaines d'hiver.

—

Quand les miâles fioutant
Aivant lai Notre-Daime (25 mars)
Et (ils) se recaichant
Ché semènes de temps.

—

Les expressions : « un sale merle », « un vilain merle », s'appliquent à un homme désagréable.

Un homme fin et rusé est un « fin merle ».

### Chanson.

*La randonnée du merle.*

Mon merle a perdu son bec,
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter ?

Mon merle a perdu sa langue,
Sa langue, son bec,
Comment pourra-t-il chanter?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter?

Mon merle a perdu son nez,
Son nez, sa langue, son bec,
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter ?

Mon merle a perdu un œil,
Un œil, son nez, sa langue, son bec,
Comment pourra-t-il chanter ?
Mon merle,
Comment pourra-t-il chanter?
.................................
.................................

On continue ainsi l'énumération de toutes les parties du corps du merle : deux yeux, le cou, la tête, une aile, deux ailes, le ventre, la peau, une patte, deux pattes, etc...

**Mésange.** Parus.

1° Grande charbonnière, parus major (Lin.).

Mésanche (Mouthier), pique-mouche, mésotte (Montbéliard), pique-mouchet, mazette (Les Fourgs), pique-chenava (Maîche), lardanche (Jura), pissequin (Clerval), dardanche (Jura), pichekinkin (Sancey), quenille (Haute-Saône), réguson (réguiseur), serrurier (Jura).

2° Petite charbonnière (parus ater) (Lin.).

Talauriau (Mouthier), petite mésange.

3° Mésange à tête bleue (parus cæruleus) (Lin.).

Mésange bleue, bleuette (Mouthier), dame (Jura), bleusotte.

4° Mésange à longue queue (parus caudatus) (Lin.).

Branle-queue, coue de casse, queue de casse-

rolle (Montbéliard), branle-quoite, (Bournois), brôle-quoi (Vercel), grand-père (Jura), damotte, piquéréré (Bournois), daimotte.

La mésange mange les mouches et les abeilles et même la cervelle de petits oiseaux.

Elle remue fréquemment la queue : (branle queue). Celle-ci est longue, d'où queue de casse-casset.

« Piquéréré » est une imitation de son cri.

On dit en parlant d'un petit homme, chétif, malingre : il n'est pas plus gros qu'un pique-mouchet.

**Millouin.** Anas ferina (Lin.).

Rougeot (Jura), canard siffleur.

Son cri est un sifflement grave. Sa poitrine est brune ainsi que le bas du cou.

**Moineau.** Fringilla domestica (Lin.).

Manau (lieux divers), pouipoui, chi (Maîche), passerat, passeret (Jura), tchiri (Bournois), friquet, fiafia, moineau rouge, pierrot.

Tout le monde connaît ce passereau si rusé, si familier.

Le mot fiafia est une imitation de son cri.

Le moineau rouge habite les bois, il est plus défiant que le moineau commun.

« Un vilain moineau » est un personnage peu recommandable.

On dit aux enfants : « petits moineaux », par amitié.

—

Un logis d'un pauvre diable :

« C'est l'hôtel des trois moineaux,
Jamais rien de cuit, ni de chaud ».

—

« Hardi comme un pierrot ». « Il n'a pas plus de vergogne qu'un pierrot ».

—

« Le moineau dans la main vaut mieux que l'oie qui vole » variante de : un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

—

Sobriquet : Les mânôs de Dambenoîs (Doubs).

**Oie.** Anas anser (Lin.).

Ouyalle (Haute-Saône), ouille, ouisse (Montbéliard). Le latin *auca* a dû avoir pour diminutif aùcella, ocelet, qui a donné ocelette, ouillotte (Montbéliard), ouillette, ouillatte (comme oculus a fait œil), ganse, oyotte, ganza (Bournois).

Le mâle est appelé jars, ganchai, gansai, ouchâ, et les jeunes : oillons, ouillons, ouioui.

En allemand l'oie se dit *ganz*. N'est-il pas singulier de rencontrer dans Pline le mot *ganta*, désignant l'oie ? Il raconte que les Gaulois faisaient avec Rome un commerce considérable

d'oies. De différents points et surtout de Boulogne et de Calais, il partait d'immenses troupeaux d'oies que l'on conduisait à pied jusqu'à Rome. Dans cette longue marche, les plus fatiguées se mettaient au premier rang pour modérer l'allure générale et pour être poussées par celles qui formaient l'arrière-garde.

La graisse d'oie est très appréciée en cuisine.

Dans bien des ménages on ne saurait fêter la Noël sans une oie aux marrons.

—

Pour appeler les oies, on crie ouïe, ouïe, ou ouisse, ouisse, ou boissi, boissi, bouissi.

—

A l'approche de la pluie, l'oie manifeste de l'inquiétude, agite ses ailes en criant, se jette dans l'eau, va, vient, court ou vole. Aussi dit-on : *Une femme et deux oies font un marché*, c'est-à-dire font autant de bruit qu'il s'en fait au marché.

—

« Là où il y a des oies et des femmes, on ne s'entend plus », est un proverbe qui a cours en Italie et en Allemagne.

—

On guérit le panaris ou mal blanc en encapuchonnant le doigt malade avec la peau intérieure d'un œuf d'oie ou de canard.

—

Ganza, jars, sont des sobriquets donnés à celui qui a de grandes jambes et une tournure gauche.

—

Il est comme l'ouillotte blanche,
S'il n'a mal à la patte, il l'a à la hanche.

—

On dit par moquerie que l'oie est un aigle apprivoisé (Mouthier).

—

Lorsque quelqu'un fait l'important, il s'attire ce brocard : « dirait-on pas que le roi lui garde ses oies » (Montbéliard).

—

« Qui mange l'oie du roi, cent ans après il en rend la plume ». Une rancune royale est de longue durée.

—

Dans le pays de Montbéliard, on chante aux enfants, pour les endormir :

Dodo, poupette,
Où sont nos ouillettes ?
— Nos ouillettes vont aux champs
La plus belle va devant !

—

A quelqu'un qui parle beaucoup et répète toujours la même chose, on dit : « c'est la chanson de l'oie ».

—

« Sauter à pied d'oiotte » c'est sauter à cloche-pied.

—

Quand on enlève leur duvet aux oies, on leur laisse sur les flancs quelques plumes pour que les ailes y trouvent un point d'appui et ne traînent pas par terre. C'est ce qu'on appelle des « porte-ailes ».

—

Sobriquet : les Oyottes d'Amblans (Hte-Saône).

**Ortolan.** Emberiza hortulana (Lin.).

Vigneron (Jura).

Son nid dans le vignoble est attaché aux ceps, d'où le nom de vigneron; ailleurs, il est à terre dans les champs de blé. Son nom latin indique qu'il fréquente les jardins.

Sa chair fine et délicate est très appréciée des méridionaux qui l'engraissent. A une personne difficile pour la nourriture, on dit : « Je vais te servir des ortolans! »

**Outarde.** Otis tetrax (Lin.).

Petite outarde, dinde sauvage (Jura).

La petite outarde vole peu, mais court avec une grande vitesse en s'aidant de ses ailes. C'est un très bon gibier qu'on trouve dans les parties de la Comté qui avoisinent la Bourgogne.

**Paon.** Pavo cristatus (Lin.).

Soleil, séreillou (Mouthier).

Quand cet oiseau fait la roue, on dirait un

soleil. Il aime les lieux élevés, les tours, les grands arbres. En hiver, on le tient à l'abri et on lui donne de l'orge, du millet, des bezettes (vesces).

Le paon n'a pas de belles pattes, on dit « qu'il pleure en les voyant ». Il est criard à l'approche de la pluie.

### Pélican.

Il conserve une partie de sa pêche dans son jabot, pour ses petits ; c'est pourquoi on en a fait le symbole de l'amour paternel. La légende prétend qu'il se blesse pour donner son sang à sa progéniture.

On ne le connaît en Franche-Comté que par le dicton suivant :

C'est le grand Pélican blanc
Qui se perce le flanc
Pour donner son sang
A ses petits enfants.

**Perdrix.** Tetras cinereus (Lin.).

Pedri, Paideri, poulette, raille.

« Lever les perdrix » c'est courir les filles.

—

La perdrix parmi les gallinacés, est considérée comme très avisée. On dit :

Dégourdi comme une perdrix.

—

A la Saint-Jean, perdreaux volants (24 juin).
A la Saint-Denis (9 octobre) perdreaux sont perdrix.

**Perroquet.** Psittacus.

On ne connaît guère en Comté que les petits perroquets et les perruches au plumage vert. On les appelle :

Jacot, patigo (Besançon), coco, câquet (Mouthier), papegai.

Le « papegai » était autrefois un oiseau en carton ou en bois peint que l'on plaçait en haut d'une perche pour servir de but à ceux qui s'exerçaient à tirer de l'arc, de l'arquebuse ou de l'arbalète. Le tir à l'arquebuse était très en honneur dans la Comté. Il en était de même du tir à l'arc : Une société de « Chevaliers de l'Arc » a subsisté à Besançon jusqu'en 1870. Ils tiraient sur un *patigo* à Chamars.

Le perroquet babille plus que de coutume à l'approche de la pluie. On dit : « bavard comme un perroquet ».

—

On raconte que des gens du Russey, ayant un procès important avec la commune, se rendirent à Besançon pour y consulter un célèbre avocat.

Dans l'antichambre se trouvait, sur son perchoir, un perroquet à qui l'on avait appris à dire :

« D'où es-tu, paysan ? »

A cette question, l'un des villageois répondit en tirant respectueusement son bonnet :

« I sent di Russey,
Monsieu l'ousé,
De ças Monsieurs, qui fant das sès ! »

Nous sommes du Russey, Monsieur l'oiseau, de ces Messieurs qui font les seilles.

Les gens du Russey assurent que cette réponse a été faite par le perroquet à « ces Messieurs de Vercel ».

**Pic.** Picus (Lin.).

Pivert, pique bois (Mouthe), pivô (Montbéliard), piqui bois, pic-verdot, petz-bô, pic-noir, ptsotbô (Les Fourgs), Pic grivé (pour grivelé (Montbéliard).

C'est le petit pic à tête rouge.

Pic à bô, (pique-bois, perce-bois, bec-à-bô, bec à bois (Jura), toquô, régabô (Bournois), toqueu, pic de la pluie (Jura). C'est pour ce don d'annoncer la pluie, que dans d'autres provinces de France on l'appelle « avocat du meunier. »

La langue du pic, fort longue, est armée, vers son extrémité, de petites épines recourbées en arrière; elle sert à saisir les insectes dans les trous où le bec ne peut pénétrer.

Les pics se fixent contre le tronc des arbres et se soutiennent à l'aide de leur queue. Ils frappent deux ou trois coups avec le bec, puis

ils sautent du côté opposé pour voir, non si l'arbre est percé, comme beaucoup le croient, mais si les coups ont fait sortir des insectes.

Le pic ne s'attaque jamais aux parties saines d'un arbre, aussi est-il injuste de l'accuser de le détériorer. Il creuse des trous dans le bois pourri pour aller à la recherche des larves.

On dit : maigre comme un pic.

—

« Quand il sent la pluie,
Le pivert gémit ».

## Pie.

Agasse, agâche (Italie *gazza*), jacasse, aiguesse aiguiaisse, gesse (Jura), gâche (Jura), Bavarde (Mouthier), aguiassé (Plancher-les-Mines), margot, margote, aiche (Bletterans), igache (Marigny), jaquette, jacasse, regasse (haut Jura).

La pie s'apprivoise facilement et devient très familière.

Elle a un instinct remarquable de prévoyance, et fait en automne des provisions de noix, d'amandes, de fruits secs; elle ramasse des morceaux de rubans, d'étoffes, et en général tout ce qui brille ; c'est à cause de cette habitude qu'on l'a appelée « voleuse ».

Quand un braconnier, un délinquant est vu au bois par la pie, il est assuré d'être pris; la pie attire le garde « en crâlant » (criant).

—

Les enfants récitent dans leurs jeux l'entrôlement suivant :

Y ait eune aiguaisse.
Qu'a su lai rèche (le rocher).
Que crie : brécu, frécu !
Laive lai queusse et t'en fu (te sauve).

—

« Cè in bé ousé, dit-on, que l'aigaiche, mais quand le voit trop souvent è saule (il saoule) », on en a assez.

—

On dit d'un garçon amoureux d'une fille : « il l'aime comme la pie aime le matras » (fumier).

—

Quand on entend une pie crier, on prétend qu'elle annonce un malheur; les bergers lui disent : Aiguesse, aiguesse, qu'aiguesses-tu ? Si çot di bin, avance tu ; si cot di mô, retire-tu.

Alors, si la pie s'envole, c'est de mauvais augure (Aillevans).

—

Si un voyageur entend l'agasse le long de son chemin, son voyage ne sera pas heureux.

—

Quand une pie vient souvent crier auprès d'une maison, elle annonce un deuil prochain dans la famille, il faut alors faire son possible pour la tuer.

—

Voir deux pies indique un mariage ou une joie; trois, un bon voyage; quatre, de bonnes nouvelles inattendues.

Ailleurs, on dit :

C'est un mauvais signe de voir une pie; en voir cinq indique une séparation prochaine.

—

Quand une pie veut rentrer dans son nid qu'on lui a bouché, elle va chercher « l'herbe à la reprise ». Cette herbe rompt tout, même le fer. Si l'on en veut avoir, il n'y a qu'à recouvrir le nid de la pie d'un grillage de fer, on trouvera l'herbe magique au pied de l'arbre où l'oiseau l'a laissée tomber après s'en être servi.

—

Au printemps, quand une seule pie quitte son nid, c'est de la pluie; si le père et la mère le quittent ensemble, c'est un signe de beau temps.

—

Parmi les expressions typiques, on peut citer:

Trembler comme queue de pie.

—

« Le corbeau qui veut noircir la pie », se dit d'un coupable qui en accuse un autre.

—

« Voilà une pie « auquel » on a bien coupé le sous-langue », s'adresse à une personne très bavarde.

—

« Bavard, voleur, foireux, menteur comme une pie. »

—

« Jacasser comme une pie borgne ».

—

« Vivre de paupières de pies », se dit d'un pauvre diable s'occupant de besognes peu lucratives.

—

Dans certaines localités le mot *agasser* s'emploie pour crier et d'une façon désagréable. Notre verbe *agacer* a peut-être pour racine *agasse*.

On dit « œil d'agace » pour œil de perdrix.

—

*Devinette :*

Aussi blanche que patte (chiffon).
Aussi noire que rate.
Si tu ne le devines pas.
Tu deviendras chat (Aibre).

**Pie-grièche.** Lanius excubitor (Lin.).

Ecrignôle-aigaisse (Montbéliard), criôle (Arbois), aigasse (Mouthier), criarde (Jura), aiguesse (Pesmes), tartavé (Lons-le-Saulnier), acrigneule, geai creussant (Maiche), pie agasse, agrainieule, piegueche (Hte-Saône), penguillard (Arbois), creuiole, motagasse (Jura), creuioure, matogasse (Maîche), crieule, boucher, écorcheur.

Les noms « criole », « écrignole », et autres semblables sont synonymes de criard, criarde. Le cri de cet oiseau ressemble au bruit de la crécelle.

En remplaçant le *c* de criole par le *g* dans agrainieule, on a des formes qui se rapprochent sensiblement de « grièche ».

La méchanceté des pies-grièches est passée en proverbe; après s'être bien repues d'insectes et de petits mammifères, elles chassent encore et déchirent leurs victimes qu'elles pendent et enfilent aux épines des buissons pour les retrouver au besoin; d'où leurs noms de « penguillard, boucher, écorcheur ».

On qualifie « d'écrignôle » une personne chétive, malingre et acariâtre.

### Pigeon.

Pinjon (Vercel), pigeon de roche, colombe, loucoulon (Montbéliard), pindjon (Bournois, Montbéliard), bizet.

Pour appeler les pigeons, on crie : tibi, tibi. (Thébé en hébreu est le nom de la colombe).

Les pigeons aiment beaucoup le sel; aussi, place-t-on dans le colombier une pierre de sel, ou bien l'on y suspend des morceaux de morue salée, sèche, qu'ils béquettent et finissent par manger. Quelques éleveurs indélicats, dans le but de s'emparer des pigeons d'autrui, arro-

sent d'urine la pierre de sel; les pigeons des colombiers voisins sont attirés par l'odeur et viennent la piquer.

La fiente des pigeons est nommée *colombine*; c'est un engrais excellent, très fertilisant.

—

« Il ne faut pas, dit le proverbe, renoncer aux semailles crainte des pigeons ».

—

On dit que celui qui mange le cœur de la colombe devient triste et finit par pleurer.

—

Les pigeons rentrent tard quand il n'y a pas de beau temps à espérer pour le lendemain.

**Pilet.** Anas acuta (Lin.).

Faisan de mer (Jura).

Il est remarquable par sa queue prolongée horizontalement et pointue.

**Pinson.** Fringilla calebs (Lin.).

1° Pinson ordinaire.

Tchiot-de-pô, chiot de porc, quinchon, couichniô, quinson (Montbéliard, Vercel), poui-poui (Sancey, Mandeure), couisson (Les Fourgs), arquinson, tchibibi (Rougemont), Jean-Baptiste friou (par imitation de son chant).

2° Pinson de montagne.

Pinson des Ardennes, quinson des montagnes, mianard (Arbois).

Le pinson est facile à apprivoiser; il chante continuellement, de là l'expression : « gai comme un pinson ». Il va souvent avec les moineaux, c'est pourquoi et comme eux, on l'appelle coui-coui et poui-poui.

Le nom de quinson lui est donné à cause de son cri aigu, perçant, « quinsenai » signifie pousser un cri aigu; « quincher », c'est parler ou chanter avec une voix de fausset.

Quelques éleveurs aveuglent le pinson avec un tuyau de pipe rougi au feu. Après l'opération, il semble n'avoir perdu ni sa gaieté, ni sa santé. Le pinson aveugle est employé alors comme appeau. Le célèbre oculiste Liebrecht, de Gand, a cherché unprocédé moins barbare pour aveugler le pinson, ce savant praticien conseille de coudre les paupières avec un fil d'argent et de les recouvrir ensuite de collodion; rien n'empêche alors de rendre la vue au pinson, lorsque sa carrière de chanteur est achevée.

D'après Bechstein, le pinson exprime sa joie par la syllabe *fink*, la colère par cette même syllabe répétée trois fois, le chagrin par trif, trif; on prétend même qu'il a un cri spécial lorsque le temps est mauvais, cri que les enfants de la Thuringe traduisent par le mot *regen* (pluie).

En Franche-Comté on imite le chant du pinson en prononçant les syllabes suivantes : *tu, tu*, *tu*, *siboillot*.

**Pintade.** Numida (Lin.).

Poule pintel (Bournois).

Le nom de pintade ou peintade vient de poule peinte et lui a été donné à cause de son plumage noir, strié de cendré et recouvert de taches blanches et rondes.

Elle est criarde, querelleuse et met toujours le désaccord dans la basse-cour.

A l'approche de la pluie, la pintade se perche.

**Pluvier.** Charadrius (Lin.).

Pluvier doré, petit pluvier, guignard, graveline (Jura), pluvier à collier.

Il vit sur les bords des rivières dont il aime les graviers, d'où son nom de graveline. Les pluviers sont chez nous de passage au moment des pluies d'automne et de printemps, de là leur nom.

On cite souvent ce dicton :

Qui n'a pas mangé de pluvier
Ne connaît pas de bon mangier.

**Pouillot.** Sylvia hypolaïs (Lath.).

Lusciniole, vicigne, vécigne (Plancher-les-Mi-

nes), compteur d'argent (Doubs), tacote, fournalot (Jura), bec-fin pouillot, tuite.

Il a le plumage et les mœurs du roitelet.

**Poule d'eau.** Gallinula chloropus (Lin.).

Elle vit au bord de l'eau. Quand elle est menacée elle plonge ne laissant dépasser que la tête et reste immobile pendant le danger.

Quand elle crie plus que d'habitude et plonge souvent, elle annonce la pluie.

Sa chair est de qualité médiocre.

**Râle.** Rallus (Lin.).

1° Râle d'eau, rallus aquaticus (Lin.).

2° Râle des genêts, rallux crex (Lin.), raille, roi de caille.

3° Râle tacheté, rallus porzana (Lin), petite raille, marouette.

Il est grand comme une caille. Il reste caché dans l'herbe pendant le jour et cherche, le soir et le matin, sa nourriture dans les endroits humides. Il crie presque toute la nuit : rrac, rrac, rrac.....

Il court avec une très grande vitesse dans les herbes.

La marouette, à la chair délicate, vit près des étangs. Elle construit son nid avec des joncs en forme de gondole, et l'attache à une tige de roseau.

Les mœurs des râles se rapprochent de celles des poules d'eau.

**Ramier.** Colomba palumbus (Lin.).

Coulon (Montbéliard), colombe ramier, raimier (Vercel), palombe, pigeon ramier, colombin.

Le ramier est d'un naturel très sauvage, mais on parvient à la longue à le rendre assez familier.

Il niche sur les grands arbres et la femelle pond deux ou trois œufs.

Il vient parfois, dans les colombiers, rendre visite aux pigeons domestiques.

On rencontre dans les montagnes une variété un peu plus petite : le petit ramier : columba aenas (Lin.).

**Roitelet.** Regulus cristatus (Lin.).

Raitelot (Marigny-Arbois), tsalérion, chalérion (Haut-Jura), guille de porc (à cause de sa couleur rousse), roidelot, empereur roidot-royot (Montbéliard), petit empereur (Jura), roi de guilles, culot (Jura), rételin (Mouthier), oiseau-mouche (Jura), rappelot (Plancher-les-Mines), ratillon, petit rat (Jura), pouce (Mouthe).

Cette liste de noms populaires n'est pas épuisée : cet oiseau qui est le plus petit de tous les oiseaux d'Europe est celui qui a le plus de noms. On en compte plus de deux cents. En

Normandie, on l'appelle « le ré pépin »; dans le Berry, « le roi Bertaud »; en Saintonge », le roi Bidelet », en Italie et en Allemagne, « le roi des haies », etc., etc.

Le nom « roi de guilles » est ironiquement donné au roitelet à cause de l'exiguité de sa taille, comme on dit : « c'est un merdeux », pour désigner un petit enfant.

On donne aussi ce nom à un petit homme prétentieux.

Quand « le roi de guilles » chante, c'est signe de grand froid.

—

Celui-là n'a pas de chance
Qui donne un coup de lance
Au rouge-gorge gelé
Ou au mignon roitelé.

**Conte.**

Deux bûcherons, le mari et la femme coupaient du bois ; la femme maudissait Eve de sa curiosité qui leur valait tant de mal. Un seigneur les entendit : « Vous avez bien des maux, leur dit-il; venez avec moi dans mon château, je vous ferai faire un bon repas. » Sur le bout de la table, il y avait une petite soupière : « Vous n'y toucherez pas », recommanda-t-il, en s'en allant. La femme voulut voir. — « Le maître, dit-elle, n'en saura rien. » Le mari s'op-

posait à ce désir, mais la femme persista. Lorsqu'elle souleva le couvercle de la soupière, un petit roitelet s'en échappa. Le seigneur étant rentré dans la salle il leur demanda : « Est-ce que vous avez observé ma défense » ?

Il découvrit la soupière. « Vous avez regardé, dit-il, et, s'adressant à la femme : vous murmuriez quand je vous ai rencontrés contre la curiosité de la mère du genre humain et cependant vous avez désobéi comme elle. Vous n'avez pas le droit de vous plaindre. »

## Rossignol.

Ressignoulet (Montbéliard), bavard (Mouthier), messager des amoureux, philomèle, rossignol de muraille, quitre (Montbéliard), couarou (Jura), bec fin de muraille, gorge noire.

C'est par erreur qu'on l'appelle *philomèle;* l'espèce désignée par ce nom est le grand rossignol qu'on trouve dans l'Europe orientale.

Dans le principe, le rossignol pas plus que les autres oiseaux, ne chantait la nuit. S'étant perché un soir sur un cep de vigne, il s'endormit. Et il dormit si longtemps que lorsqu'il se réveilla ses pattes étaient prises dans les vrilles de la vigne qui avaient poussé durant son sommeil; ne pouvant s'en dépêtrer, il fut pris.

C'est par allusion à cette histoire qu'on dit :

Trop dormi
Fut pris.

Depuis sa mésaventure, le rossignol ne dort plus tant que la vigne pousse.

En mars, il chante au vigneron : Teille vite, teille vite, qui peuille dourmi ». Taille vite que je puisse dormir.

Plus tard, il lui chante sur un autre ton : « Vigneron, ta veigne pousse, pousse, pousse dans lou bouchet, dans lou bouchet (buisson).

Pour imiter son chant, tout en faisant allusion à sa mésaventure, on prête les paroles suivantes au rossignol :

« La veugne pousse, pousse, pousse, faut pas s'endremi. » (Il faut prononcer lentement : pousse, pousse, pousse, et très vite : faut pas s'endremi).

Autre variante de son chant :

Pour se tenir éveillé, le rossignol se raconte des histoires : « Y a pris lou chignon d'ene veille fane, el éta tout gris ; tout gris, tout gris il l'a scouss', scouss', scouss' ».

**Rouge-gorge.** Motacilla rubecula (Lin.).

Rouedge-bouchotte (Montbéliard), bouche-rouge, rouge-gueule (Plancher-les-Mines), dzoue-roudze (Marigny), roige-bouquiotte (Clerval), fauvette d'hiver, ventre-rouge (Jura), charbonnier, pichuit (Mouthier), boutzot rudze (Cernans),

Cet oiseau s'apprivoise facilement et devient très familier et très confiant.

Celui-là n'a pas de chance,
Qui donne un coup de lance
Au rouge-gorge gelé
Ou au mignon roitelé.

**Rouge-queue.** Motacilla érithacus (Lin.).

Queue-rouge, martinet rouge (Les Fourgs), cul-rouge (Arbois), charbonnier (Besançon), rossignol de muraille.

Son nom vient de ce qu'il a la queue d'un roux ardent. On le confond souvent avec le rossignol. Son chant s'exprime par ces syllabes : *tuit tuit tuit.*

Quand il chante éperduement, c'est signe de pluie.

**Sarcelle.** Anas querquedula (Lin.).

Sourcelle (Montbéliard), cricri, arcanette (Rougemont), rainette (Jura), arguenot (Jura).

Autrefois, le vieux français disait *Cercelle.*

**Serin.**

Canarin, canari.

Ce mot de canarin qui s'employait autrefois était plus logiquement déduit de sa racine *Canariensis* (passer) que canari.

On disait autrefois *serin de canarie.*

Le gros bec serin ou cini (Buffon) se nomme ceni, on prononce *Sni*. C'est un tout petit oiseau qui est un excellent chanteur, un oiseau de volière ; cenicle (Besançon), seniquiou (Mouthier), serin méridional (fringillus serinus, Lin.).

Il a le plumage jaune verdâtre.

**Sitelle.** Sitta Europaea (Lin.).

Pic-maçon, torche pot, pic bleu (Jura), percepot, pi-tourtcherot (Montbéliard), grepille au bos (au bois, Les Fourgs), pi-graipot, grasichot (Jura), pi-graiperot, pitschar (Jura).

La sitelle, espèce de grimpereau, niche dans les troncs d'arbre ou dans les trous qu'elle fait dans les prés ; elle les prépare, les arrange, rétrécissant l'entrée avec de la boue ou de la fiente d'animaux, d'où lui sont venus les noms de pic-maçon, torche-pot, perce-pot.

**Sterne.** Sterna hirundo (Lin.).

Azotte (Jura), hirondelle de mer.

Cet oiseau pêche habilement les petits poissons, les mollusques et jette de grands cris en volant. Il vit au bord des étangs et des lacs.

**Tarin.** Fringilla spinus (Lin.).

Tielue (Arbois), ouisse-tiatia (Cernans).

Il s'apprivoise, mais son chant n'est pas agréable. Il niche au haut des sapins.

**Tiercelet.**

On nomme ainsi les mâles des oiseaux de proie, parce qu'ils sont généralement d'un tiers plus petits que les femelles. Ce nom est donné surtout aux mâles des autours et des éperviers, « tiercelet d'épervier, tiercelet d'autour ».

**Torcol.** Yunx torquilla (Lin.).

Tourne-tête, tire-langue (Jura), tòcô (Montbéliard), fourmilier (Doubs), tartevâ, ortolan : ce dernier nom lui vient sans doute de ce qu'il est très gras, mais le torcol n'a rien de commun avec l'ortolan du midi.

Il est de la taille d'une alouette. Au mois de septembre, repu de fourmis, il est en bon point et recherché des gourmets. Sa langue très longue lui sert à prendre les fourmis dans les fourmilières.

Le torcol est ainsi nommé à cause de la facilité avec laquelle il tord son cou lorsqu'il est surpris ou irrité. En étendant son cou brusquement il pousse un cri semblable à celui de la couleuvre.

**Traîne-buissons.** Motacilla modularis (Lin.)

Traîne-bousson (Haute-Saône), fauvette d'hiver, mouchet, dardanche (Lons-le-Saunier).

Il a les mêmes mœurs que l'accenteur alpin.

**Traquet.** Saxicola rubicola (Bechs).

Alouette des prés, traquet pâtre (Buffon), tête noire (Jura), chasse-paisseau (Arbois), pour « chache (chauche), paisseaux » (Motteux), oui-thiet-ouiquet (Montbéliard), vine (Jura), ouistia-tia, tractrac (Jura), ieuquet (Sancey), Tarier.

Son cri, semblable au tic-tac d'un moulin, lui a valu son nom.

**Troglodyte.** Motacilla troglodytes (Lin.).

Roitelet troglodyte (Montbéliard), roidet troglodyte.

C'est un des habitants les plus gracieux des jardins. C'est par erreur qu'on lui donne le nom de roitelet. Il fait la chasse aux insectes dans les trous des murailles, les tas de bois et de pierres; de là son nom de troglodyte. Son nid fait avec soin en forme de bourse a une ouverture en haut, sur le côté.

**Vanneau.** Tringa vanellus (Lin.).

Vanneau huppé, vanneau pluvier.

Le nom de vanneau lui a été donné, dit-on, parce que ses ailes en volant, imitent le bruit d'un van qu'on agite pour nettoyer le blé.

Les vanneaux, qui sont de la famille des échassiers, ont l'habitude comme les pluviers de frapper la terre pour mettre en mouvement les

vers, les insectes qui leur servent de nourriture.

Le vanneau pond quatre ou cinq œufs olivâtres. En automne, les petits de l'année sont gras et savoureux, ce qui a donné lieu aux appréciations suivantes :

Qui n'a pas mangé de vanneau
Ne connaît pas de bon morceau.

—

Celui qui n'a pas goûté du vanneau
Ne sait pas ce que le gibier vaut (Mouthe).

## Verdière.

Verdure, la verdure, s. m. ouidgir (Haute-Saône), verdière, vadjir, forestier, vadjouere, verdjeure (Marigny), bernier (Plancher-les-Mines).

C'est le bruant-verdier.

Le Verdier autrefois était un officier qui commandait à un certain nombre d'agents des eaux et forêts. L'étendue des bois soumise à sa juridiction formait une verderie.

La verdière tire peut-être son nom de ce qu'elle habite la lisière de la forêt, plutôt que de sa couleur.

Les noms patois de la verdière se confondent souvent avec ceux du Bruant.



# IV

# REPTILES

## SERPENTS

Sarpants, sarpâs.

C'est le nom qu'on donne à toutes les espèces de reptiles en général, mais plus particulièrement peut-être à la couleuvre.

Dans les campagnes, on dit *une* serpent et *un* vipère.

Le plus grand grief des paysans contre le serpent, c'est qu'ayant, prétendent-ils, un goût immodéré pour le lait, il trait les vaches et les chèvres. Dans les pâtures boisées, on assure que certaines vaches affectionnent les endroits bien exposés au soleil, parce que les serpents viennent les y traire.

On raconte souvent des histoires d'enfants au-

près desquels on a surpris un serpent buvant du lait dans leur écuelle. Le bébé et le serpent font ensemble bon ménage, mais si on tue la bête, l'enfant dépérit et finit par mourir. C'est une légende très répandue en Franche-Comté.

Quand on voit dans une écurie une vache maigrir et ne plus donner de lait, on dit qu'un serpent vient la têter (Jura).

On raconte qu'une jeune fille s'étant endormie à l'abri d'un buisson, la bouche ouverte, un serpent s'introduisit dans son corps. Aussitôt elle enfla énormément ; comme on soupçonnait la cause de son mal, on imagina pour la débarrasser du reptile incommode, de la suspendre par les pieds et au-dessous de sa tête, on mit une jatte pleine de lait; le serpent ne put résister à cet appât et sortit immédiatement du corps de la jeune fille.

Les paysans ne connaissent pas une grande variété de serpents, mais ils les redoutent tous plus ou moins. Voici ce qu'ils pensent des espèces qui leur sont les plus familières :

Danvouai (orvet). — Razoué.
Sarpan. — Riban.
Vipère. — Cemetère.
Scorpion. — Pas de guérison.

Ce qui signifie qu'on guérit la piqûre de l'orvet en la coupant avec un rasoir ; celle du

serpent (de la couleuvre), en serrant la piqûre avec un ruban ; quant à la vipère, il n'y a pas de remède : c'est le cimetière qui attend le blessé ; pour la piqûre du scorpion (qui n'habite pas notre pays), c'est également la mort qui est réservée à la victime.

Un proverbe comtois dit : « Celui qui tue *une* serpent, tue son ennemi ».

Dans le pays de Montbéliard, « Faire boa ». c'est faire la sieste.

—

Dans diverses localités, on répète souvent : « Entre les deux Notre-Dames (15 août et 14 septembre), jamais serpent n'a osé se montrer ».

—

Voici une vieille tradition :

Deux femmes de Saint-Georges, près de Clerval se disputaient. Dans sa colère, l'une dit à l'autre : « Que lai sarpant te tosse (te tette) ». Tout aussitôt, un serpent sorti on ne sait d'où, se jeta sur la femme et s'attacha à son sein. Rien ne put l'en arracher. Ce reptile la faisait dessécher à vue d'œil. On résolut de faire le pèlerinage aux Ermites (Suisse) pour s'en débarrasser. A la frontière, le serpent s'enfuit, mais quand la femme rentra en France, il revint s'attacher à son sein. A la Saint-Georges, on excommunia le reptile; il se retira, mais la femme mourut peu de temps après.

**Couleuvre.** Coluber natrix (Lin.).

Serpent nageur, anguille de haie, serpent d'eau, gicle.

La couleuvre se nourrit de grenouilles, de rats. On croit, comme nous l'avons dit, qu'elle trait les vaches dans les pâturages.

**Orvet.** Anguis (Lin.).

Danveu (Plancher-les-Mines), annevieux, danvoi (Montbéliard), hennevieu, danvet, borgne (divers lieux), danvouet, borne (Arbois), anvet, bône, anvoie (*a* privatif -ot *voi-* qui ne voit pas), bouonou (borgne) (Cernans), anveau, savouan (Grand'Combe), avant (Mouthier), serpent de verre, auvan (Saint-Antoine), serpent de haie.

On le nomme serpent de verre, parce que comme le lézard, il se brise facilement quand on le tient.

On l'appelle borgne parce qu'on prétend qu'il ne voit pas clair. S'il voyait clair, dit-on, il serait terrible: sa puissance de fascination serait telle qu'il ferait tomber un cavalier de sa monture. C'est en réalité le plus inoffensif des serpents.

**Salamandre.** Salamandra.

Labourier d'Arbois, têt, tâ, sourd, taire (Rougemont), mouron, tossevetche (Plancher-

les-Mines), vourlande (Septmoncel), cariote (Haute-Saône).

Les noms têt, tâ viennent de têtard. La salamandre ressemble un peu en effet au têtard; de plus elle ne se tient dans l'eau que pendant son état de têtard ou pendant la parturition.

Cette bête innocente est l'objet de la plus grande terreur.

Quand on est mordu par une salamandre, il faut faire autant d'incisions sur la partie mordue que la salamandre a de taches jaunes sur le corps (Jura). Sans cette précaution on est perdu. On peut encore se sauver en tuant la bête et en appliquant sa peau sur la blessure.

On appelle la salamandre *lou sergent d'Arbois* à cause de sa livrée jaune et noire qui était celle des hommes de la police de cette ville.

On croit que si l'on buvait de l'eau où se serait trouvée une salamandre on serait empoisonné.

On croit que toucher une salamandre, provoque sur la peau une éruption de boutons. (Mouthe). Ce qui est exact, c'est que si, après avoir manié une salamandre, on se frotte les yeux ou les lèvres, on éprouve une vive sensation de brûlure.

« J'aimerais autant rencontrer une salamandre », se dit d'une personne à qui l'on en veut et qu'on n'aime pas à voir.

**Triton.** Triton punctatus (Lat.).

Triton ponctué, cariote (Haute-Saône), salamandre aquatique, tait (Arbois), garde-fontaine (Jura), té (Mouthe).

Il vit dans les marais. On dit que ses pattes et sa queue repoussent quand on les a coupées.

**Vipère.**

Vipré (Mouthier), verpie (Jura), verpillière (le nid de vipères).

On croit encore dans les campagnes que les petits de la vipère percent eux-mêmes le ventre de leur mère pour en sortir et que celle-ci en meurt. De là, le dicton :

Jamais vipé
N'ot vu so mé (sa mère).

On dit encore :

Jamais vipère
N'a vu son père
Ni sa mère.

La vipère femelle coupe la tête du mâle et l'avale ; cette tête opère la fécondation dans les entrailles et les petits, pour sortir, rongent le ventre de leur mère.

Ces vieilles légendes ont été accréditées par Pline, Galien, etc.

Tous les serpents, couleuvres, crapauds, sala-

mandres sont dans nos campagnes qualifiés de « vermine ».

La vipère entre dans la composition de la thériaque qui était recommandée jadis par les praticiens comme calmant, dans les diarrhées, les bronchites chroniques avec toux opiniâtre, etc.

La graisse de vipère a la propriété de faire sortir les épines qu'on s'est enfoncé dans les pieds, dans les mains ou dans toute autre partie du corps.

Dans le Jura, on applique de la peau de vipère sur un mal blanc pour le faire mûrir.

L'animal fantastique qu'on appelle *Vouivre* et qui joue un si grand rôle dans les légendes de Franche-Comté est un serpent. *Vouivre* vient directement de *Vipera* qui a fourni aussi *Guivre* (1).

---

## SAURIENS. — LÉZARDS. — BATRACIENS

**Lézard.** Lacerta (Lin.).

Lézard vert : Reluzade (Arbois), luzade (Pesmes), coulure (s. m.), lozadge (Haute-Saône),

(1) Voir *Animaux fantastiques.*

verdet, lezaidge (Montbéliard), lizadge (Bournois), verdereau, liza (Jura), verdreau, lezadè (Vercel), vaderiau (Arbois), l'zudot (Les Fourgs), verdariau, verdriau.

« Prendre un bain de lézard », c'est se chauffer au soleil, dans un endroit abrité, pendant l'hiver.

On dit « paresseux comme un lézard ».

On n'aime pas le lézard en Franche-Comté. On croit qu'il est venimeux.

On raconte qu'un homme était endormi sur le sol et qu'un grand serpent s'approchant de lui allait l'étouffer. Mais un lézard, comme s'il l'avait fait exprès, passe rapidement sur la figure du dormeur qui se réveille et échappe au danger.

**Crapaud.** Bufo vulgaris (Lin.).

Conque, canque (Le Vaudioux, Jura), bot, cropiau (Houtaud), cropâ (Marigny), crape (Cernans, Jura), crèpâ (environs de Montbéliard).

Etymologie : Notre mot *bot* vient de l'Italien *botta* (crapaud). Les Genevois l'appellent boc.

Dans le vieux français, botereau, boterel, boteriau signifiaient crapaud. Bot est peut-être une onomatopée pour imiter le cri sonore de cet animal. *Bot* est employé aussi pour gros, enflé, difforme (pied-bot) ; un homme obèse est un « gros bot ».

Les petits naissent à l'état de têtards (Voir têtards).

Le crapaud est absolument inoffensif et malgré cela il passe dans nos campagnes pour dangereux. On croit sa morsure venimeuse et on lui prête le don de charmer, d'hypnotiser les animaux dont il fait sa proie.

Si l'on entend un coassement de crapaud dans une écurie, on est assuré qu'une maladie contagieuse s'abattra bientôt sur le bétail.

La présence d'un crapaud sous le plancher d'une maison ou sous les pierres de l'étable est la cause de maladies inconnues qu'on ne guérit que quand l'animal a été enlevé. Cette superstition est très accréditée surtout au moment d'une épizootie. Quand on a soulevé les planches ou le pavé et qu'on a trouvé le crapaud, on va chercher le curé qui vient bénir la maison. Ou bien l'on va quérir le sorcier. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette superstition : Après l'annexion de la Franche-Comté à la France, en 1678, une déclaration du roi, de 1682, contre les devins, magiciens et enchanteurs, compositeurs et distributeurs de poisons, portait ceci :

« Défenses sont faites à toutes personnes autres qu'aux médecins et apothicaires d'employer aucuns insectes venimeux, comme serpents, crapauds, vipères et autres semblables sous prétexte de s'en servir comme médicaments ou à faire

des expériences et sous quelqu'autre prétexte que ce puisse être, s'ils n'en ont la permission expresse et par écrit ».

—

On donne souvent le nom de crapaud aux enfants : « Restez donc tranquilles, petits crapauds ».

—

Un homme petit et laid est un « vilain crapaud ».

—

On dit d'un bavard qu' « il est comme le crapaud, tout en gueule ».

—

On dit aussi, mais ironiquement d'un lourdaud : « Il est leste comme un crapaud dans la mélasse », ou « comme un crapaud de plomb », ou encore « il nage comme un crapaud de plomb ».

—

On dit d'un ivrogne : « *Piau quema on bot* : » plein comme un crapaud.

—

« A la presse, au crapaud » est le cri des enfants qui ont acculé un de leurs camarades contre un mur et qui s'adossent contre lui pour le presser. C'est sans doute par allusion aux habitudes des crapauds à l'époque du frai.

—

Quand un pauvre laboureur longe un étang, les crapauds lui crient : « Paur' homme! paur homme ! paur' homme !

—

Quand les crapauds se traînent sur les routes, c'est signe de pluie prochaine.

—

Pour conjurer le mauvais sort il faut pendre un crapaud par la patte dans l'écurie.

—

Quand la bos chantant
Aivant lai Notre-Daime (15 août),
Et se recaichant (ils se recachent)
Ché semenes de temps (six semaines).

—

Pendant une chaude ondée en été, quand le soleil brille à travers la pluie, les enfants chantent :

Il pleut, il fait chaud,
C'est la fête des crapauds (Haute-Saône)
Quand il pleut, il mouille,
C'est la fête des grenouilles ;

*Variante :*

Ail y piau, ail y fait tchâ,
Çot lai fête des craipâs
Ail y piau, ail y lut,
Ço lai fête des ordiu-yus.

Il y pleut, il y fait chaud,
C'est la fête des crapauds.
Il y pleut, il y fait du soleil,
C'est la fête des orgueilleux.

—

Les crapauds, en coassant, font :

Ai-te vu nos dgens,
Nian, nian, nian.
En (on) soupant san toi,
Toi, toi, toi (Rougemont).

—

Sobriquets : Le nom de « crapaud » est généralement donné aux habitants des villages à territoire marécageux. On dit : les bos de Ferrières (Doubs). Les gens du Vaudioux (Jura) sont appelés *canque à tiu* (crapaud à queue); les cropiauds d'Houtaud (Doubs), les pique-bôts de Saint-Vit (Doubs), les crapauds de Saint-Juan (Doubs).

A Belfays (Doubs), les crapauds sont tellement nombreux que leurs chants forment un concert, ce qui fait dire aux habitants des villages voisins : « Entendez-vous la fanfare de Belfays ».

**Grenouille.** Rana (Lin.).

Il y en a deux sortes : la grenouille verte ou commune et la grenouille rousse.

Rainette, rânotte, rainette, rénouille (Doubs), railotte, r' nouaille (Marigny), raclet, raine verte,

r' nozelle (Fourg, près de Quingey), rénoille (Les Rousses-Montbéliard), crécellé, renouaille (Mouthier), crayotte (Plancher-les-Mines), renouille (Montbéliard), graboulette, cralotte.

Les cralottes sont de petites grenouilles vertes dont on se sert comme baromètre.

Le nom crayotte vient de *graculus*, corneille d'église ou de clocher à cause de l'analogie du cri du corbeau et de celui de la grenouille (coasser, croasser). En Italien, *gracchia* signifie corneille, graye en vieux français.

On nomme « grenouille de rosée » ou encore « pie de chin » (pied de chien) la grenouille ordinaire des prés.

La rainette a une voix plus forte que celle de la grenouille commune.

La femelle pond annuellement de six cents à douze cents œufs formant un chapelet d'une très grande longueur et qu'elle abandonne à la surface des eaux. On les appelle « grouvâts » à Grand' Combe.

La grenouille verte est celle dont le coassement nocture est si désagréable en été. Elle est essentiellement aquatique.

On mange beaucoup de grenouilles en Franche-Comté : il y a des régions marécageuses où elles abondent. A la ville, on les accommode à la crème ; à la campagne on les fait frire a la poêle ; on les mange aussi sautées dans le beurre et on

casse des œufs dessus pour faire une espèce d'omelette.

« C'est de la viande à gens saoûls (rassasiés) », dit-on, parce qu'en effet il n'y a presque rien à manger dans la grenouille. D'une femme qui fait l'entendue et qui se vante d'être une ménagère hors ligne, on dit « qu'elle sait rassasier onze hommes avec deux grenouilles et encore il en reste ».

Certains habitants de la campagne gardent en réserve dans une bouteille d'eau une grenouille verte pour s'en servir comme d'un remède efficace lorsqu'une de leurs bêtes (bœuf ou vache) est gonflée (météorisée). Dans ce cas, la grenouille est introduite vivante dans le corps de l'animal qui l'avale.

N'y aurait-il pas là, en vertu de l'axiome homéopatique *similia similibus curantur* un ressouvenir de la fable de la grenouille qui se gonflait pour devenir aussi grosse que le bœuf.

Un amusement cruel des enfants consiste à mettre une paille au derrière des grenouilles ; ensuite, ils soufflent dans le chalumeau, ce qui fait grossir la pauvre bête au point qu'elle en crève.

—

La tradition qui se rapporte à la corvée imposée aux paysans de battre les étangs pour empêcher les grenouilles de troubler le som-

meil de leurs maîtres, est courante en Franche-Comté. En voici quelques exemples :

A Loulans-les-Forges, les paysans disaient en battant l'eau :

Rânottes coi voue
Monsieu lou marqui doue (Marquis d'Aubigny).]

Ceux de Bournois disaient :

R'nouillottes cazi vô
Monsé de Vadré dô (Vaudrey).

Et autour de l'étang de la Poche à Luxeuil, les villageois chantaient :

Pa! pâ, renôttes' pâ!
Car veci Monsieu
L'abbé de Luxeu
Que Due gâ (garde).

—

S'il doit faire beau, la grenouille coasse au bord des étangs ;

S'il doit venir un mauvais temps, elle fouille au fond de la vase.

La rainette ou grenouille appelée reine martinette, quand elle chante perchée dans les arbres, annonce le beau temps.

Lorsque les grenouilles coassent plus que d'habitude, c'est signe de pluie.

C'est un pronostic de chance de rencontrer une grenouille.

On assure qu'un sac de grenouilles placé dans le dos est un bon remède contre les fluxions de poitrine.

Sobriquets. — On dit : les chape ernouilles de Mathay (Doubs), les rânottes de Loulans-les-Forges (Haute-Saône), les grenouillats de Messia (Jura), les rin-nes de Raynans (Doubs), les renouillâs de Charnay, les renouillies de Chenevrey, les renouillis de Citey (Haute-Saône), les renouillottes de Parsavans, les rainettes de Grand-Fontaine (Doubs).

Ces surnoms sont toujours donnés aux habitants de villages situés au bord d'une rivière ou d'un étang.

## Têtard.

Le têtard de crapaud et de grenouille se nomme chézot, bouon, quillerotte, guilleri (petite cuiller), bôou, pouterotte (Montbéliard), de poutière (cuiller), petit bot, tête de mailloche (Arbois), botère-cœuillerote, pâquot (Haute-Saône, Plancher-les-Mines) vient de Pâques. Ce serait à proprement parler un poisson d'avril ou faux poisson.





# V

# POISSONS

Les poissons, en général, sont nommés pojons (Grand-Charmont), pochons (Haute-Saône).

Tchovoiné désigne la chevaine et, en général, toute espèce de poisson blanc (Montbéliard).

Le nom de blanchaille est donné aux petits poissons : l'ablette, le véron, etc. On dit « pêcher de la blanchaille ».

Souvent aussi tous les petits poissons sont désignés sous le nom de goujons.

La *menuse* est l'ensemble des petits poissons très nombreux qui vont en bande. Les pêcheurs se plaignent fréquemment que « les amorces sont mangées par la menuse ».

Les ouïes des poissons sont nommées : osières, orbaillons, orboillons (Montbéliard), arbaillons; leurs arêtes, alêtres (Clerval), olêtres (Montbéliard).

La reculade (Rougemont) est l'abri ou la retraite du poisson ou du gibier.

Les nassis étaient les endroits où l'on tendait les nasses (1582).

On entend dire souvent : « Jeune chair, vieux poisson », c'est-à-dire que si toutes les viandes des animaux sont meilleures quand la bête est jeune, c'est le contraire pour le poisson.

—

Carpe et brochet du Doubs
Truite de la Loire.

C'est le dicton gastronomique indiquant les meilleurs poissons, comme le suivant désigne la meilleure partie de quelques poissons :

Barbeau... barbam (la partie antérieure) ; carpa... corpus (le gros du corps) ; esox (brochet)... caudam (la partie postérieure) ; truita... totum (tout est bon dans ce poisson).

—

Veaux, poulets et poissons crus
Font les cimetières bossus.

dit un autre proverbe gastronomique.

—

Si la veille du jour de l'an, le vent souffle de l'ouest, on prendra beaucoup de poisson.

—

Quand le printemps tient rigueur,
L'année sera bonne aux pêcheurs.

—

Si le poisson mord plus vite et frétille près de la surface des eaux, c'est signe de pluie.

**Ablette.** Leuciscus alburnus (Lin.).

Able, tocot, ablet, lame (Montbéliard, latin lamia), poisson blanc (divers lieux).

L'ablette détruit le frai du poisson dont elle est très friande.

Il paraît qu'en dissolvant la matière argentée de ses écailles dans de l'ammoniaque on obtient de fausses perles.

**Alose.** Alburnus bipunctatus.

Alouse. Petit poisson rond, rayé sur le côté. Ce poisson appartient au genre ablette. On en trouve un grand nombre dans la rivière de l'Ain.

**Anguille.** Anguilla muraena (Lin.).

Angueuille, andièla (Jura), poisson-serpent.

Elle vit dans les eaux limoneuses et les étangs.

Au pays de Montbéliard, les pêcheurs appellent congre une anguille plus épaisse que l'anguille ordinaire; le congre est comme on sait un poisson de mer.

Pour guérir un ivrogne de son vice, on prétend qu'il faut lui faire boire du sang d'anguille.

**Apron.** Espèce de perche, perca aspro (Lin.).

Aperon, eperon, roi des poissons (Montbéliard).

Ce poisson a huit épines à la première dor-

sale et pour cette raison on le nomme éperon; mais son nom *aspro* vient du latin *asper*, âpre. Il est verdâtre et à peu près rond; long de vingt centimètres; il a une chair blanche, légère et d'un goût agréable.

On le nomme « sorcier » le long du Rhône où il est très commun et dans plusieurs de ses affluents.

On dit que la pêche sera mauvaise quand le filet ramène un roi de poissons.

**Barbeau.** Cyprinus barbus (Lin.).

Lou bairbé (Montbéliard).

On nomme barbillon le petit barbeau.

Il est commun dans nos rivières surtout dans l'Ognon. Sa longueur moyenne est de quarante à cinquante centimètres.

La tête, comme nous l'avons dit, est la meilleure partie du barbeau : « Barbeau barbam ».

**Bouvière.** Cyprinus amarus (Lin.).

Bouvière, platotte, péteuse, tapette.

Elle ressemble à la carpe et vit dans la vase.

**Brême.** Cyprinus brama (Lin.).

Brâme.

Ce poisson est commun dans les rivières, les laçs et généralement dans toutes les eaux douces.

**Brochet.** Esox lucius (Lin.).

Bretchet (Aillevans), brechet (Clerval), bretché, (Bournois), lanciron (Haute-Saône), broutzet (Marigny), bretset (Saint-Point).

Un lanciron est un jeune brochet.

Ce poisson est très vorace ; on le nomme le « requin des cours d'eau ». On le pêche à la nasse ou à la ligne. Cette ligne est formée d'une cordelette métallique.

On trouve dans la tête du brochet tous les instruments de la Passion : clous, marteau, scie, épines.

**Carpe.** Cyprinus carpio (Lin.).

Carpe vulgaire.

En Comté, on donne le nom de *feuille* au carpillon qui a deux ans.

La carpe du Doubs était déjà renommée au dix-septième siècle. Elle est commune dans les rivières de la Comté.

La carpe se multiplie extraordinairement; un grand nombre de ses alevins sont mangés par les autres poissons.

Une carpe *laitisse* est une carpe qui a de la laitance.

On reproche à la carpe d'avoir un goût de vase, quand elle a vécu dans les eaux bourbeuses ; mais, pour lui faire perdre ce goût, huit

jours avant de la cuire, on la met dans l'eau fraîche.

On prétend que la carpe peut vivre plusieurs siècles.

Sobriquet : On dit : les carpets d'Autet (Haute-Saône).

**Carpeau.** Cyprinopsis gibelo.

Désigne le plus souvent une petite carpe, mais c'est aussi un petit poisson qui ressemble à la carpe. C'est pourquoi on lui donne ce nom. Il ne dépasse pas 30 cm.

**Chatouille.** Ammocoetes branchialis.

Ammocoete, lamprillon, civelle.

L'ammocoete est la larve de la lamproie de rivière. La *chatouille* vit dans le sable et se nourrit de petits poissons; elle chatouille les pieds des baigneurs.

**Chavot.** Cottus gobio (Lin.).

Chabot, têtard, chafot (Rougemont), tête d'âne, chécot, têtot, chavotu, têtu-linotte, cabot, cabotin, diaifon, bavou (Haute-Saône), senevon (Marigny), baveu, boveu (visqueux), sorcier, bouvou (Montbéliard), mathieu (Jura), roi des poissons. Il partage ce nom avec l'apron, mathieu (Saint-Claude, Jura).

Chabot vient du latin *caput*, tête; le vieux

français chevèce, le chef ou la tête, vient également de caput; têtard et chabot sont donc synonymes.

Le nom de roi des poissons qui lui est donné a aussi la même origine, il vient de la grosseur de son chef, de sa tête; et c'est là sans doute le motif pour lequel les orgueilleux Rohan l'ont fait figurer dans leurs armoiries.

Les noms boveu, baveu lui viennent de sa peau visqueuse. On appelle « tête de bavou » un individu à grosse tête et d'aspect stupide.

Le chabot n'a pas d'écailles et les épines de son dos passent pour venimeuses au moment du frai.

Il est très commun dans nos rivières et surtout dans les ruisseaux : on le cherche sous les pierres; il vit d'insectes aquatiques, de vers et de petits poissons. Beaucoup de personnes répugnent à le manger, surtout à cause de la ressemblance de sa tête avec elle des têtards de crapauds, mais c'est à tort, parce que sa chair est très délicate; il est excellent en friture. Cependant, Mathurin Régnier dit (satire XIII) :

« Ne faites, s'il se peut, jamais présent, ni don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon ».

Le poète fait tort à ses connaissances gastronomiques, parce que le gardon est certainement de beaucoup inférieur au chabot.

On prétend que le chat ne mange pas la tête du chavot.

Les chavots de la Loue sont particulièrement renommés. Dans le terrier et le rentier de Scey-le-Châtel de 1595, « il est interdit aux habitants de ce village de chavoter avec un quunet à la main (sans doute un petit bâton à pointe de fer) sans mouiller la tête, et de pescher à la chair pour gabusser (1) (J. Favrot : Histoire de Scey-en-Varais, page 85).

Les pêcheurs assurent que lorsqu'ils tendent une ligne de nuit avec le chavot au lieu d'un goujon, le poisson ne se prend pas. Il mordille l'amorce, mais ne l'avale jamais.

On dit aussi que la pêche sera mauvaise quand le filet ramène le roi des poissons, le chavot ou l'apron.

Le peintre G. Courbet avait fait une statue qu'on a vue jusqu'en 1871 sur la place d'Ornans et qu'on désignait sous le nom de « Pêcheur de chavots ». Après la Commune, elle fut enlevée par la municipalité, puis réinstallée quelques années plus tard.

Dans plusieurs patois de Comté le nom de chavot est donné par mépris à quelqu'un qui

(1) Peut-être *grabusser*, pêcher des écrevisses, en patois *grabeusses*.

est petit, malingre et dont la tête n'est pas en proportion avec le corps.

Sobriquets : les chabots de Bréry (Jura), les diaifons de Valentigney (Doubs).

**Chevaine.** Leuciscus debula (Lin.).

Otu, tchaivaisson (Montbéliard), hotu (environs de Paris), cabotin, tchovoiné (Montbéliard), chavasson (Baume), DERSON, chauvoine, genenne, chavougne (Jura), meunier, chavougna, vilain, chevassou (Jura), vilenet (Port-sur-Saône).

Ce poisson appartient au genre ablette. Il est plein d'arêtes. On le trouve en grande quantité dans la Loue, particulièrement à Port-Lesney.

Il a ceci de particulier qu'il est désigné par un des plus riches vocabulaires; ainsi, en français, on le connaît sous les noms de : chevaine, chevain, chevesne, ou chavanne.

C'est lui qu'on nomme aussi : juène ou juerne, à Paris; chenevot ou cheneviot, à Nogent-sur-Seine ; chabuisseau, sur la Loire; chavasson, à Lyon ; chouan, en Maine-et-Loire ; vilna ou vilnachon, dans l'Aube; arestou, dans le Gard ; cotteau, barbotteau, garbottin ou garbotteau, vilain, boiteux, barboteur, testard, rotisso et surtout meunier, un peu partout. Il va même jusqu'à prendre dans le Lot et la Garonne, le nom d'un autre poisson, le chabot ou cabot.

Le nom de derson lui est donné très fréquemment en Franche-Comté.

Sobriquet. — On dit : les tchovaines d'Echevanne.

**Epinoche.** Gasterosteus aculeatus (Lin.).

Grande épinoche, picot (Jura), pinoche, quinze-épines, épinouse.

Ces noms viennent des épines (au nombre de quinze) que ce poisson a sur le dos; elles ne forment pas de nageoires, mais elles le défendent contre les autres poissons, même les plus voraces. La tête est sans épines. L'épinoche est petite, vive, agile et peut sauter par dessus des obstacles élevés. Elle jouit d'une fécondité prodigieuse. Elle se fait un nid dans les herbes.

**Epinochette.** Gasterosteus pungitius (Lin.).

Pinochette, epinouse, picot (Jura).

Ses formes rappellent celles de l'épinoche. Son dos n'a que neuf épines courtes, ses côtes et sa queue portent des écailles.

Avec le véron, c'est le plus petit poisson d'eau douce.

**Gardon.** Leuciscus idus.

Tairason (Chaussin).

Le gardon est une espèce d'ablette, il se rapproche du chevaine; ses nageoires sont rouges.

Il a environ trente à trente-cinq centimètres de longueur. Sa chair est assez bonne, garnie de nombreuses arêtes. On le prend au filet et à l'hameçon.

**Gibèle.** Cyprinus gibelio.

Carpeau.

La gibèle n'a pas de barbillons comme la carpe; son dos est d'un bleu vert et son ventre est jaunâtre. Elle ne devient pas grosse : elle pèse deux cent cinquante grammes au maximum. Sa chair très saine a peu d'arêtes.

**Goujon.** Cyprinus gobio (Lin.).

Gouifon (Jura), guéfon (Montbéliard), gouifon (Haute-Saône), guiéfon, gravelot parce qu'il aime les fonds de graviers.

Le goujon vit en petites troupes dans nos eaux douces, se nourrit d'insectes aquatiques, de vers, de frai de poissons.

Dans beaucoup de localités, on nomme goujons tous les petits poissons.

**Lamproie.** Petromyson planeri.

Lamproie de rivière, suceur, sucet, sept œils (Montbéliard), à cause de ses sept ouvertures branchiales de chaque côté (derrière les yeux).

On donne le nom de lamprillon au petit de la lamproie.

**Largeotte.**

La largeotte est un petit poisson blanc, très large du ventre.

**Loche.** Cobis (Lin.).

Linotte, meutelle, moutaile, mandèle (Montbéliard).

C'est un petit poisson à chair grasse qu'on trouve dans la vase, sous les pierres, comme les chavots; c'est une excellente amorce vive pour les poissons surtout pour les anguilles.

**Lotte.** Gadus lotta (Bl.).

Lotte de rivière, barbotte.

On confond souvent la loche avec la lotte, cependant elles diffèrent entre elles par la forme de leur corps.

La chair blanche de la lotte est très estimée, ainsi que son foie qui est volumineux.

Aussi, dit-on :

Pour un foie de lotte
L'homme vend sa culotte.

et encore :

Pour la moitié d'une lotte
La femme trousse sa cotte.

**Nez.** Cyprinus nasus (Lin.).

Naze, soufre s. f.

Le *nez* appartient au genre able ou ablette. Il a le museau saillant, large, obtus, comme tronqué. Il est de médiocre qualité.

**Ombre.** Salmo tymallus (Lin.).

L'ombre a la même mâchoire que le saumon. Sa chair est délicate et très estimée. Quoique poisson blanc, comme il vit dans les eaux courantes où se plaît la truite, on l'apprécie presque à l'égal de cette dernière.

**Perche.** Perca fluviatilis (Lin.).

Perchat (Jura), piertche, parchat, gremille (perche goujonnée), percot-pertchet (Montbéliard).

C'est un des meilleurs poissons de nos rivières. Elle peut atteindre deux kilogrammes. On la pêche à la ligne, à l'épervier, au verveux.

**Platotte.**

(Voir bouvière). Ce petit poisson ressemble à une carpe minuscule.

**Rousse.** Leuciscus rutilus. (Cuv.).

Rosse, pied rouge (Chaussin), roussotte, yeux-rouges, rousse-carpe (Montbéliard), charin (Dôle), rousset (Rougemon), rotengle, rouge-œil

(Montbéliard), rosse-chavanne (Val-de-Morteau).

Rotengle vient probablement de « roth auglein » (allemand), petit œil rouge.

Littré, dans son dictionnaire, dit incidemment à l'article « gardon », qu'on le nomme aussi « rosse ».

Ce nom de rousse ou de rosse vient de la couleur des écailles du ventre ou des nageoires qui sont rouges.

C'est sous le nom de *gardon* que ce poisson est généralement désigné en dehors de la Franche-Comté.

Le pied-rouge est un poisson qui ressemble à la rousse, mais plus plat, aux nageoires plus rouges.

### Tairason.

Tairason (Chaussin, Jura)

C'est un poisson blanc, moyen, qui a quelque ressemblance avec la rousse.

### **Tanche**. Cyprinus tinca (Lin.).

La tanche est très vorace et se nourrit comme les carpes, d'herbes aquatiques, de graines, de vase contenant des débris organisés.

On la pêche au filet ou à la ligne amorcée de vers. Sa chair est blanche et molle; elle sent souvent la vase, parce qu'elle s'y enfouit durant

les mois d'hiver. On la fait dégorger dans l'eau pure, huit jours avant de la manger.

**Tapette.** (Voir bouvière).

**Truite.** Salmo fario (Lin.).

Treute (Plancher-les-Mines), trute (Mouthier), bavon (jeune truite).

La truite atteint parfois sept à huit kilogrammes. On la pêche à la trouble, à la nasse, à la fouine (foënne) et surtout à la main quand les eaux sont basses.

La truite est renommée en Comté : elle est commune dans le Doubs, le Dessoubre et la Loue, et en général dans tous les ruisseaux clairs et rapides de nos montagnes.

Dans le haut Doubs, la truite, d'ordinaire jaune et blanche, rougit. Près de Joux, se trouve le lac des Rouges-Truites dans lequel, paraît-il, il n'y a pas une truite ; dans l'Ain, on rencontre de la truite saumonée.

—

« Celui qui veut de la truite, il faut, dit-on, qu'il se mouille les pieds. » En effet, nos paysans la pêchent le plus souvent à la main dans les trous des rochers.

—

Le meilleur remède contre la jaunisse c'est d'appliquer une truite toute vivante sur l'estomac du malade.

**Vandoise.** Leuciscus vulgaris (Flun.).

Chiffe, soufe, Gravelot (Clairegoutte), soufre, soëf, rayotte (Rang), soife, sife (Jura), soffle (Montbéliard, Rougemont), vindi, venedi (Montbéliard).

Ce poisson est du genre ablette, et se rapproche de la chevaine. Il abonde dans les cours d'eau de notre pays. Sa chair est blanche, mais de qualité médiocre.

**Véron.** Leuciscus phoxinus (Cuv.).

Vairon, viron (Montbéliard), varon, voiron (Arbois).

Le véron appartient au genre ablette; c'est la plus petite espèce de nos poissons.

Il tire son nom de sa couleur. Il vit en sociétés nombreuses.

Sobriquet : On dit les vairons de Bouverans (Doubs).





VI

# INSECTES

---

### **Abeille.** Apis.

Availle, oveille (Jura), mouche bénie, auveuille (Cernans), motchotte, mouchotte (Bournois), moetchatte (Mandeure), aichatte (Montbéliard, frontière suisse), moutschotte (Haute-Saône, Plancher-les-Mines).

La ruche a divers noms : aseri, asi (Plancher-les-Mines), beuton, brechon (Montbéliard), esie (dans le vieux français l'abeille se nommait es ou eis (d'apes)), beusse (Baume, Lure, Plancher-les-Mines), apiai (d'apes) (Lons-le-Saunier), bosse (Baume, Lure), abeiller, besson (Haute-Saône), de besse, panier à faire lever la pâte (la van-notte), bugnon (ruche pleine). On dit « à l'Ascension les bons bugnons » ; busse, vieux français bussel ; boisseau, bignon, benion, bène

(Besançon, Baume), bouène (Jura), bruchon (Montbéliard, Gray), reutse (Marigny).

En allemand, la ruche s'appelle : beute; en italien : bugno; en Languedocien : brus.

Le rayon de miel se nomme : couteau, bressé (Grand-Combe), bratche, broutche (Montbéliard), bugnon (Jura), bresche, bresque, paignot, pagnot (Baume, Montbéliard). On dit en Languedocien : bresco, bresque.

Le dard des abeilles est nommé : germe, jars, jais, jasson, germon, çoron.

Un essaim d'abeilles : djitun (Bournois), jetun, jeton (Haute-Saône). Pour essaimer, on dit souvent : jeter-djeter.

Déjà, au xiv^e siècle, il y avait beaucoup d'abeilles en Franche-Comté. Un grand nombre de redevances se payaient en cire pour l'éclairage, et, comme boisson, l'hydromel était d'un usage fréquent. Quand le sucre fut connu, il demeura longtemps très cher; c'est le miel qui le remplaçait. De là, l'habitude qui s'est cônservée de servir du miel avec le café au lait.

La ruche était généralement en osier tressé ou en paille nattée, on la surmontait d'une capote.

La capote est la petite calotte dont on recouvre la ruche percée par le haut; sa contenance est égale au quart ou au tiers de la ruche; c'est le meilleur miel, il reste pur, blanc, fin, clair

et parfumé ; il est très supérieur au reste du miel de la ruche. Le miel de montagne est plus estimé que celui de la plaine.

On dit d'une ruche qu'elle « barbe » quand les mouches sont pendues en grappe à son orifice, prêtes à partir pour essaimer.

Quand on s'aperçoit que les abeilles vont essaimer, on les fait surveiller et dès qu'elles sortent en bandes, on donne l'alarme ; tous les gens de la maison arrivent et font un bruit infernal en tapant sur des chaudrons, sur des faux ; on leur jette des poignées de terre ou de sable, on obtient ainsi qu'elles n'aillent pas trop loin, surtout si l'on réussit à faire tomber la reine. Cet usage qui existe, partout du reste, de suivre l'essaim en faisant du bruit, date de l'ancien temps ; c'était pour faire acte de propriétaire qu'on suivait ainsi les abeilles. On exerçait ce « droit de suite pour que personne n'en ignorât ».

Le miel était réservé jadis pour les malades.

La *mirlique* était l'eau où l'on avait lavé la cire et les couteaux qui avaient servi à extraire le miel. Cette eau fermentée donnait une agréable boisson.

—

Il faut aborder les abeilles, dit-on, la figure souriante et ne pas faire de mouvements brusques, ni parler fort. Elles aiment qui les aime.

—

Autrefois, on associait les abeilles aux joies et aux deuils de la famille. Encore aujourd'hui, dans plusieurs parties de la Comté, notamment dans la Haute-Saône, quand le maître de la maison vient à mourir, un de ses enfants ou un de ses voisins va au rucher, secoue les ruches et dit, s'adressant aux abeilles : « Votre maître est mort ». Ensuite, on met un crêpe noir sur chaque ruche et une petite croix de bois (Bretonvillers, Saint-Hippolyte). Si les abeilles n'étaient pas prévenues de cette façon, elles se considèreraient comme ne faisant plus partie des biens du défunt et s'en iraient ailleurs. On dit aussi que si elles n'étaient pas ainsi averties de la mort du chef de la famille, elles périraient dans l'année.

Les abeilles sont donc considérées comme étant de la maison, elles s'attristent et se réjouissent avec leurs maîtres ; elles ne piquent pas les gens, ni les animaux qu'elles connaissent. Elles sont très fines, très susceptibles, elles ne veulent pas être vendues, mais consentent à être données. Si elles sont volées, elles reviennent à la maison ; si on les vend, elles quittent l'acquéreur et s'en vont on ne sait où.

Quand elles changent de propriétaire par héritage, elles quittent l'héritier, s'il n'a pas la réputation de bien soigner son bétail. Aussi, lorsqu'il entre en possession du domaine, va-t-

il leur dire de ne pas s'en aller, qu'il aura pour elles les meilleurs égards.

On a remarqué que les essaims ne prospèrent que dans les honnêtes maisons. Là où les époux, les parents ne vivent pas en bonne intelligence et où les mœurs ne sont pas pures, les abeilles dépérissent et disparaissent.

Ce n'est pas à tort qu'on parle de la chasteté des abeilles, « les chastes buveuses de rosée », comme les appelle Victor Hugo : si l'on prononce un mot inconvenant en leur présence ou l'on dit du mal d'elles, on en est immédiatement puni par des piqûres.

C'est pour la même raison que les ruchers ne prospèrent pas dans les maisons de mauvaises mœurs. Elles reconnaissent un paillard à l'odeur et se précipitent sur lui.

—

Quand un rucher meurt, une personne de la maison mourra dans l'année.

—

Si les abeilles restent dans leurs ruches ou voltigent à peu de distance, c'est signe de pluie.

—

Les abeilles bourdonnent à minuit pendant l'office de Noël. On ne peut les entendre que si l'on est en état de grâce (Courvières, Doubs).

—

Quand les mouchottes pouthiant envie (quand on médit des abeilles),
Elles s'en vant depidie (elle dépérissent).

—

Essaim de mai
Vaut vache à lait.

*Variante :*

Un essaim de mai
Vaut un veau de l'annaie (Faucogney).

—

Au mois de mai, les essaims
Font les charrettes de foin.
Les abeilles en juillet
Ne valent grain de millet.

—

Entrôlement :

Uni, unelle
Berribon, berribelle.
Ma tante Michelle
S'envole au ciel,
Dans une corbeille.
De miel (Mouthe).

—

Quand il pleut en août,
Il pleut miel et bon moût.

—

Contre la puce maligne, il faut faire fondre de la cire avec de l'huile, dans une coquille d'œuf.

—

Pour faire passer l'inflammation occasionnée par une piqûre d'abeille, il faut frotter sur l'anus la partie piquée, ce qui n'est pas toujours aisé. On nous assure que cette singulière superstition existe également en Norvège.

**Araignée.** Aranea.

Airagne (Arbois), aireugne (Aillevans), aragna (Marigny), airagne (patois des Rousses), airigne (Montbéliard), airègne (Mouthier, Mandeure), arigne, origne (Plancher-les-Mines, Belfahy).

Fairignée : toile d'araignée (environs de Montbéliard).

On appelle *sennons* (Haute-Saône) ces fils si nombreux dits fils de la Vierge, qu'on voit en automne dans les champs, au temps des semailles ; senner veut dire semer (Haute-Saône).

Les araignées, croit-on, tissent leur toile toutes les vingt-quatre heures.

Les enfants arrachent les pattes des faucheux et leur chantent : « aragne, aragne, travaille. »

A Arbois, les enfants appellent le jeu de colin maillard « la belle airagne ».

En général, l'araignée est considérée comme un mauvais présage.

Si vous ne voulez pas vous exposer à un malheur, ne tuez jamais une araignée.

Araignée du matin
Chagrin.

Araignée de midi
Profit. *Var.* : ennui.
Ou, jamais n'en ris (Mouthier).

Araignée du soir
Espoir. *Var* : désespoir.

Araignée des quatre heures.
Malheur.

Araignée du tantôt
Grand cadeau.

Une araignée qui tombe sur vous vient vous avertir que vous allez recevoir de l'argent.

Si les araignées font leur toile vers six à sept heures dans la soirée, la nuit sera belle. Si c'est le matin, il fera beau. Si elles travaillent pendant la pluie, le beau temps ne tardera pas, et plus les araignées sont actives, plus le temps deviendra beau.

Quand les araignées rentrent dans leurs trous, c'est signe de pluie.

Quand les enfants sont malingres, étiques, on leur attache au cou une araignée enfermée entre deux coquilles de noix. Si, au bout de neuf jours, l'araignée est vivante, l'enfant guérira. Si elle est morte, l'enfant doit mourir à bref délai.

On se sert de la toile d'araignée pour étancher le sang et pour guérir les brûlures.

**Bigorne.** Araignée d'eau.

Ce nom est peut-être une déformation de bicorne parce qu'on aura pris pour deux cornes, les pattes que cet insecte projette en avant.

**Bourdon.**

Boudon (Chaussin,), boudiénet (Saffloz, Jura), boudion (Fontain, Doubs), Frondon (Montbéliard, Plancher-les-Mines), bouguion (Mouthier), grevolan (Dôle), brondon, gravelon (Aillevans), grevalon, grevalon, grandvolon, gravolon, gravalon, graivelon, grovalon.

Etymologie : latin crabra (frelon), a pour diminutif crabolinus. On dit en italien gravolino; en Languedocien, graoulé.

D'autre part, de même que le bourdon insecte et le bourdon cloche portent le même nom à cause du bruit qu'ils font, il est tout naturel de rapprocher le grevolon des mots grevoler (Savoie) et greboler (Genevois) qui signifient sonner comme un grelot.

Frondon s'applique aussi au frelon; le mot vient de fronde, bruit ronflant comme celui de la fronde qu'on fait tourner.

Rien qu'à entendre voler le bourdon, le bétail commence à *besiller*.

Les enfants pressent sur le ventre de cette mouche pour en faire sortir une goutte de liquide

sucré qu'ils happent rapidement; ils prétendent qu'il faut se dépêcher, car le bourdon reprend cette goutte presque immédiatement.

On applique le nom de « bourdons » aux gens agités qui se donnent de l'importance, qui font plus de bruit que de besogne.

Les gros bourdons qui volètent autour de vous sont des messagers de mauvaises nouvelles (Jura).

« Il n'y en a guère, mais c'est du bon :
C'est du miel de bourdon » (Jura).

On donne le nom de grandvolons aux habitants de Dampierre-les-Bois, de Noirefontaine (Doubs); on dit aussi les grovolons d'Ouvans (Doubs), les boudiénets de Saffloz (Jura).

## Bousier.

Fouille m.... (Montbéliard), Fourignon (Plancher-les-Mines), se dit aussi du groin de pourceau avec lequel il fouille; forigne-medge, rebouille medge (Bournois), creuille bouset, fouille bouse; creuille miedge (Haute-Saône), cheval-martin (Mouthe).

*Creuillie* en patois de Comté signifie creuser, creuillon, désigne le cerneau dans le Jura, parce qu'on creuse la noix fraîche pour la dégager de sa coquille naissante.

Rebouiller veut dire fouir, creuser. Les sangliers rebouillent le sol.

C'est le soir, à la tombée de la nuit, que les bousiers, comme les vidangeurs, commencent leur besogne, aussi dit-on d'un paresseux :

« Il est comme le bousier, il commence sa journée quand il est nuit ».

« T'es comme le fouille m...., tu t'y mets sur le tard » (Marigny).

### Brachinus.

Pétard, pistolet, bombard, bombardier (Mouthe).

Lorsqu'on le touche, cet insecte lance par l'anus une vapeur avec un petit crépitement.

### Cétoine dorée.

Cankouélotte (Montbéliard), coteré, couteré, martre (Plancher-les-Mines).

On n'aime pas la voir sur les rosiers.

### Cerf-volant.

Sàa (Montbéliard), cie (Haute-Saône).

Les cornes de cerf-volant sont un talisman des plus efficaces; elles remplacent le paratonnerre pour celui qui les porte sur lui, dans sa poche.

L'enfant qui a mis des cornes de cerf-volant dans sa poche et les perd sans y penser, trouvera une bourse pleine (Bondeval).

### Charançon.

Gourgouillon (Jura), de gurgulio (latin), gargouillon (Veiria), cougnotte, charançon du blé (Chaussin, Jura). C'est le petit insecte des légumes secs.

« Lets fèvets de Naumont, tsaque ramet on dos, tsaque dos on grain, tsaque grain on gargouillon. »

(Les fèves d'Aumont, chaque rame une gousse, chaque gousse un grain, chaque grain un charançon).

### Chenille.

Ta, (s. m.) (Lons-le-Saunier), cheneuille (Aillevans.

—

« Il faut que la chenille vive du chou et le curé de son autel ».

—

Tout le monde sait que la vallée de la Loue et notamment les communaux du village de Mouthier sont emplantés d'un nombre considérable de cerisiers. La distillation de ces fruits donne un kirsch des plus justement renommés. Malheureusement, le cerisier est un arbre délicat, et souvent la récolte est nulle ou bien médiocre, par suite de la gelée, du brouillard ou parce que les arbres sont attaqués par des insectes. La

chenille du *chematolerie brumata* est au premier rang de ces fléaux du cerisier. Au temps passé, on raconte qu'un curé de village plus savant que ses ouailles et qui connaissait la métamorphose de la chenille en chrysalide voulut un jour se donner à peu de frais la réputation d'un grand thaumaturge. C'était une année où la chenille en question dévorait les cerisiers du pays. Le curé dit le dimanche au prône que si les habitants du village voulaient se rendre avec lui en procession à Sainte-Foy, petite montagne qui domine les prés emplantés de cerisiers, il était persuadé que Dieu les délivrerait de ce fléau. Comme il avait remarqué que cette chenille maudite éclot les premiers jours d'avril et se met en chrysalide quarante jours après en se laissant tomber à terre au moyen d'un fil, il eut soin d'organiser sa procession peu de jours avant l'époque de cette métamorphose. Tout le village s'y rendit et on supplia en grande pompe le Seigneur de sauver les cerisiers.

Le dimanche qui suivit, le curé ayant constaté que les chenilles étaient en chrysalide, monta en chaire, et dit : « Mes chers paroissiens, je sais que que vous avez travaillé toute la semaine dans vos vignes et que vous n'avez pas même eu le temps d'aller dans les prés voir si vos prières ont été exaucées. Eh

bien! allez-y tout à l'heure en sortant de la messe et vous viendrez à vêpres me dire ce que vous aurez constaté. »

En effet, la population, à la sortie de l'office, se répandit par les prés et remarqua à sa grande surprise qu'il n'y avait plus une seule chenille sur les cerisiers. Les « guillous » (1) revinrent à la cure en criant au miracle et firent une véritable ovation au curé qui avait « su bannir les insectes malfaisants. »

Ce n'est pas seulement à Mouthier qu'on processionne pour être débarrassé des chenilles. Dans maintes localités, le jour de la saint Vernier, le prêtre et ses paroissiens vont dans les champs exorciser les vermines. Dans les environs de Besançon, c'est le bras de saint Étienne qui avait le plus d'efficacité.

—

On dit les *chenilles* de Cubry (Doubs), c'est le sobriquet des habitants de ce village.

### Ciron.

Çoron (Plancher-les-Mines), artezin, çoiron, artusin, scordjon (Montbéliard), artison.

L'*artezin* du genre *enobium* est l'insecte des boiseries vermoulues. C'est lui qui, pendant le

(1) C'est le surnom qu'on donne aux habitants de Mouthier.

silence de la nuit, produit ces petits coups secs qu'on nomme « horloge de la mort », présage de malheur.

Çoirenâ, cironner, çorener (Montbéliard).

## Cloporte.

Cochon de saint Antoine, pou (porc) de saint Claude (Jura), gouri de saint Antoine, pochelot (Haute-Saône, Plancher-les-Mines), pourcelot de saint Antoine (Bournois), pouâlinlin (Mouthier).

Olivier de Serres (XVIe siècle) appelle les cloportes des « pourcelets de saint Antoine », petites bêtes plates, ajoute-t-il, qu'on trouve dans les caves humides, sous les pierres.

Etymologie : D'après Saumaise et Ménage, cloporte viendrait de claudere, clore et porcus, cochon, parce que ces animaux vivent dans des endroits clos et parce qu'on les appelle ordinairement et par tous les pays, cochons à cause de leur forme. De fait les Italiens les nomment porceteli, pourcelets et en Normandie on les appelle trées (truies).

On prétend qu'il ne faut pas faire de mal au cloporte, si l'on ne veut pas qu'il vous arrive malheur : ce serait offenser saint Antoine.

## Coccinelle.

Maréchau, couturière (Jura), bête à bon Dieu,

papiole, barberotte (Nods, Athose), meritchatchâ (Bournois), tigrelé (Mouthier), voulobébé (Montbéliard). Espèce de petit coléoptère rouge et noir.

Les enfants mettent la coccinelle sur le dos ou s'amusent à faire grimper l'insecte le long de leur doigt et pour l'engager à prendre son vol, ils lui chantent :

Vole, vole petit marichau,
Demain il fera beau.

—

Vole, vole mairichau
Va dire au bon Dieu qu'il fasse chaud.

—

Bête, bête au bon Dieu, va dire à ton père qu'il fasse beau demain (Mouthe).

—

Barberotte va dire à ton père qu'il fasse beau demain (Nods, Athose).

—

Voule, voule bébé
Demain ait ferè bè
Voule, voule mairtchâ
Demain ait feré tchâ.

Après avoir dit trois fois ce chant, si la bestiole s'envole, il fera beau ; sinon, il pleuvra (Montbéliard).

Voici d'autres variantes de ces formulettes :

Maréchau
Fera-t-il chaud.
Pleuvra-t-il ?
Quel temps fera-t-il ? (Jura).

—

Papiule, vula
Vula su ta maison niuva.
Va t'en dire et bon Dié
Que fassé bon déman (haute montagne, Saint-
[Claude).

—

Voule, voule bébé mairchaud
Quand ce qu'ait li veut fare chaud ?
— Demain, demain.
Et toujours quand la bête à bon Dieu s'en-
[vole, il fera beau.

—

Si un garçon ou une fille s'emparent d'un « maréchau » et qu'ils le posent sur un brin d'herbe, il n'y a plus qu'à remarquer la direction que l'insecte prendra en s'envolant. C'est de ce côté que viendra le futur mari ou la future femme.

—

Vole, vole, marichau, du côté où je me marierai.

—

Tuer une coccinelle porte malheur.

**Courtilière**. *Grillo-talpa*.

Écrevisse de terre, barbourotte, (Chau ssin

Jura), haridelle, barbirote (Lyonnais), harote, rataillon, hairté, hairité, hérète, tâ (Montbéliard), hairote (Quingey), tai, hartère, altère, hortère, tareillon (Arbois), arote, airote, aride, airité, tarraillon (Champagnole), ertai, téreillon (Luxeuil), etotte (Clerval), arête (Jura), taupe-grillon, altère, étotte (Clerval), labourou (Mouthier), asajeot (Luxeuil), laboureau (Doubs), ampiourla (Lons-le-Saunier), dôrbon, barbôle (Haute-Saône), vourpe (Pontarlier), de *Vulpes*, renard, parce qu'elle creuse comme un terrier, barbeule (Gray).

Dans le dialecte wallon, harote s'emploie avec le sens du mot haridelle pour désigner un vieux cheval, une rosse.

Roquefort, dans son dictionnaire du vieux français donne aussi arote dans le sens de mauvais cheval.

Etymologie : arare, latin ; la courtilière laboure en effet.

C'est vraisemblablement aussi l'aspect décharné de la courtilière, qui a suggéré d'appliquer le nom d'haridelle au cheval maigre et étique ou inversement.

On devrait écrire hérité.

Etymologie : de hortus, jardin, car un des noms de cet insecte, *hortière*, vient évidemment de hortus, comme courtilière de courtil. On l'appelle aussi jardinière comme ce coléoptère

aux brillantes couleurs métalliques, le carabe doré.

La courtilière est le fléau des potagers et vouée à la malédiction des jardiniers. On disait qu'une diligence fût-elle lancée au galop de sept chevaux devait s'arrêter pour tuer une hérité.

Dans une vigne, il faut lever sept fois son crochet pour la laisser passer, mais dans un champ, on doit arrêter sept fois sa charrue pour la tuer.

Comme elle laboure profondément la terre, d'où son nom *labouriau*, elle est considérée comme utile dans les vignes où elle ne détruirait que les mauvaises herbes, sans s'attaquer à la vigne elle-même.

—

Une hairté dans un champ, arrête quatre bœufs (l'Isle-sur-le-Doubs).

—

Sobriquet : les mingeons (mangeurs) d'barbôles de Seveux (Haute-Saône).

**Cousin.**

Bouotte, boite (Plancher-les-Mines), piqueré (Lure), bourotte (Valentigny), quinquarniau (Doubs, Haute-Saône), quinqueré, tchintchéré, tsintéré (Montbéliard), taifourot (Haute-Saône), moitzillon (Marigny).

« Quinquerer » (patois de Montbéliard) veut

dire siffler, ronfler. Taifourot (Haute-Saône) est mis sans doute pour taivourot, petit tavin, taivin, taon.

—

Si les femmes ne veulent pas être piquées par les cousins pendant les foins, il faut qu'en carnaval, elles mangent de la bouillie.

### Escarbot.

Scarabée bleu, cheval-martin (Maiche).

### Fietes.

Petites larves aquatiques (Plancher-les-Mines), ce sont les larves de cousin.

### Forbicine.

Adelle, s. f., espèce de mite en forme de poisson qui mange le papier (vallée de la Seille, Jura).

### Fourmi.

Fremi (Arbois, Bournois et à peu près partout).

Fremesie, fourmilière (Gigny).

La gomme qui se forme sur les arbres fruitiers passe pour être du miel de fourmi (Aillevans).

—

Si un cultivateur détruit volontairement une

fourmilière, peu de temps après, une de ses bêtes « tombera boiteuse ».

—

Pour guérir les douleurs, rhumatismes, névralgies, etc..., il faut prendre un œuf frais, le percer d'une quantité de petits trous avec une aiguille et le déposer au milieu d'une fourmilière. Pour que le remède réussisse, on ne doit parler à personne pendant le trajet de la maison à la fourmilière.

Avez-vous la sciatique ? mettez votre jambe dans un sac rempli de fourmis rouges.

Pour guérir la fourbissure, on prend des fourmis sur une *chourme*, (lieu écarté, désert, rendez-vous de sabbat) et on en fait un cataplasme sur les reins.

Contre la jaunisse, il faut confectionner une boule de farine mélangée de l'urine du malade et placer cette boule dans une fourmilière, en pleine forêt.

Quand les petits paysans veulent fabriquer un sifflet, ils disent, en frappant sur l'écorce d'une branche de saule :

Sèvo, sèvo, patigaino,
D'la rangaino, s'te vin bin, t'erré du bon vin,
S'te vin mau, t'erré da pisso de t'svau,
Les outiets te piquerant,
*Lè froumi te tzècerant* ».

—

On raconte qu'un jour, une trentaine des plus courageux habitants d'Abbenans (Doubs) se réunirent pour châtrer une fourmi ; de là, leur sobriquet : « les châtre-fourmis d'Abbenans ». Ceux de Cernay (Doubs) ne sont que des « fourmis ».

## Frelon.

Besantain-na (s. f.) (Lons-le-Saunier), grand-voulant (Clerval), gravolon, roudjon (Marigny), graivolon (Vercel), grovolon (Montbéliard), grandvolon. On le confond avec le bourdon.

## Grillon.

Grillet, grillot (Besançon, Arbois, Maiche), cricri (montagne, Jura), greuillot (Aillevans, Rougemont), migecasse (Mouthier).

Quand on entend chanter le grillon dans l'âtre, c'est signe de bonheur pour toute la maisonnée.

On respecte le grillon, on le considère comme le gardien du foyer (Val de Mièges). Son chant est de bon augure. C'est une sorte d'oracle, on consulte son cri. S'il chante, c'est bon signe; s'il se tait, c'est un présage de malheur.

Quand les grillons chantent, c'est aussi une annonce de mauvais temps.

## Guêpe.

Vouèpe (Arbois), vêpre (Aillevans), voućpa (Marigny), vépo (Mouthier).

Guêpière s'emploie pour guèpier, nid de guêpes.

La cire d'oreille, cérumen, le tabac mâché, la feuille d'oseille, celle de poireau, la sueur des aisselles et des cuisses guérissent les piqûres de guêpes.

Si l'on tue une guêpe, il en vient sept à son enterrement (Jouhe, Jura).

## Hanneton.

Cancoine, cancoire, cancoidge (Haute-Saône, Montbéliard), cancoile, cancoirette (Montbéliard), carcouaille, cancouille, cancardi (pays de Belfort), Bourdon-nâ, cancoure, cancouâge (Maiche), boudiaine (Marigny), cancouarde, canque, cacouare, cancouèlo, canquouèle (Arbois), cancouélet (Chapois, Jura), bourgaine, burdaine, bourdienne.

On en distingue quatre espèces : le roi (le tout petit hanneton), la reine, le dauphin, le diable, qui est presque noir.

Le roi, c'est le mélolontha hypocastani.

Les antennes des hannetons, un peu arrondies aux extrémités, se nomment des lunettes.

Dans la Suisse romande, on dit cancoira.

Etymologie : vieux français, cancoile, cancoire. (Dictionnaire de Roquefort).

Un texte de 1619, contient une demande faite à l'archevêque d'un monitoire portant excommunication « des canquêles et autres bestes qui dégastent les fruits de la terre ».

—

Quand le hanneton va prendre son vol ; il s'y prépare en gonflant ses voies aériennes par des mouvements saccadés d'avant en arrière, en même temps qu'il élargit ses antennes ; on dit alors qu' « il compte ses écus ».

Les enfants, au printemps, attrapent un hanneton, lui attachent un fil à la patte ou lui enfoncent une épingle dans l'aile et le font tourner en psalmodiant :

Cancouélot, vole, vole !
Ton mari est à l'école,
Il a dit que si tu ne volais pas
Qu'il te couperait la gorge
Avec son couteau de Saint-George.
On dit aussi avec son couteau de Saint-Roch
[(Cernans, Jura).

Dans la Haute-Saône, on chante : « Cancoirotte, veule, veulotte ».

Un hanneton qu'on fait voler ainsi, attaché à un fil et en le faisant tournoyer, s'appelle un *frondon*, sans doute parce qu'on le fait tourner

comme une fronde. C'est pour les inciter à voler : une fois les ailes étendues, ils s'entretiennent d'eux-mêmes dans le mouvement.

On fait des moulins avec deux hannetons, un vivant et une aile arrachée à un autre ; on pique l'aile arrachée, à la patte, avec une épingle.

—

Année hannetonneuse,
Année pommeuse.

—

Année de hannetons,
Année de garçons.

Se dit à Rougemont (Doubs).

—

Sobriquets : On dit les cancouélets de Chapois, de Saffloz (Jura), les mange-cancoines de Puessans (Doubs), les burdaines de Ravilloles (Jura).

*Varmuché* (vermisseau) est le nom du ver blanc du hanneton.

**Hydromètre.** Hydrophile.

Coidginie (cordonnier), Mandeure, Marie à quatre pattes (Jura), crève-œil (Haute-Saône), curette, coudre (Haute-Saône), tire-bigot (Arbois). C'est un insecte aquatique, il passe à tort pour venimeux.

### Ichneumon.

Pou de serpent (Mouthier).

### Jardinière.

Catherinotte, catherinette (Haute-Saône), thiaithrine (catherine), caval (Russey), dame d'or (Haute-Saône), cheval d'or (Montbéliard), damotte (Plancher-les-Mines), cheval du bon Dieu (Jura), caque, caqui, sergent (Arbois), catin, caton, tata, taitine, cadina.

Quand on écrase une jardinière, on amène la pluie (Arbois). « Les saintes catherines portent à boire au bon Dieu ».

On donne aussi le nom de jardinière au carabe doré, à la courtilière (taupe-grillon).

### Larves.

Quevouétots, thiévas (Mouthe).

Larves d'insectes qui se forment dans le purin ; elles ont de longues queues, d'où leur nom. C'est le ver à queue de Réaumur, *cristalis tenax*.

Elles donnent naissance à une mouche que les pêcheurs emploient pour prendre le poisson et particulièrement la truite.

### Libellule.

Demoiselle, coudre (Haute-Saône), daimotte

damette (Montbéliard), couturière (Aillevans), pou de serpent, troleuille (Montbéliard), tire-œil (Clerval).

On nomme bêtote ou traîne-buche la larve de la libellule dont se servent les pêcheurs comme amorce. A Dijon, on l'appelle azerotte.

Si les libellules voltigent, il fera beau le lendemain.

### Louvage.

Lou de bô (Aillevans), loup de bois, ou pou de bois, laiche (Vercel), laitche, punaise de brebis (Montbéliard).

Vermine particulière aux moutons et aux chiens. C'est l'*ixode* du mouton.

On dit qu'il ne faut pas les arracher ; on les coupe avec des ciseaux.

### **Mites.** Acarus (Lin.).

Ce sont de très petits insectes de la famille des Acarides. Il s'attaquent, soit aux matières organiques, soit aux êtres vivants.

1° Mites des matières organiques :

Hartes (Mouthe), hatchesuns (Marigny), hartusons, hotchésons (Montbéliard), hartisons, haitisons (Rougemont), hartoisons, hartusins, hartouisons, gerces (Montbéliard), souérons (Bournois), dzaçais (Montbéliard).

Les hartes, à l'état parfait, sont ces petits pa-

pillons blancs qui volent le soir autour de la lampe.

Dans le pays de Montbéliard, on dit : otchésenai, des objets rongés par les gerces ou mites ; ailleurs on dit de même : artusenai.

Le mot dzaçais, désigne spécialement les mites de la laine.

Il paraît que la lumière du soleil tue cette vermine.

Quand une harte vole le soir autour de quelqu'un c'est signe qu'une lettre pour cette personne est en route. De même si une harte après s'être brûlée à la lampe tombe, celui ou celle auprès de qui elle s'abat aura le lendemain une lettre ou une visite (Mouthe).

Les mites parasites des animaux s'attaquent aux bœufs, aux chevaux, aux chiens. Leurs suçoirs s'enfoncent si profondément dans la peau qu'on a de la peine à les en arracher.

## Mouche.

Mouetche, voaire, vaire (mouche des bœufs), moitse, bouerotte (mouche des chevaux), moitset (Jura, Doubs), frelabouchon, moucheillon, mouchillon, quinqueré (Bournois), mousillon, moitzillon, quincarniau, cousin, boûrotte, tsentiérés, boite, bouate, baboûrate, boûrate (Haute-Saône), ouin-ouin (Bournois).

*Vaire, voaire* est dit pour boaire (de bos, bovis) boræ muscæ. La vaire, c'est l'œstre.

On appelle frelabouchon une mouche rousse très vive. Ce nom s'applique aussi à une personne très remuante (Val de la Seille, Jura).

Sous le vocable de « moussillon » on désigne toute espèce de petite mouche.

Le quinqueré est un moucheron qui s'attaque principalement aux bœufs. « Quinquéré » se donne comme sobriquet aimable aux garçonnets qui ne boudent pas devant la besogne.

On appelle certaines mouches ouins-ouins par imitation du bruit de leurs ailes.

On nomme *voirembé* la larve de l'œstre des bœufs ; dans certaines localités, on l'appelle « ver en peau » (ver dans la peau).

Quand le soir, au coucher du soleil, on voit voleter une masse de petites mouches, on dit que c'est signe de beau temps pour le lendemain.

Tombe-t-il quelques gouttes de pluie, on dit que ce sont les « boûrottes qui pissent ».

Si vous voyez beaucoup de moucherons au printemps, attendez-vous à un automne chaud.

On dit d'un paresseux : « Il n'a pas de mouches », (il est endormi).

—

« Pour le vent d'une mouche », pour une bagatelle.

—

« Il se battrait pour le vent d'une mouche », pour un rien.

—

« Il ne faut pas lui dire que la mouche est noire », s'applique aux caractères ombrageux, difficiles.

—

A la Saint-Simon (3 ou 28 octobre),
Une mouche vaut un pigeon.

—

Saint-Crépin (25 octobre).
La mort aux mouches.

—

Enne mouche ai noué (à Noël),
Vaut in vé (un veau).

—

A Noié (à Noël) les meutzillons,
A Pâques les glaçons.

—

Mouches noires à Noël,
Mouches blanches (flocons de neige) à Pâques.

—

Si les mouches dansent en janvier,
Ménage ton foin au grenier.

—

Ne vous mettez pas en colère quand une mouche tombe dans votre verre ou dans votre tasse : c'est d'un bon présage.

—

On raconte qu'une année de pluies abondantes les habitants de Crans (Jura) déléguèrent cinq ou six des leurs à Besançon pour aller chercher des mouches qui, pensaient-ils, devaient amener avec elles le beau temps. A Besançon, on trouve de tout, en y mettant le prix. Ils purent donc remplir de mouches une assez grande boite et à bon compte. Au retour, avant d'arriver à Crans, ils ouvrirent la boîte, pour voir si les bestioles étaient encore vivantes. Les mouches naturellement s'envolèrent et les malheureux délégués n'eurent d'autre ressource que de crier en faisant de grands gestes : « Beau temps contre Crans ! »

Sobriquets. — On dit : les bouerottes de Semondans (Doubs), les tsentiérés d'Aibre (Doubs).

### Nêpe aquatique.

Canicule (Haute-Saône).

### Papillon.

Baibèillo (Valentigny), parpaillot, pirvoillot, porpaillot (Aillevans), pinvoillot, pimpoillot, parpeillot, pampoillot (Besançon), papoillot, parpoillot, papillot, pampelion, porpouillon (Bournois), pofiolot (Les Fourgs), panfiron, parpeilleu, tavoillot, voule-voulet (Pontarlier), volebébé, vore-bébé, vou-bébé (Lure), sereillot, seu-

reillot (petit soleil) (Baume-les-Dames), foulctot (follet) (Lure).

On nomme « enfant cornu » la chrysalide.

Parmi les centaines d'espèces de papillons qui se rencontrent en France il n'y en a pas un seul que nos paysans désignent par un nom spécial.

Quand la saison a été favorable à certaines espèces de chenilles, on voit de véritables émigrations de papillons. Ils se rassemblent en bandes serrées et passent durant des journées entières comme des vols d'oiseaux migrateurs à l'automne. Nous avons été témoin de ce spectacle. Ce phénomène a déjà été remarqué par différentes personnes.

Le papillon (mythe de Psyché) personnifie une âme surtout le papillon blanc.

Quand un papillon blanc entre dans une maison, c'est un signe de prochaine invitation à la noce (Marigny).

On nomme « papillons de Boujailles » les gros flocons de neige (Boujailles est dans la haute montagne).

### Perce-oreilles.

Fourchotte (Besançon, Bournois), pince-oreilles, fourchette (Maiche), Villetot (Mouthier), biscouâ, bitscouâ (Lons-le-Saunier), de bis (deux) et cauda (queue).

On le nomme fourchotte à cause de sa queue qui se sépare en deux.

On dit qu'il entre dans les oreilles et va jusques dans la cervelle, amenant ainsi une mort instantanée.

### Phalène.

La phalène est l'objet d'une vénération superstitieuse. Ce papillon qui ne vole qu'au crépuscule ou pendant la nuit est l'âme d'un parent ou d'un ami.

### Phrygane.

Sa larve qu'on nomme porte-maison à Arbois est enveloppée d'un étui pierreux; on la trouve sous les pierres plates. Les pêcheurs la sortent de son étui et s'en servent pour amorcer leur leur ligne.

### Pou.

Piu (Marigny), billò, loulou (mots enfantins) (Bournois), pouil (Haute-Saône, Arbois, Maiche, Bournois), gabio, grenadier, artilleur (gros pou, termes de plaisanterie), pouaillou (Pontarlier), capucin, loulou.

Pouille est le nom générique de toute espèce de parasites, y compris les pucerons et les tiques du bœuf. On appelle poux blancs ceux qui

ne vivent pas dans les cheveux, mais sur les autres parties du corps.

—

« Pouaillou r'vit, (le pou ressuscite), » se dit des gens qui, sortis de la misère, font les arrogants.

—

« Les poux font les poux », (Montbéliard); une mauvaise chose ne produit rien de bon.

—

« Il se redresse comme un pou sur une bosse ou sur une gale » (Montbéliard) ; il fait l'important.

—

« Ç'ot das pouilles que cherchant mâtre ».
(C'est de la vermine qui cherche un gîte).
Se dit au figuré de drôlesses affublées de toilettes tapageuses.

—

Bon voyage et bon vent
La pouille au c..., le feu dedans.

—

Rarement vieil bouc sans barbe
Chèvre sans toux.
Tête teigneuse sans lentes ou poux

Le mot *lente* est français et figure dans le dictionnaire de l'Académie.

—

Les pouilles et les lents
Quat' sous le cent.

—

Quand un enfant ne veut pas se laisser peigner, on lui dit : « les poux vont faire une corde avec tes cheveux pour te traîner à la rivière » (Marigny).

—

Ran ta plan.
Des poux, des lents
Ton père les tue, ta mère les vend
Pour en faire une corde
Pour aller te pendre,
Si la corde casse
Le diable te ramasse
Par la tignasse (Montbétiard).

—

Ran tan plan
Des poux, des lents
Ma mère les tue, mon père les vend
Six sous, si liards le cent.

Cela se chante sur le rythme des tambours.

—

Les mères s'applaudissent de trouver des poux sur la tête de leurs enfants, parce que disent-elles, c'est signe de santé.

Quand on rêve de poux, c'est de l'argent.

Les bergers, dans les injures qu'ils adressent à

ceux d'un village voisin crient souvent : « toque las pouilles et las lents ».

Pour débarrasser quelqu'un ou quelque animal de poux ou de tiques, il faut le frictionner avec de l'urine dans laquelle on fait infuser du tabac et de l'ellébore.

Si l'on veut guérir une personne malade d'une fièvre pernicieuse ou de la jaunisse, il faut lui faire avaler des poux enfermés dans un pruneau ou dans une pomme, dans de la gelée de groseille ou dans un demi-verre de lait.

Mettez de la sciure de chêne dans un verre ou dans une bouteille et faites pisser un petit enfant dedans, au bout de quelques jours, chaque molécule de sciure sera un pou.

—

Sobriquets. — On dit : les poux bians de Byans (Haute-Saône), les poux folots de Chazelot Doubs), les poux grivés de Montagney (Doubs), — les lents de Lusans (Doubs).

### Puce.

Peudze (Marigny).

Les « puces de meunier » sont des poux qui ont une croix sur le dos (ce sont les poux blancs).

Langage des puces :

> Si tu me tues
> Tu m'ennues (m'ennuies).

Si te me naye
Tu me rechaves (tu me mouilles),
Si te me bottes i fue
i so ne pua predjue
(Si tu me jettes au feu, je suis une puce perdue).

—

Qui me noie me baigne,
Qui me roule m'endort,
Qui me toque me saigne,
Le feu c'est mon sort (ma mort).

—

Il est aussi orgueilleux qu'un chien plein de puces.

—

Puce en main (sur la main)
Nouvelle en chemin (Marigny).

—

A la sainte Luce,
Les jours augmentent du saut d'une puce.

—

A Boujailles, pour fabriquer des puces, on emploie la recette indiquée à l'article pou.

—

Sobriquet : On dit les puces de Cuse (Doubs).

**Punaise.**

Punaidze (Marigny), tofion (Plancher-les-Mines), penâse (Arbois), tafion (Grand-Combe), Soulat, punage, teufion (Haute-Saône), pion teufion

(Montbéliard), sône (Plancher-les-Mines), pnâge (Bournois).

Sône et pion (du vieux français piant, puant) désignent particulièrement la punaise de jardin, de framboisier.

Teufion vient peut-être de l'allemand *täfeln* boiser, lambrisser parce que les punaises affectionnent les boiseries, les lambris.

Les vieilles dévotes sont dites « punaises de sacristie ou de confessionnaux ».

On dit : « vide ou plat comme une punaise ».

Sobriquet : Les teufions d'Héricourt (Haute-Saône).

**Taon.**

Taivan (Montbéliard), tavonin (Arbois), tavan, tauvan (Pontarlier), borgne (Mouthe).

Etymologie : tabanus, qui a fait tavanus, d'où tavan. Ce dernier mot tavan est une vieille forme française.

On dit proverbialement en Franche-Comté de quelqu'un qui s'exagère tout : « Quand un moucheron le pique, il *se* croit que c'est un tavin ». — « Quand eune mouetche lou pique, on dirait que ça in gros taivan » (patois de (Montbéliard).

Quand les taivans piquô bin, çâ signou de plaidze (quand les taons piquent bien, c'est signe de pluie).

Les enfants enfoncent un morceau de paille

(voulant) dans le derrière du taon et ils le laissent s'envoler en lui disant d'aller faire la moisson, parce que *voulant* est le nom de la faucille.

On dit en faisant voler le taon :

> Tavan, tavan, sors du beu (bois),
> Pique la vatze su lo deu (dos).

Dans certaines localités, comme à Rougemont, on croit que les taons gris sont borgnes.

On évite aux animaux les piqûres du taon en les frottant de graisse.

**Toque-midi** (Les Fourgs). Elater.

C'est l'insecte qui, si on le met sur le dos, détend brusquement les muscles du thorax, et saute en faisant entendre un bruit sec : toc toc.

### Sauterelle.

Sâterelle, sauteriau (Jura), soiteriâ (Marigny), sâteré (Mouthier), chèvre (grosse sauterelle verte sateriau (Mouthe), lo sautérelo, grande sauterelle verte ailée.

La vraie cigale (qui se tient sur les arbres) est inconnue en Comté, mais on appelle cigale la grosse sauterelle verte. Cette erreur a été commise par plusieurs illustrateurs de La Fontaine.

Cette grande sauterelle qu'on appelle la mante (religieuse) se dit en patois sœur ou fausse bigote (Mouthier). C'est la cigale à Rougemont.

On appelle la mante, prie-Dieu parce qu'elle élève souvent les deux pattes de devant au-dessus de sa tête.

Sobriquets. — On dit : les sautérés de La Chenalotte (Doubs) et d'Adrizans (Jura), les criquets de Blamont et de Roche-les-Blamont (Doubs).

**Vrillettes** (De vrille).

Les vrillettes font des trous dans le bois et produisent un bruit semblable au tic-tac de l'horloge. Ce bruit est de mauvais augure. C'est l'horloge de la mort.





# VII

## ANNÉLIDES

**Sangsue.** Hirudo medicinalis (Lin.).

Sangsue grise ou médicinale, sanci (Marigny).

On employait beaucoup les sangsues autrefois. De 1825 à 1835, on en fit une consommation énorme; elles coûtaient jusqu'à deux cents francs le mille. On en tirait de la Hongrie. de la Turquie et de la Grèce. Puis on a fait la culture des sangsues dans plusieurs départements du centre de la France, surtout en Sologne.

Les sangsues de Reculfoz (près de Mouthe) étaient renommées. Chacun connaissait la manière de les appliquer ; ainsi pour le mal de dents, on en plaçait une derrière l'oreille ; pour les contusions, sur le sang meurtri, etc...

Les sangsues pouvaient servir plusieurs fois,

on les faisait dégorger en les saupoudrant de sel de cuisine ou de tabac à priser.

Aujourd'hui, on les remplace par les ventouses scarifiées.

On donne volontiers le nom de sangsue à un parasite, à quelqu'un qui aime à se faire héberger sans bourse délier; il s'applique aussi à celui qui exige une rétribution plus forte que celle qui lui appartient légitimement.

## Ver.

Les vers les plus connus sont :

Le ver assassin, nom vulgaire de la larve de l'hydrophile (insecte); le ver blanc, nom vulgaire de la chenille du hanneton; le ver coquin, chenille de la vigne ; le ver du fromage, larve de la mouche du fromage; le ver du lard, de la graisse, chenille de la fausse teigne; le ver des noisettes, nom vulgaire du charançon ; le ver à soie, chenille du bombyx du mûrier; le ver luisant, femelle du lampyre luisant; le ver de terre, lombric terrestre ; le ver solitaire, ténia ; le ver des enfants, nom vulgaire des vers intestinaux.

Voici les noms des vers en patois :

Cot, vâ, vê, jean-jean, ver des fruits (Bournois); vatiau (ver des fruits, des graines), mouton (ver de la cerise).

Crin de chouvâ (cheval) ver aquatique ; il est

petit et a l'apparence d'un crin, c'est probablement une anguillule?

Cautères, coterets, vers à l'état de larve; cotrella signifie attaqué par les vers.

Varcots, varrons (vers blancs); le varcot est aussi un gros ver qui ronge le bois; varcalé, varcoulé, rongé par les vers.

« Avoir le varcot », c'est avoir une colique causée par les vers. Vormecé, vormêché, vormiéché, désignent le vermisseau, le petit ver de terre; vormêchelai, vormecela signifient vermoulu, plein de vers.

Les paysans prétendent que le ver blanc est tué par les rayons du soleil. La preuve, disent-ils, c'est qu'au bout d'un moment, on n'en retrouve pas trace!

Dans le pays de Montbéliard, vormun (vermine) désigne un ver, un serpent, un rat, un mulot, et en général, tout animal nuisible et de petite taille.

Dourve, dourme, dorve, drôve, douveau, distome sont les noms de la *douve*, ce ver qui donne le vertige, le tournis ou la tourniole aux moutons; la douve est aussi appelée ver coquin. Le ver du fromage est nommé asticot, cotchenifu (Montbéliard), djaique-djaiquiot. Beaucoup de personnes croient qu'il se produit spontanément, surtout sur le serra (espèce de fromage).

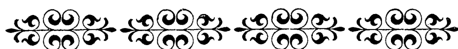
Les vers luisants sont les vormécés, « les cauterés que kiarant (qui éclairent) ».

On dit d'un homme laid, mais qui a pourtant du succès auprès des femmes : Il est comme le vormecé (ver luisant), il ne brille que la nuit (Mouthier).

On recommande « l'huile de vers » contre les rhumatismes.

Varnau se dit de l'excrément des vers de terre.





# VIII

## CRUSTACÉS

**Crevette.** Gammarus pulex (Fab.).

Crevette d'eau douce, graivelle, (Montbéliard), crevotte, gravelle.

Il ne faut pas confondre ce petit crustacé avec la crevette de mer. Elle abonde dans les eaux douces, mais pures, elle nage toujours sur le côté. Sa présence dans un ruisseau est regardée comme une preuve de la pureté des eaux.

Il existe dans les sources, dans les puits une toute petite crevette, la crevettine. On prétend qu'elle continue à vivre dans l'estomac de celui qui l'a avalée en buvant, qu'elle y grossit et finit par amener la mort.

**Ecrevisse.** Astacus fluviatilis (Cuv.).

Caimbre (Saint Amour), grebeusse, crevisse, (Haute-Saône, Montbéliard), crivisse, grobeusse (Arbois), écrivisse, graibenosse, grabeusse, grebasse (Mouthe), grabouchet (Jura), graibusse (Montbéliard).

Crevisse était très usité au moyen-âge ; il vient de l'ancien haut allemand krebiz, écrevisse (Krebs).

On dit graibeussenai (Montbéliard) et graisbeussena, c'est-à-dire gratter, fouiller à la façon de l'écrevisse.

Les plus grosses écrevisses ont de huit à neuf ans. On les pêche à la main, au flambeau, avec un fagot garni de viande ou à la balance également garnie d'un appât.

On prétend qu'à Chenecey, sur les bords de la Loue, les femmes pêchent aux écrevisses en entrant dans l'eau jusqu'aux genoux ; les écrevisses viennent s'attacher à leurs mollets. Elles n'ont que la peine de les prendre et de les jeter dans le panier qu'elles ont apporté à cette fin.

A Belfort, on donne le nom de grebeuses aux vieilles femmes, comme injure.

« Viens prendre une grebeusse », disent les gamins en montrant le creux de leur main pour indiquer qu'ils n'ont rien de ce qu'on leur réclame.

Un cataplasme d'écrevisses pilées, appliqué sur le ventre d'un enfant le guérit des vers ; on emploie également des écrevisses pilées contre les convulsions.

Sobriquets : On dit les « grebessies de Chenecey » (Doubs), les grabouchets du Pasquier (Jura).



# IX

# MOLLUSQUES

**Escargot**. Hélix (Lin.).

Ascargot (Vercel), coquillot (Val de la Seille), asquergot, coquillard (Lons-le-Saunier), couquerille, trainâ (Mouthier), coquereuille (Villars-Saint-Georges), chuk (Bournois) schnek, couqueille (Arbois), elix, côquerille (Dole), escairgot (Montbéliard), escarguille.

Les enfants usent de plusieurs incantations pour faire tirer les cornes à l'escargot. En voici quelques-unes :

Escarguille
Vire anguille,
Montre-moi tes cornes.
Si tu ne les montres pas,
Je le dirai à ton maître
Qui te coupera la tête
Avec les ciseaux qui sont sur la fenêtre
[(Haute-Saône).

—

Escargot miraigot
Montre me tas côgnes
Ou il dirou à ton père
A ta mère
Qui t' couperont la tête
Avec un grand couteau d'arêtre (le coutre de la
[charrue).

—

Coquereuille
Tire tes œuilles
Tu auras de l'ozeuille (Jura).

—

Escargot
Miraigot
Tire vite tas écoûnes
Ton père et ta mère sont sur les toits
Qui mangent des pois
Sans toi, toi, toi (Rougemont).

—

Asquergot
Miraigot
Tire tas âcounes
Ton pêre et ta mère sont chu lou perot de Velâ
[(Villersexel)
Que mangeant di bon pâté,
Sans toi, sans toi.

—

On sait que l'escargot rampe très lentement sur le sol ou sur les arbres. On dit en Comté qu'il arrive aussitôt que le lièvre à la Saint-Martin.

Depuis très longtemps, on emploie les escargots comme remède adoucissant dans les affections de la poitrine et dans certaines inflammations. On en fait des sirops. On dit également que l'escargot cicatrise les plaies et arrête la danse de Saint-Guy.

Pour le mal d'yeux, on applique sur l'œil du malade des escargots vivants extraits de leur coquille.

Pour faire passer une verrue, on la frotte avec un escargot vivant, puis on le pique à une épine de buisson et on l'y laisse sécher.

Sobriquet : On dit les coucrilles de Villars-Saint-Georges (Doubs).

**Limace**. Limax (Lin.).

Les noms vulgaires sont peu nombreux, bien qu'il y ait beaucoup de variétés :

Lemaice, limaçon (divers lieux), lemache (Marigny), lemace, remence (Mouthier), tsaitron, couétron (Mouthe).

Tsaitron désigne la petite limace grise; ce mot signifie coupeur, chatreur. Cette limace mange les feuilles du chou.

On donne assez souvent à la limace le nom de limaçon. Beaucoup de personnes croient que les limaçons sont petits et blancs.

On dit que la limace avalée par un ruminant le « gonfle ».

Quand les limaces ont un peu de terre au bout de la queue, c'est signe de pluie; si, au contraire, elle ont des brindilles de bois, d'herbes ou de fleurs, c'est signe de beau temps.

Plusieurs limaces rassemblées, c'est signe de pluie ; si elles se traînent (se promènent) on dit qu' « il veut pleuvoir ».

—

On emploie la limace comme l'escargot pour les affections de la poitrine. Il y a même des personnes qui sortent de bon matin en quête de limaces pour les avaler toutes vivantes.

A peine une limace venait de passer un pont qu'il s'écroula. Un lièvre qui, au même moment, arrivait à fond de train, fut précipité dans la rivière. La limace s'en alla toute fière en se disant : « ce que c'est pourtant que d'être agile ! » Elle avait mis sept ans pour traverser le pont. La tradition attribue le même sentiment d'orgueil à l'escargot dans les mêmes circonstances.

**Moule**. Anodontes (Brug.).

Moule d'eau douce, coquerille, moule des étangs, viau (Haute-Saône).

Le nom français scientifique est anodonte et signifie édenté.

Coquerille se dit en général de tous les coquillages.





# INDEX

## DES NOMS LES MOINS USITÉS

## FAUNE

Airité, v. courtiiière.
Airote, v. courtilière.
Aizy, v. bétail.
Ajou, v. coq.
Alètres, v. poisson.
Alondre, v. hirondelle.
Altère, v. courtilière.
Altesin, v. martin-pêcheur.
Ampiourla, v. courtilière.
Andiéla, v. anguille.
Annevieux, v. orvet.
Anodontes, v. moule.
Anveau, v. orvet.
Apiai, v. abeilles.
Appléier, v. bétail.
Aquot, v. cheval.
Arbaillons, v. poisson.
Arcanette, v. sarcelle.
Archon, v. hérisson.
Areston, v. chevaine.
Arête, v. courtilière.
Armeau, v. bœuf.
Arote, v. courtilière.
Arquelot, v. cheval.
Arquenot, v. sarcelle.
Arquinson, v. pinson.
Artesin, v. ciron.
Artilleur, v. pou.
Artison, v. ciron.
Asageote, v. courtilière.
Atouéné, v. étourneau.
Aulère, v. porc.
Aumailles, v. bétail.
Avadai, v.coq.
Availles, v. abeilles.

B

Babourate, v. mouche.
Bac, v. chèvre.
Bacot, v. mouton.
Badîre, v. cheval.
Badzon, v. porc.
Bagot, v. mouton.
Baillard, v. cheval.
Bajot, v. mouton.
Balzane, v. cheval.
Barberotte, v. cocinelle.
Barbeule, v. courtilière.
Barbotte, v. lotte.
Barbotteau, v. chevaine.
Bardaine, v. hanneton.
Bardzi, v. mouton.
Bassenuré, v. cheval.
Bassin, v. cheval.
Bavard, v. rossignol.
Bavarde, v. pie.

Cheneuille, v. chenille.
Cheneviot, v. chevaine.
Chenifu, v. ver.
Chèpe-huppe, v. coq.
Chéran, v. chat-huant.
Chevain, v. chevaine.
Cheval d'or v. jardinière.
Cheval du bon Dieu, v. scarabée.
Chevalier, v. guignette.
Cheval-martin, v. bousier.
Cheval-martin, v. escarbot.
Chèvre, v. sauterelle.
Chèvre de Saint-Bernard, v. engoulevent.
Chevreu, v. chevreuil.
Chevri, v. chèvre.
Chi, v. moineau.
Chienlit, v. oiseau.
Chie-nid, v. oiseau.
Chif-chaf, v. fauvette.
Chiffe, v. vandoise.
Chinche, v. grive.
Chiot-nid, v. oiseau.
Chiouloribé, v. choucas.
Chiuta, v. chouette.
Chizot, v. têtard.
Choireu, v. chèvre.
Chot, v. chat.
Chouan, v. chevaine.
Chouche-motte, v. bergeronnette.
Chouclis, v. freux.
Chouclis, v. choucas.
Chouette des bois, v. chat-huant.
Chouette des clochers, v. effraye.
Chouette perlée, v. chevêche.
Chouotte, v. chouette.
Choupette, v. coq.
Chribibi, v. pinson.
Chuque, v. escargot.
Cie, v. cerf-volant.
Cini, v. serin.
Cincle plongeur, v. merle.
Ciotte, v. chouette.
Clapoter, v. coq.
Clet, v. oiseau.
Clioupper, v. coq.
Clot, v. oiseau.
Cluche, v. coq.
Cobi, v. chèvre.
Cobiler, v. chèvre.

D

E

F



G

H



(1) Le *gl* doit être prononcé en *l* mouillée, à l'italienne.

P

Q

T.

U.



V.

Y.







# TABLE DES MATIÈRES



Le Puy-en-Velay. — Imp. Peyriller, Rouchon & Gamon.

XXX. — *Le Romancero scandinave,* choix de vieux chants populaires du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et des îles Féroé, traduction par Léon PINEAU. In-18 .......................... 5 fr.

XXXI. — *Folk-Lore bourbonnais.* Anciens usages. Sorciers et rebouteurs. Meneurs de loups. Vielles et musettes Jeux du temps passé. Les fées. Les noces. Les sorts, par Francis PÉROT. In-18 ......... 5 fr.

XXXII-XXXIII. — *Faune et Flore populaires de la Franche-Comté*, par Ch. BEAUQUIER. 2 vol. in-18 10 fr.

---

*Contes du Pelech,* par CARMEN SYLVA (S. M. la reine de Roumanie). In-18 de luxe .................... 5 fr.

*Légende de Montfort la Cane.* Texte par le baron LUDOVIC de VAUX. Illustrations en couleurs par Paul CHARDIN. In-4 de luxe, illustré en chromotypographie, camaïeux, vignettes à huit teintes ............ 15 fr.

*Contes Russes.* Texte et illustrations par Léon SICHLER. In-4, avec plus de 200 dessins originaux, et couverture en chromotypographie .................. 15 fr.

*Le Chansonnier français,* à l'usage de la jeunesse. In-18 illustré ...................................... 2 fr.

Le Puy, imp. MARCHESSOU. Peyriller, Rouchon & Gamon, sucrs.